

Delly

# Aélys aux cheveux d'or



BeQ

Delly

# **Aélys aux cheveux d'or**

roman

**La Bibliothèque électronique du Québec**  
Collection *Classiques du 20<sup>e</sup> siècle*  
Volume 223 : version 1.0

Delly est le nom de plume conjoint d'un frère et d'une sœur, Jeanne-Marie Petitjean de La Rosière, née à Avignon en 1875, et Frédéric Petitjean de La Rosière, né à Vannes en 1876, auteurs de romans d'amour populaires.

Les romans de Delly, peu connus des lecteurs actuels et ignorés par le monde universitaire, furent extrêmement populaires entre 1910 et 1950, et comptèrent parmi les plus grands succès de l'édition mondiale à cette époque.

*Des mêmes auteurs, à la Bibliothèque :*

Entre deux âmes  
Esclave... ou reine ?  
L'étincelle  
L'exilée  
Le rubis de l'émir  
La biche au bois

# **Aélys aux cheveux d'or**

Numérisation :

Romance en ebook.

Relecture :

Jean-Yves Dupuis.

# **Première partie**

# I

Le Vieux-Château semblait endormi sous la brûlante lumière d'été qui cuisait les murs noirs et desséchait les mousses dont étaient couverts les toits en pente rapide faits pour supporter le lourd poids des neiges.

On n'entendait pas un bruit aux alentours. Dans la forêt qui commençait à la clôture du jardin, les oiseaux se taisaient, comme accablés eux-mêmes par la lourdeur d'une atmosphère chargée d'orage. Deux jeunes chiens de Saint-Bernard dormaient près d'un vieux chat gris, tous étendus dans l'ombre du porche cintré sous lequel apparaissait entrouverte la vieille porte cloutée de fer.

Par cette ouverture se glissa soudain une toute petite fille. Quand elle passa dans la zone ensoleillée, ses cheveux parurent flamber sous la lumière ardente qui les enveloppait. Un des

chiens redressa un peu la tête, fit un mouvement pour se soulever, puis s'étendit à nouveau en refermant les yeux.

Déjà, d'un bond, l'enfant avait gagné l'ombre du parc. Elle s'élança dans un sentier, en sautant comme un faon. Ses cheveux, libres de toute entrave, flottaient autour d'elle en longues boucles soyeuses d'un ardent blond doré. Le corps menu était à l'aise dans la robe de percale blanche à fleurettes vertes que retenait autour de la taille une ceinture de soie verte fanée. La petite fille pouvait donc courir sans entraves dans les sentiers étroits, mal tracés, dont ses pieds minuscules, chaussés d'escarpins de toile grise, semblaient à peine toucher le sol.

Ce parc de Croix-Givre avait un aspect un peu sauvage, dans cette partie voisine de la forêt. Mais, un peu plus loin, il commençait de présenter une apparence plus civilisée qui s'accroissait aux approches du château. Toutefois, il n'avait rien d'un parc ratissé, minutieusement soigné. Jean Forignon, le jardinier, et ses deux aides se contentaient d'élaguer les arbres trop



exubérants, d'enlever à la fin de l'automne les feuilles mortes dans les principales allées, de couper deux ou trois fois pendant l'été l'herbe qui formait dans les clairières de grandes pelouses rustiques. Pour le reste, ils dédaignaient de s'en occuper, réservant leurs soins au parterre à la française qui s'étendait autour de la résidence.

Un ancêtre de Jean Forignon, élève de Le Nôtre, l'avait tracé à l'époque où Edme-Henri de Croix-Givre s'installait dans le nouveau château bâti d'après le modèle du palais de Trianon. Depuis, chaque Forignon l'avait soigné, entretenu avec une affection jalouse, même pendant les périodes, parfois très longues, où le Château-Vert était délaissé par ses possesseurs.

Quand la petite fille eut inspecté l'espace que pouvait embrasser son regard, elle continua d'avancer.

Près du grand bassin, elle s'arrêta un instant.

Elle pencha la tête pour regarder l'eau bleue moirée de rides étincelantes et les grosses boucles dorées glissèrent sur sa poitrine, encadrèrent son petit visage devenu tout à coup rieur. Ses yeux

brun fauve, dans l'ombre des cils foncés, suivaient les remous produits par l'eau retombant en pluie étincelante dans le miroir azuré. Puis la petite fille se redressa et reprit sa marche, devenue plus circonspecte encore.

Elle allait vers le château dont une des façades se dressait en face d'elle, précédée d'une terrasse à balustres garnie de caisses d'orangers, qui longeait également les deux ailes faisant retour. Entre celles-ci s'étendait un parterre fleuri au centre duquel une fontaine de marbre en forme de dragon laissait couler des flots d'une eau pure et fraîche venue des sources de la montagne.

La petite fille obliqua vers la droite et se glissa entre deux rangées d'ifs auxquels la fantaisie de Forignon l'aïeul – le grand Forignon, comme le désignaient ses descendants – avait donné la forme de champignons pieusement conservée par les autres Forignon. Elle atteignit ainsi l'extrémité d'une des ailes, au bas des degrés de marbre qui menaient à la terrasse.

Là encore, l'enfant s'arrêta quelques secondes. Elle hésitait visiblement. Puis elle secoua ses

boucles, d'un vif mouvement de sa petite tête, eut un sourire mutin qui donna une extraordinaire expression de charme espiègle à sa physionomie, et murmura :

– Je veux voir le petit prince ! Tant pis si Véronique me punit !

En deux bonds, elle fut sur la terrasse. À cette fin de l'aile, il n'existait qu'une fenêtre, placée haut. L'enfant contourna l'angle et s'avança à pas légers.

Il y avait là de hautes portes, entièrement faites de glaces.

Comme une sylphide, la petite fille glissait légèrement sur les dalles de marbre. Elle s'arrêta devant une première porte de glaces, puis devant une seconde, en appuyant chaque fois son visage contre les vitres pour essayer de voir à l'intérieur. Mais d'épais rideaux foncés tombaient devant ces fenêtres, et à peine distinguait-on dans leur écartement une dorure ternie, l'éclat d'une soierie, un fragment de miroir.

L'enfant avança encore. Elle vit que la

troisième porte était ouverte et s'avança doucement jusqu'au seuil.

Elle avait devant elle un salon tendu de damas vert pâle, des meubles délicats et charmants décorés de marqueteries et de bronzes, œuvres de Riesener et de ses émules, de hautes glaces encastrées dans les blanches boiseries sculptées. En face de la porte ouverte, sur un large sofa de brocart violet, était étendu un petit garçon vêtu d'un costume de soie blanche. La tête reposait sur un coussin du même violet foncé, qui faisait ressortir à la fois le brun satiné des cheveux épais, bouclés comme une toison d'astrakan, et la blancheur mate du fin visage aux paupières closes, sur laquelle tranchaient la pourpre des lèvres et la teinte sombre des sourcils bien dessinés. Une des mains délicates reposait sur la tête blonde d'un autre petit garçon assis près du sofa, sur un coussin, et qui, lui aussi, paraissait endormi. L'autre s'enfonçait dans la fourrure d'un tout jeune félin, un léopard qui dormait, blotti contre l'enfant.

La petite fille ouvrait très grands ses yeux où

la stupéfaction, l'émerveillement, faisaient passer des éclairs d'or. Elle était si absorbée dans sa contemplation qu'elle ne s'aperçut pas que le petit garçon blond soulevait ses paupières et la regardait avec un mélange de surprise et d'indignation.

Mademoiselle ne vit pas non plus une forme souple, étendue à quelques pas de la porte, derrière une caisse d'orangers, et qui se levait sans bruit, avançait à pas veloutés. Mais quand cet être fut près d'elle et se pencha en prononçant tout bas quelques mots en une langue inconnue, quand, surtout, levant la tête, elle vit son visage d'un brun jaunâtre, au nez court, aux pommettes saillantes et des petits yeux noirs brillant d'une colère presque féroce, l'enfant se mit à trembler, pâlit, essaya en vain de jeter un cri qui s'étouffa dans sa gorge.

À ce moment, le petit garçon brun entrouvrit ses paupières que bordaient des cils épais et courts, d'un brun soyeux et doré. Deux grands yeux noirs apparurent, se posèrent avec un étonnement nonchalant sur la petite fille effrayée.

– Qu'est-ce, Valérien ? demanda une jeune voix impérieuse.

– Je ne sais qui est cette petite effrontée, Altesse... Mais Fraguai va la châtier comme elle le mérite !

Tout en parlant, le petit garçon blond qui répondait au nom de Valérien levait sur l'autre enfant ses yeux d'un bleu brillant, à l'expression humble, presque adoratrice.

D'une pièce voisine surgit à cet instant une femme d'une cinquantaine d'années, dont la petite stature n'excluait pas une certaine allure majestueuse. La soie grise de la robe tombait en plis raides autour d'une taille replète ; les barbes d'un bonnet de dentelle blanche garni de rubans bleu de roi encadraient un visage rond et encore frais, qui exprimait en ce moment une surprise courroucée. En s'avancant, la nouvelle venue demanda avec autorité, dans un français teinté d'accent germanique :

– Qu'y a-t-il donc ? Se serait-on permis d'éveiller Votre Altesse ?

Derrière elle se glissa une grande fillette dont les cheveux blond cendré tombaient en deux nattes sur la robe blanche à taille haute. Elle jeta un coup d'œil plein de morgue dédaigneuse sur la petite inconnue, puis le reporta – mais devenu subitement d'une tendre douceur – sur le petit garçon brun auquel Valérien venait de donner le titre d'Altesse.

Il n'avait point paru entendre la question qui lui était adressée. Sans quitter sa pose indolente, il caressait de la main gauche le léopard réveillé, lui aussi, tandis que la droite retombait négligemment le long du sofa. Entre leurs cils demi-clos, les yeux d'un noir velouté considéraient le groupe formé par la petite fille et l'homme au type kalmouk dont le regard se tournait vers lui, non plus féroce, mais contenant une soumission fanatique.

Ce fut Valérien qui répondit à l'interrogation avec un accent indigné :

– Oui, comtesse, cette vilaine créature est apparue ici tout d'un coup ! Cela a suffi pour gêner le sommeil du prince... Mais Fragui va la

fouetter, avant de la renvoyer chez elle !

– Hélas ! mon petit Valérien, nous sommes ici en un pays où nous ne pourrions agir comme dans les autres domaines de Son Altesse, sans nous attirer des désagréments avec les gens des alentours ! Voilà pourquoi j’ai cherché à dissuader notre cher prince de venir passer quelques semaines dans cette demeure, sachant qu’il risquait d’être offensé sans pouvoir châtier les coupables comme ils devraient l’être.

– S’il me plaisait de faire châtier la petite fille, je ne m’occuperais pas de ce qu’en pensent ces gens-là.

Les mots tombaient avec une lenteur dédaigneuse des lèvres à peine entrouvertes du petit prince.

La dame au bonnet que Valérien venait d’appeler comtesse couvrit l’enfant d’un regard adulateur, en répliquant avec empressement :

– Peut-être, en effet, pourrait-on faire un exemple, si Votre Altesse le désire ?

– Non, je ne le veux pas.



La comtesse tourna vers la petite fille un regard qui, tout à coup, prenait la plus froide dureté et ordonna :

– Venez demander pardon à notre cher prince et le remercier de vous faire grâce d’une punition si bien méritée.

Ce petit elfe aux cheveux d’or devait avoir déjà une âme courageuse, car, le premier moment de frayeur passé, elle se ressaisissait et supportait sans effronterie, mais sans crainte apparente non plus, l’attention peu bienveillante de ces étrangers. En entendant l’ordre donné par la comtesse, elle resta immobile, tout son petit visage témoignant d’une surprise incrédule.

– Avez-vous compris ? Venez vous mettre à genoux et remerciez Son Altesse, créature effrontée.

Le corps de l’enfant se raidit, la petite tête se redressa en un mouvement d’ardente fierté. Dans les yeux fauves passaient des éclairs d’indignation et de révolte. La petite fille dit avec un accent de frémissante protestation :

– Moi, à genoux ? Pourquoi ? Je n'ai rien fait de mal... Je voulais seulement « le » voir...

Sa main se tendait vers l'enfant vêtu de blanc qui continuait de la considérer entre ses cils demi-baissés.

– Vous entendez, Altesse ? Vous voyez ?... s'écria la comtesse en rejetant en arrière, d'un geste impatient, ses barbes de dentelle. Cette enfant de rien n'a même pas conscience de la faute qu'elle a commise en osant approcher des lieux où reposait Votre Altesse ! C'est intolérable !... Aussi, quel que soit votre désir de ne pas nous attirer d'ennuis dans ce pays, conviendrait-il de donner une leçon sévère à une aussi déplaisante péronnelle. Quelques coups de verges lui apprendront le respect dû à un prince de Waldenstein.

La voix du petit prince s'éleva, musicale et impérative à la fois :

– C'est Valérien qui m'a réveillé, en remuant sa tête sous ma main. C'est lui qui sera fouetté. Qu'on renvoie la petite fille.

Valérien eut un léger tressaillement. Il baissa un peu les yeux, glissa un sournois coup d'œil haineux vers la petite étrangère. Puis, se soulevant, il se mit à genoux, prit la main fine qui sortait d'une manchette de dentelle, et la baisa humblement.

Le Kalmouk franchit le seuil du salon et s'avança, en sortant d'une de ses bottes un paquet de verges. La petite fille ouvrait plus grands encore ses beaux yeux qui s'emplissaient de stupéfaction et d'émoi. La comtesse lui dit durement :

– Allons, va-t'en, puisque le prince veut bien te faire grâce.

– Mais moi, je ne veux pas que le petit garçon soit battu ! Il n'a rien fait, lui non plus !

Une généreuse indignation transportait l'enfant. D'un bond, elle fut près de Valérien qui commençait d'enlever sa petite veste de fine toile claire.

– ... Il ne faut pas qu'il soit battu ! Ce serait trop méchant !

Elle s'adressait avec intrépidité au petit prince et ne baissait pas son regard, ne tremblait pas devant le subit froncement des fins sourcils bruns et l'éclair jailli des yeux noirs qui, cette fois, s'ouvraient tout à fait, s'attachaient avec une surprise hautaine sur la petite créature audacieuse dont le visage et toute la menue personne frémissaient de révolte.

– C'en est trop ! s'écria la comtesse. Cet insolent avorton doit être puni ! Altesse, il faut donner l'ordre à Fragui...

Des pas précipités se faisaient entendre au dehors. Une femme apparut tout à coup au seuil du salon – une grande femme robuste dont les cheveux grisonnants étaient coiffés d'un bonnet de tulle noir. La chaleur, et sans doute la rapidité de la course, empourpraient le visage maigre, aux lignes fermes et presque rigides. L'arrivante dit avec une voix étouffée par l'essoufflement :

– Ah ! elle est ici ! Je pensais bien... Que le prince m'excuse. Je vais emmener l'enfant qui a été un peu trop curieuse.

– En vérité, vous avez vite fait d'arranger les

choses !

La comtesse toisait avec un froid dédain la nouvelle venue qui avait salué avec déférence, mais sans aucune nuance de servilité.

– ... Vous ne semblez pas vous douter, ma bonne femme, que cette petite misérable a commis un grave manquement au respect dû à Son Altesse en arrivant ainsi jusqu'au seuil de son appartement et qu'elle venait de l'offenser plus gravement encore en osant blâmer un de ses actes ?

La femme tourna vers celle qui lui parlait ainsi des yeux d'un bleu dur et ce fut elle, à son tour, qui toisa la noble dame.

– Cette « petite misérable » s'appelle Aélyls de Croix-Givre, et elle est la cousine du prince de Waldenstein.

Sur ces mots, elle s'approcha de la petite fille et lui prit la main.

– Venez, enfant, dit-elle.

Aélyls, docilement, se laissa emmener. Elles sortirent toutes deux avant que la comtesse fût

revenue de sa première surprise.

– Aélyls de Croix-Givre ? répéta la fillette blonde qui était restée spectatrice muette de toute la scène.

La comtesse leva les bras au plafond.

– C'est une chose abominable d'avoir affaire à de pareilles gens ! Cette femme... cette insolente... Et qu'est-ce que cette Aélyls de Croix-Givre ?

– La dernière descendante de la branche cadette, dit le petit prince.

Il s'était un peu soulevé, le coude au coussin de brocart violet et appuyait sa joue contre sa main.

– ... C'est la fille de Ferry, qui rendit Croix-Givre à mon père. Aussi, je lui pardonne.

– Mais la femme, Altesse ! Cette créature qui s'est comportée si grossièrement...

L'enfant eut un singulier sourire, par lequel s'exprimait le plus orgueilleux mépris. Il laissa retomber sa tête sur le coussin, étira son corps mince, avec la souplesse indolente d'un jeune

fauve, et dit sur un ton de nonchalant dédain :

– La femme, ce n'est rien... Va, Fragui, et frappe fort. J'ai besoin de me distraire, car la comtesse Fritzel m'a ennuyé avec toutes ces histoires.

Les Croix-Givre faisaient orgueilleusement remonter leur noblesse à des temps fort reculés. En tout cas, elle était authentiquement assez ancienne pour se mesurer sur ce point avec les plus vieilles familles d'Europe.

Au temps de la domination autrichienne sur la Franche Comté, ils avaient conservé bon nombre de leurs privilèges et encore augmenté leurs grandes richesses. Ils étaient de si puissants seigneurs que le prince Karl de Waldenstein, neveu du prince souverain de ce nom, ne dédaigna pas de demander en mariage la fille de l'un d'eux, Amélyse, célèbre pour sa beauté. Plus tard, il y eut encore dans la famille un autre mariage autrichien : celui de la fille d'Edme-Henri, seule héritière de la branche aînée, avec le prince Otto, de cette même maison de Waldenstein.

Vers la fin du seizième siècle, un cadet, Luc de Croix-Givre, amoureux d'une jeune fille appartenant à une très noble famille du Rouergue, s'était engagé au service du roi de France et avait brillamment réussi dans la carrière des armes. Toutefois, il n'y avait pas fait fortune. Son patrimoine était mince et sa femme ne lui avait apporté d'autres biens qu'un charmant visage et une intelligence fort cultivée pour l'époque. Par la suite, il advint que ses descendants, comme lui, consultèrent beaucoup plus leur cœur que leur intérêt pour choisir la compagne de leur vie. En outre, ils avaient l'âme généreuse et la main largement ouverte. Aussi leur situation pécuniaire, jamais florissante, avait-elle traversé des périodes critiques. À l'époque où Edme-Henri, dernier représentant masculin de la branche aînée, céda le Vieux-Château à son cousin, ce dernier se trouvait précisément dans une de ces phases difficiles et venait de vendre au marquis de Seignelay, fils de Louvois, le petit domaine qu'il possédait dans l'Île-de-France. L'antique demeure des Croix-Givre continua d'abriter par la suite ses fils et ses petits-fils.



Ferry ne la quitta pas pour le Château-Vert, quand les habitants du bourg de Cornillan décrétèrent, au nom de la Nation, qu'il devenait propriétaire des domaines du ci-devant prince de Waldenstein.

Ce Ferry avait été une figure un peu mystérieuse. Jeune officier dans un régiment royal, au moment de la Révolution, il s'était d'abord retiré de l'armée, puis, en 1794, s'engageait dans les troupes républicaines. Il se battit avec bravoure, atteignit le grade de colonel et alors se retira au Vieux-Château. Il venait d'épouser Adélaïde de Fragols, d'aussi noble famille que lui, pauvre et fort jolie. Fut-ce l'influence de cette jeune femme qui changea les idées de Ferry ? Ou bien l'âge mûr l'incitait-il à revenir aux traditions de sa race ? Toujours est-il que le républicain d'autrefois se rangeait dans le parti monarchiste. Il conspira même contre Napoléon, avec tant d'habileté que jamais on ne le soupçonna. Plusieurs fois, il fit des voyages en Autriche, alla voir ses cousins de Waldenstein. Puis le prince Magnus vint à Croix-Givre pour reprendre possession de son domaine. Il y revint

quelques années plus tard, en apprenant que Ferry était gravement atteint d'une fièvre pernicieuse, gagna la maladie de son cousin et mourut deux jours après lui, au Château-Vert.

M<sup>me</sup> de Croix-Givre ne survécut que quelques mois à son mari. Elle s'éteignit, minée par le chagrin, dans les bras de dame Véronique, qui remplissait en cette demeure les multiples fonctions de dame de compagnie, garde-malade et femme de charge.

Ce fut dame Véronique encore qui s'occupa de la petite fille orpheline. Jusqu'à l'âge de six ans, Aélyls demeura au Vieux-Château. Puis – c'était deux jours après l'indiscrète visite au petit prince de Waldenstein – dame Véronique lui tint ce langage :

– Il est temps que vous receviez une éducation conforme à votre rang, Aélyls. D'ailleurs, je dois suivre en ce point les instructions de M. de Croix-Givre, votre très regretté père. Demain, je vous conduirai à l'abbaye de la Combe-des-Bois, où l'on vous instruira comme il convient.

La Combe-des-Bois était située dans la

montagne, plus haut encore que Croix-Givre. C'était un très vieux bâtiment, de sombre aspect, bâti dans une étroite vallée qu'entouraient de toutes parts des escarpements couverts de sapins et de mélèzes. Mais Aélyls, habituée au sévère logis des anciens Croix-Givre, n'en avait pas été impressionnée. D'autre part, le doux accueil des religieuses avait semblé bon à son cœur qui ne connaissait que le froid dévouement de dame Véronique. Elle aima aussitôt l'abbaye, ses habitantes et tout particulièrement l'abbesse, qui était une parente de sa mère.

Les années passèrent ainsi, pour elle, paisiblement. Pendant un mois d'été, elle séjournait au Vieux-Château où continuait de vivre dame Véronique avec sa servante Félicie. Alors elle s'en donnait à cœur joie de courir comme une biche dans le parc et dans la forêt. Ceci, seul, lui manquait à la Combe-des-Bois. Dame Véronique lui laissait toute liberté, pourvu qu'elle fût toujours accompagnée des chiens de Saint-Bernard, gardiens fidèles. Sans doute jugeait-elle que ce léger petit elfe avait besoin d'air, d'espace et de mouvement, avant d'aller se

renfermer dans l'espace restreint de l'abbaye et de son parc.

Car Aélylys restait toujours la même petite créature aux allures de feu follet, aux cheveux de flamme. À quatorze ans, elle était encore menue, délicate, bien portante cependant, vive, agile comme un écureuil, tout à tour rieuse, tendre, pensive, parfois mélancolique, âme charmante et candide, fière et ardente, toujours délicatement bonne.

Elle était chérie des religieuses et des élèves, à part quelques jalouses qu'offusquaient ses succès dans les études. Pour toutes ses compagnes, elle se montrait aimable et serviable ; mais elle n'avait qu'une amie : Cécile de Forsan, une maigre petite fille brune dont les grands-parents avaient été guillotins en 1794, dont les parents avaient péri dans un incendie, et qui restait seule, sans fortune, élevée à la Combe-des-Bois par la charité de l'abbesse.

Elles étaient d'ailleurs plusieurs dans le même cas, en cette maison où se faisait l'éducation d'une centaine de filles nobles. Et, sur ce nombre,

quelques-unes seulement appartenait à des familles ayant conservé, à travers l'orage révolutionnaire, un assez grand état de fortune. Aussi l'existence était-elle simple à la Combedes-Bois. Mais les jeunes personnes qui en sortaient avaient reçu les meilleures leçons de bienséance et de morale, une instruction solide, des préceptes de bonnes manières, sous la direction de M<sup>me</sup> de Fragols, l'abbesse, femme d'une parfaite distinction d'esprit et d'intelligence large, intuitive, en même temps que très grande dame.

Un matin de juin, Aélyls, en sortant de la chapelle où une religieuse venait de lui donner sa leçon d'orgue, fut avertie par une sœur converse que l'abbesse la demandait.

Quand elle fut en présence de M<sup>me</sup> de Fragols, la fillette, non sans quelque surprise, s'entendit annoncer qu'elle allait partir pour le Vieux-Château.

— Oui, vous avez vos vacances plus tôt cette année, mon enfant, dit l'abbesse. Dame Véronique a des raisons... des raisons sérieuses

pour cela.

Elle regardait avec une affection mêlée de tristesse l'enfant agenouillée près d'elle. Sa main était posée sur le petit bonnet de soie noire à tuyaux qui couvrait la tête d'Aélyls, en laissant pourtant passer quelques-unes de ces boucles dorées qu'il était impossible de discipliner. Elle retint un soupir et ajouta :

– Dame Véronique agit selon les volontés de votre père, qui doivent être sacrées pour vous.

En se remémorant un peu après cette parole, Aélyls songea : « Qu'est-ce que M<sup>me</sup> l'abbesse a voulu dire ainsi ? Pour quel motif Véronique veut-elle m'avoir plus tôt cette année ? »

Mais elle ne s'attarda pas à cette énigme. Pour le moment, la perspective de revoir Croix-Givre suffisait à l'occuper. Trois jours plus tard, elle montait avec une religieuse dans la voiture qui devait les conduire à Cornillan, où les attendrait dame Véronique.

## II

Il faisait presque nuit quand Aélyls et sa compagne débarquèrent au « Sapin d'argent », l'unique auberge de Cornillan.

Au bruit des grelots de l'attelage, une grande femme vêtue de noir parut sur le seuil. Elle s'avança, embrassa posément Aélyls après avoir salué la religieuse, puis les fit entrer dans la salle et de là dans une pièce plus petite qui servait aux aubergistes de salle à manger.

Les cheveux grisonnants de dame Véronique étaient devenus blancs, seul changement apparent que l'âge eut apporté à cette physionomie brune et froide, qui semblait incapable d'exprimer une émotion quelconque. Aélyls l'avait toujours vue ainsi, calme, rigide, mais sans dureté, lui témoignant une sollicitude glacée, paraissant incapable d'un geste, d'une parole d'affection. Pourtant, l'enfant, d'instinct, sentait que cette

femme étrange lui était complètement dévouée à sa manière, et qu'elle donnerait probablement sa vie pour la sauver d'un danger. Quant aux sentiments d'Aélyls pour celle qui avait remplacé près d'elle les parents disparus, ils étaient un mélange d'estime, de confiance, de gratitude sans chaleur et d'une crainte vague. Mais il n'y entrait pas d'affection. Dame Véronique n'était point faite pour en inspirer ; puis, aussi, le cœur d'Aélyls, si ardent, si chaud, ne se livrait cependant pas facilement et se repliait ainsi qu'une fleur touchée par les premiers froids d'hiver, devant la froideur comme devant la fausseté ou la sottise vaniteuse.

Tandis que l'hôtesse, M<sup>me</sup> Pyramon, apportait le potage, le bruit d'un attelage, un son de trompe, se firent entendre au dehors.

– Qu'est-ce que cela ? demanda Aélyls.

– Un des équipages du prince qui rentre au château, demoiselle, répondit M<sup>me</sup> Pyramon tout en plongeant la louche dans la soupière de faïence fleurie.

Aélyls dit vivement :



– Le prince de Waldenstein est à Croix-Givre ?

– Il n’y est pas encore, répondit dame Véronique de sa voix nette et mesurée, ses équipages et une partie de sa domesticité l’ont précédé. Lui arrivera à la fin de la semaine.

– On ne sait jamais sur quoi compter avec ce jeune prince, paraît-il, ajouta M<sup>me</sup> Pyramon en agitant la louche dans le potage où nageaient d’appétissants petits pois. Il faut toujours qu’on soit prêt à le recevoir, n’importe où... Et gare à qui commet la moindre négligence ! S’il fallait croire ce qu’on chuchote à son sujet... eh bien ! ce ne serait pas drôle d’être à son service !

– Je suppose que vous n’allez pas entrer dans ces commérages, Adèle Pyramon ? dit sèchement dame Véronique. En tout cas, je vous dispense de nous les faire entendre.

L’hôtesse baissa le nez sous le froid regard de désapprobation et s’empressa de servir le potage, puis de disparaître. Dame Véronique jouissait dans tout le pays d’une considération très respectueuse et les brefs jugements qu’elle portait

sur les gens et les choses étaient fort rarement discutés.

Aélys demeurait toute pensive. La nouvelle qu'elle venait d'apprendre réveillait un souvenir de sa petite enfance qui, d'ailleurs, en ces huit années, s'était représenté plus d'une fois à son esprit. Un jour, enfant curieuse et téméraire, elle avait quitté secrètement le Vieux-Château pour tâcher d'apercevoir le petit prince depuis quelques jours en résidence au Château-Vert. Et elle l'avait vu... elle avait même manqué d'être sévèrement châtiée pour cette indiscretion. Mais le prince, à sa place, avait fait fouetter le petit garçon blond qui lui baisait si humblement la main...

Aélys n'avait jamais pu se rappeler cela sans qu'un mouvement d'indignation la secouât. De cet incident, il lui était resté une secrète et violente prévention à l'égard du prince Lothaire de Waldenstein, qu'elle n'avait plus revu depuis lors et qu'elle souhaitait ne jamais revoir. Aussi apprenait-elle avec grand déplaisir sa présence prochaine à Croix-Givre.

« Quel dommage que Véronique m'ait précisément demandée plus tôt cette année ! pensa-t-elle. Je ne vais pas pouvoir aller et venir comme d'habitude dans le parc et dans les jardins. Et puis, de le savoir là me gâtera mon plaisir. En tout cas, il n'y a pas de risque que je cherche à l'apercevoir, cette fois ! »

Dame Véronique et Aélyls, ne pouvant remonter si tard au Vieux-Château, passèrent la nuit dans la meilleure chambre de l'auberge. Aélyls rêva qu'elle errait dans les jardins de Croix-Givre, poursuivie par le petit prince qui lançait contre elle son léopard. Affolée, elle se réfugiait dans le salon aux tentures de damas vert. Le petit garçon, qui s'appelait Valérien, venait à elle avec un air mauvais, en prononçant des paroles menaçantes. Mais le prince entrait, et Valérien se mettait à ramper devant lui, comme les chiens que le maître vient de châtier.

Aélyls s'éveilla sur cette impression. Elle songea avec un profond sentiment de mépris : « J'aurais mieux aimé mourir que d'avoir la bassesse de ce petit garçon ! »

De bonne heure, dame Véronique et sa jeune compagne prirent le chemin du Vieux-Château. La route, qui montait en larges courbes entre les sapins, n'avait jamais cessé d'être bien entretenue aux frais des princes de Waldenstein. Un peu avant d'atteindre le plateau de Croix-Givre, elle bifurquait, l'une des branches conduisait au Château-Vert, l'autre, en fort médiocre état, menant au Vieux-Château.

L'antique logis, privé de réparations, commençait de crouler. Il n'était d'ailleurs qu'un reste du château-fort qui s'était élevé là. Aux alentours demeuraient quelques vestiges de remparts et une tour ruinée, à demi disparue sous l'envahissement de la forêt.

Aélyls retrouva sa grande chambre au plafond à poutrelles enfumées, où deux étroites et hautes fenêtres dispensaient le jour avec avarice. Les meubles en poirier noirci ne contribuaient pas peu à lui donner un aspect sévère et triste. Aussi Aélyls n'avait-elle jamais aimé à y séjourner. Elle lui préférait la salle dont la porte ouvrait sur le jardin, où Félicie cultivait quelques fleurs parmi

beaucoup de légumes.

Ayant rapidement défait son petit bagage et rangé ce qu'il contenait, Aélyls descendit pour retrouver dans cette salle dame Véronique. Celle-ci était assise et tenait sur ses genoux une robe de soie verte.

– Il faut essayer ceci, Aélyls, dit-elle.

– Cette robe ? Pourquoi ? C'est une robe à maman ?

– Oui... Je vais l'arranger pour vous.

– Pour moi ?

Aélyls regardait la vieille femme avec surprise.

– ... Qu'est-ce que je ferai d'une robe de soie ?...

– Vous en aurez peut-être besoin un jour ou l'autre.

– Je ne vois pas comment ! Ce n'est point pour aller à la messe du dimanche, ni pour rendre visite à M<sup>lle</sup> Pharamond que je la mettrais ?

– Il peut se présenter d'autres occasions où il vous faudra être vêtue selon votre rang.

Dame Véronique avait en ce moment plus que jamais l'air énigmatique. Aélyls la regardait avec un étonnement mêlé de perplexité. Tout à coup, elle fronça un peu les sourcils, comme si une idée subite lui venait, et demanda avec vivacité :

– Auriez-vous la pensée que je pourrais aller au Château-Vert, pendant que le prince sera là ?

– S'il vous demande, vous irez, naturellement.

Aélyls eut un ardent mouvement de protestation.

– Ah ! cela, non ! Je suis bien sûre qu'il me déplairait trop !... Et puis, je suis pauvre, je n'aurais que faire dans ce milieu... Non, non, Véronique, je n'irai jamais au Château-Vert tant que le prince y sera, et je ferai tout mon possible pour ne pas le rencontrer !

– Vous irez, s'il le faut, parce que c'est la volonté de votre père, dit solennellement dame Véronique.

– C'est la volonté de mon père ? répéta Aélyls d'une voix devenue hésitante.

Dame Véronique se levait, en secouant

légèrement la robe de soie verte. Sans plus résister, Aélyls subit l'essayage. Elle était trop longue, trop large pour la frêle fillette.

– Heureusement, conclut dame Véronique, car il y avait des parties usées ou fanées qu'il faudrait supprimer. Je ne vous la ferai pas à la mode, parce que c'est une chose que je ne connais point et qui n'a aucune importance, ajouta-t-elle avec une assurance dédaigneuse. Mais vous serez bien tout de même... et puis, vous êtes une Croix-Givre, une cousine du prince. Cela vaut mieux que tous les falbalas.

Aélyls passait une main distraite sur la soie épaisse qui bruissait autour d'elle. Cette nuance verte donnait un singulier éclat à la blancheur délicate de son visage menu, à la teinte fauve de ses yeux. Mais elle ne s'en doutait guère, d'abord parce qu'il n'y avait pas ici de miroir, ensuite parce qu'elle ne se souciait en aucune façon de l'effet qu'elle pourrait produire.

– Oui, ce sera bien, dit dame Véronique après un court instant de réflexion.

Quand Aélyls se fut rhabillée, elle alla

s'asseoir dans le jardin en attendant le déjeuner. Les deux chiens, heureux de revoir leur jeune maîtresse, s'étaient couchés à ses pieds ; un jeune chat avait sauté sur ses genoux et elle le caressait machinalement. Sa pensée revenait aux paroles singulières de dame Véronique et à cette évocation de la volonté paternelle.

C'était pour obéir à cette volonté d'outre-tombe qu'elle avait été conduite, dès ses six ans sonnés, à la Combe-des-Bois, qu'elle avait été appelée plus tôt cette année au Vieux-Château... qu'elle se voyait menacée de rapports avec le prince de Waldenstein. Ceci lui demeurait incompréhensible. Mais du moment où elle avait entendu cette parole : « C'est la volonté de votre père », elle n'avait plus l'idée de se révolter contre une désagréable perspective.

Car dame Véronique lui avait inspiré un culte pour ce père à peine connu d'elle, puisqu'elle avait quatre ans au moment de sa mort. Ferry de Croix-Givre réalisait, aux yeux d'Aélyls, le type du parfait chevalier. Dans son ombre s'estompait la blonde et gracieuse figure d'Adélaïde, cette



mère qu'Aélys n'avait presque pas connue non plus et dont dame Véronique parlait peu, comme si elle n'eût été qu'une personne de petite importance.

« Enfin, il ne me reste qu'à espérer que le prince n'aura aucune idée d'appeler au château sa cousine pauvre et ignorée ! songea-t-elle. Au reste, c'est bien certainement ce qu'il fera, car il n'a pas dû garder un bon souvenir de la petite fille qui osa l'accuser de méchanceté, lui qu'on traitait comme une idole et qui n'avait qu'un geste à faire pour que tout le monde obéît. Du moins, c'est ce que j'ai entendu dire à M<sup>me</sup> Schulz ; – et il avait en effet bien l'air de cela ! »

M<sup>me</sup> Schulz était la femme du régisseur de Croix-Givre. Fille de petits commerçants de Pontarlier, elle avait épousé cet Oscar Schulz, d'origine autrichienne comme l'étaient aussi le garde général et les forestiers des domaines princiers de la Comté, qui descendaient de gens que le prince Otto avait fait venir de ses terres de Waldenstein. La plupart se mariaient entre eux ;

mais il y avait eu cependant quelques unions avec des Comtois, à la désapprobation générale des habitants de Cornillan, qui voyaient les étrangers d'un œil sans bienveillance.

Aélyis, en allant faire une promenade dans la forêt cet après-midi-là, rencontra précisément M<sup>me</sup> Schulz. Bonne personne, très charitable, elle revenait de voir le fils d'un des gardes forestiers, un jeune homme de seize ans, infirme depuis huit ans à la suite d'un accident.

– J'ai profité pour y aller du temps qui nous reste avant l'arrivée de Son Altesse, expliqua-t-elle. Car, après ça, quel tintouin nous allons avoir ! Déjà c'est commencé depuis qu'une partie de la domesticité est arrivée. Encore faut-il reconnaître que ce monde-là a l'air tout à fait discipliné, comme des gens habitués à marcher au doigt et à l'œil, sans se permettre la moindre incartade. Eh ! c'est qu'il paraît que le prince n'est pas doux, s'il faut en croire le peu qu'on ose chuchoter ! Pourvu que Schulz n'ait pas d'ennuis pendant son séjour ici !

– Espérons que ce séjour ne sera pas long ! dit

Aélys du fond du cœur. Je suis très ennuyée à l'idée que je ne pourrai pas me promener librement dans Croix-Givre, comme j'en avais coutume.

– Ah ! c'est vrai, demoiselle, vous allez être gênée !... D'autant plus qu'il y a une telle étiquette autour du prince ! Déjà, autrefois, quand il n'était encore qu'un enfant, c'était tout un aria ! Il ne fallait pas qu'il rencontre quelqu'un d'étranger au château quand il se promenait dans les jardins ou dans le parc. Et maintenant qu'il est un jeune homme de vingt ans, qu'est-ce que ça doit être !

Elle soupira en murmurant :

– Oui, j'ai peur que nous ayons des ennuis !

– Vient-il seul ? demanda Aélys.

– Seul ? Pensez-vous, demoiselle ! Il y a toujours un tas de gens après lui, pour le flatter, pour tâcher d'attraper quelque chose de ses faveurs. Il arrive de Paris avec sa tante, la princesse Jutta, sœur du défunt prince Magnus – une femme orgueilleuse comme pas une – puis un

comte Brorzen qui est, paraît-il, allié aux Waldenstein par sa défunte femme, la fille de celui-ci, une comtesse Sidonie Brorzen, qui était déjà à douze ans toute remplie de morgue... et je ne sais qui encore : l'aide de camp du prince, la dame d'honneur de la princesse... enfin, tout un train dont vous n'avez pas idée, demoiselle ! Ah ! Son Altesse aurait bien dû oublier encore Croix-Givre, comme il le faisait depuis huit ans !

Sur ces mots, M<sup>me</sup> Schulz prit congé d'Aélyz. La fillette, en la quittant, se dirigea vers la demeure du garde forestier Mathias Heller. À chacun de ses séjours ici, elle ne manquait jamais d'aller visiter le jeune infirme, dont la patience et la douceur attiraient toutes les sympathies. Les parents étaient de fort braves gens, très reconnaissants de l'intérêt que leur témoignait « la petite demoiselle du Vieux-Château ».

Johann Heller se trouvait seul, quand Aélyz arriva à la petite maison forestière. Mais presque aussitôt survint sa mère, une grande femme blonde dont le visage portait les marques du chagrin causé par l'infirmité de son fils.

– Non, il ne va pas mieux ! dit-elle avec un soupir, répondant ainsi à une question d’Aélylys. Je pense que les médecins de par ici n’v connaissent pas grand-chose. Si nous étions riches, je le mènerais à un grand médecin de Paris ou de Vienne.

– Il ne pourrait probablement pas davantage, ma pauvre maman ! dit Johann avec un sourire mélancolique.

Il était couché sur son petit lit étroit, que la mère avait tiré devant la fenêtre ouverte sur le jardin où elle cultivait quelques légumes. Dans le pâle visage émacié, les yeux bleus avaient une douceur angélique. Pensivement, l’adolescent répéta :

– Il ne pourrait pas...

– Qui sait ? dit Aélylys. Ah ! si j’avais un peu de fortune, j’aurais été si heureuse de vous aider !

– C’est que vous êtes tellement bonne, mademoiselle ! dit Rosa Heller avec émotion. Bien sûr que, si vous étiez riche, l’argent ne serait pas perdu pour les pauvres gens, avec vous !

Hélas ! il est à ceux qui nous méprisent comme la poussière du chemin !

Un pli d'amertume soulevait sa lèvre. Johann étendit sa main amaigrie et la posa sur celle de sa mère.

– Bienheureux les pauvres... Nous aurons grande joie et grand bonheur dans le ciel, maman.

– Ah ! toi, tu es un petit saint, mon Johann ! Mais il y a des moments où j'en ai bien lourd sur le cœur...

Elle s'interrompit, soupira de nouveau.

– Ah ! mademoiselle Aély, vous allez dire que je ne suis pas bien courageuse ! Pourtant, c'est moi qui calme Mathias quand le chagrin le prend et lui fait dire des choses... des choses...

Elle eut un petit frisson, un coup d'œil craintif vers le dehors.

– Votre mari ne se ressent plus de ses rhumatismes ? demanda Aély en dominant l'émotion qui la saisissait devant cette peine qu'elle ne pouvait soulager.

– Non, heureusement ! Car il y a du travail en

ce moment ! Le forestier chef est comme un enragé après tous les gardes, à cause de la prochaine arrivée du prince.

Encore un petit frisson et une contraction du visage fané. Dans les yeux de Johann passait une lueur de souffrance ou d'angoisse.

– Oui, notre forêt ne va plus être si tranquille, pendant ce séjour ! dit Aélyls avec une moue de contrariété. J'ai appris cette désagréable nouvelle hier soir, au « Sapin d'argent », en entendant passer un des équipages du prince. Il ne nous reste qu'à espérer que celui-ci se lasse vite de Croix-Givre.

Elle se leva sur ces mots et prit congé de l'infirmes et de sa mère. En revenant vers le Vieux-Château, elle pensait avec compassion à ces pauvres gens si durement frappés. L'accident avait eu lieu deux jours après son premier départ pour la Combe-des-Bois, huit ans auparavant. L'enfant, lui avait-on dit, avait roulé dans un des ravins de la forêt. Elle n'avait jamais eu de renseignements sur la manière dont le fait s'était produit, car les Heller détournaient l'entretien

quand elle abordait ce sujet, qui leur était probablement trop pénible, et M<sup>me</sup> Schulz, M<sup>lle</sup> Pharamond, la vieille ami de dame Véronique, ainsi que dame Véronique elle-même avaient toujours répondu invariablement à ses questions :

– Il n’y a rien à dire de plus. C’est un accident comme tant d’autres.

Aélys n’avait pas alors cherché au-delà. Mais, aujourd’hui, elle avait eu l’impression vague que, précisément, « ce n’était pas un accident comme les autres ».

En entrant dans la salle du Vieux-Château, Aélys trouva dame Véronique en train de travailler à la robe verte. Elle dit, en s’asseyant près d’elle :

– Je viens d’aller voir les Heller. L’état du pauvre Johann ne s’améliore toujours pas.

– Non, pas du tout. Il est certainement infirme pour la vie.

– Quelle triste chose ! Il est si bon, si résigné !... Oh ! ce dut être affreux quand on le



rapporta ainsi chez ses parents qui l'avaient vu partir plein de vie, gai comme il l'était toujours alors ! Pauvre petit, comment a-t-il donc fait pour tomber dans ce ravin, lui qui était agile comme un jeune chat ?

– On ne sait jamais quelles idées périlleuses ont les enfants... Prenez cette manche, Aély, et découpez-la soigneusement. Veillez à ne pas couper la dentelle, qui est fort belle. Je ne vous la mettrai point, car ce n'est pas une parure pour une petite fille. Plus tard, nous verrons... quand vous serez une jeune personne qu'il faudra marier.

– Me marier, moi ?

Aély riait, en secouant sa tête délivrée du petit bonnet d'uniforme.

– ... Oh ! je suis trop pauvre ! Personne ne voudra de moi !

– M<sup>lle</sup> Adélaïde de Fragols n'avait guère plus d'argent que vous et pourtant M. de Croix-Givre l'a choisie.

Une intonation de rancune passait dans la voix

brève de dame Véronique.

– Maman était très jolie. Je ne crois pas que je sois jolie comme elle, dit sincèrement Aély.

– On n'épouse pas toujours une femme seulement pour sa beauté. Par votre éducation, vous aurez d'autres qualités sérieuses qui vaudront bien mieux encore. Au reste, on ne change pas son sort... Ce qui est écrit est écrit.

Aély regarda avec surprise celle qui venait de prononcer pour la première fois ces paroles fatalistes. Mais dame Véronique ne parut pas s'en apercevoir et continua de manier l'étoffe verte, qui faisait entendre un crissement léger.

### III

« Si je profitais de ce que le prince n'est pas encore là pour aller faire un petit tour dans les jardins ? » songea Aélyls dans la matinée du lendemain.

Dame Véronique n'opposa pas d'objection à ce projet qu'elle lui communiqua pendant le déjeuner. Elle dit seulement :

– Aidez-moi à finir les coutures de cette robe ; après, vous pourrez sortir jusqu'au souper, si le cœur vous en dit.

Sa tâche terminée, Aélyls alla se coiffer d'un vieux chapeau de paille et gagna le parc d'un pas alerte. Elle avait conservé son allure bondissante, sa grâce ailée de petit elfe. Comme autrefois, elle semblait à peine poser sur le sol ses petits pieds chaussés de toile grise ; comme autrefois aussi, elle était vêtue d'une robe de percale blanche à fleurettes vertes, que serrait à la taille une

ceinture verte fanée. Le vert avait été la nuance de prédilection d'Adélaïde de Croix-Givre, dont dame Véronique utilisait la garde-robe pour confectionner le peu de toilettes qu'avaient nécessitées jusqu'ici les courts séjours d'Aélyls au Vieux-Château.

Quand elle quitta le parc, les jardins offrirent à sa vue leurs broderies de fleurs écarlates. Dans le bassin, l'eau jaillie de la bouche des tritons retombait avec des étincellements irisés. Sans doute, pensa Aélyls, le jardinier avait-il voulu voir si tout fonctionnait bien en vue de l'arrivée du maître, car, depuis huit ans, les dieux marins n'avaient plus eu l'occasion de lancer les belles gerbes liquides, le prince de Waldenstein n'étant plus revenu en son domaine de Croix-Givre.

« Une belle idée qu'il a là ! » pensa Aélyls avec impatience.

À ce moment, elle leva machinalement les yeux et aperçut une bannière bleue et jaune qui flottait au-dessus du château.

« Tiens, cette bannière ? À quel propos la met-on là ? Sans doute en signe de réjouissance, parce

que le prince va arriver. »

La façade du château s'étendait devant elle, une de ses ailes baignée de soleil, l'autre gagnée par l'ombre. Les marbres verts semblaient imprégnés de cette lumière chaude, claire, qui est celle de la montagne aux beaux jours d'été. Aélyls s'arrêta pour admirer les nobles proportions de l'ensemble, l'harmonie de ces tonalités vertes qui continuaient celles de la forêt, cadre superbe et sévère de cette demeure vraiment princière. Reliant les deux ailes, un péristyle s'étendait, avec ses colonnes de marbre, entre lesquelles apparaissait un lointain horizon, vert encore, car il était constitué par les escarpements couverts de forêts qui se dressaient au-delà de la vallée.

« J'ai bien envie d'aller revoir la vue de ce côté ! songea Aélyls. Et je peux bien passer par là puisque M<sup>me</sup> Schulz a dit qu'il n'y avait encore que des domestiques. »

Par-là, c'était le péristyle, la belle galerie ouverte aux colonnes de marbre rose et au pavé de marbre noir et blanc sur lequel la petite Aélyls s'amusait autrefois à glisser.

La fillette se dirigea vers le parterre tracé entre les ailes. Elle passa près du dragon de marbre, qui était une fontaine jaillissante, et jeta un coup d'œil sans bienveillance vers certaine porte de glaces qui lui rappelait un souvenir détestable. Cette porte était ouverte toute grande sur le salon dont Aélyls entrevit les tentures vertes, les glaces et quelques-uns des meubles précieux.

Elle monta les degrés de la terrasse, traversa le péristyle en quelques bonds légers et se trouva sur le grand terre-plein formant terrasse qui précédait la façade d'entrée du Château-Vert.

De chaque côté de cette façade, deux longues ailes, comme sur les jardins. À gauche, une allée de hêtres conduisant aux communs ; à droite, une seconde allée rejoignant la route. En face, terminant la terrasse, une haute balustrade de pierre grise à laquelle alla s'accouder Aélyls.

Au-dessous d'elle, sapins et mélèzes se pressaient au flanc de la roche qui dominait Cornillan. Le bourg, tapi à ses pieds, demeurait invisible. On ne voyait qu'une partie de l'étroite vallée : quelques prairies, deux logis isolés, la

rivière brillant entre des peupliers. Au-delà, c'était la ligne onduleuse des hauteurs arrondies où les sapins encadraient des prairies dont quelques-unes entraient dans l'ombre, tandis que d'autres demeuraient encore ensoleillées. Plus haut encore, le bleu pâle du ciel répandait comme une sérénité sur ce noble et puissant décor de la nature.

Aélyls avait l'âme trop vibrante pour ne pas ressentir profondément de tels spectacles. Cette année surtout, il lui semblait que jamais la montagne n'avait été plus belle. D'un geste machinal, tout en contemplant la vue qui s'étendait sous ses yeux, elle avait enlevé le chapeau qu'elle trouvait gênant, puis, sentant glisser le ruban qui retenait ses cheveux en une masse bien serrée, elle l'avait dénoué tout à fait. Les boucles aux reflets de soie et de flamme se répandaient en liberté sur les épaules frêles, qu'elles couvraient complètement. Aélyls, les coudes à la balustrade, semblait absorber, par ses grands yeux largement ouverts, la lumière, la beauté, la vie silencieuse du ciel, de l'horizon, des forêts sombres où demeure toujours un peu

de mystère, pour l'imagination humaine.

Un léger bruit de pas n'attira point d'abord son attention.

Mais, entendant qu'on approchait, elle se redressa, se détourna... et retint à grand-peine une exclamation.

Un étranger venait vers elle – un jeune homme très svelte dont la taille dépassait quelque peu la moyenne. Cependant, Aélyls n'eut pas un instant d'hésitation. Ce visage d'une si rare pureté de lignes et d'une blancheur mate, sur laquelle ressortaient la pourpre des lèvres et la ligne fine des sourcils bruns... ces yeux dont le noir velouté brillait à l'ombre des cils épais et courts, d'un brun soyeux et doré, ces cheveux bruns qui formaient des boucles satinées, serrées comme une toison d'astrakan... oui, Aélyls reconnaissait tout cela, à huit ans de distance. Elle avait devant elle le prince Lothaire de Waldenstein.

Le sang monta à ses joues et elle pensa, un peu affolée :

« Il était donc arrivé ? Quelle malheureuse



idée j'ai eue là ! »

Le prince s'avavançait d'une allure souple, légèrement nonchalante. Il attachait sur Aélyls un regard d'amusement quelque peu moqueur qui rendit à la fillette une partie de sa présence d'esprit.

– Vous êtes Aélyls de Croix-Givre, dit-il.

Sa voix, devenue plus mâle, avait toujours le même timbre musical et prenant et les mêmes intonations impératives.

– Je vous demande pardon... Je croyais que... que Votre Altesse n'arrivait qu'à la fin de cette semaine, dit Aélyls en balbutiant un peu, mais sans baisser les yeux qui regardaient Lothaire avec franchise et simplicité.

– Et vous vouliez en profiter pour revoir cette très belle vue ? Mais je vous donne toute permission de revenir quand vous en aurez le désir. La fille de Ferry de Croix-Givre ne peut être une étrangère chez moi.

– Je vous remercie... murmura Aélyls.

Mais elle pensait : « Non, bien sûr, je ne

reviendrais pas tant qu'il sera là ! »

Pourquoi donc ces yeux noirs, dont Aélyls ne pouvait faire autrement que de remarquer la rare beauté, semblaient-ils la considérer avec tant d'attention ? Elle en était gênée, un peu impatientée... mais elle ne voulait pas baisser les siens, car il y avait dans l'attitude, dans l'air de ce jeune prince, une condescendance hautaine qui réveillait en elle tous les instincts de fierté.

– Venez, je vais vous présenter à ma tante, la princesse Jutta, dit Lothaire d'un ton décisif.

Du moins, il devait l'être pour tout autre que pour l'ignorante Aélyls du Vieux-Château. Mais, avec une audace ingénue, celle-ci répliqua, en jetant un coup d'œil sur sa robe et sur le vieux chapeau de paille jaunie :

– Non, pas aujourd'hui... Il faudra que je m'habille un peu mieux.

Un rapide froncement des sourcils bruns, puis un sourire d'ironie amusée. Le prince Lothaire voulait bien pardonner à cette petite fille naïve qui osait opposer un refus à l'une de ses volontés.

C'était, évidemment, une chose nouvelle pour lui et qui avait le privilège de l'égayer.

Votre toilette n'a aucune importance. Vous n'en n'êtes pas moins une Croix-Givre et ma cousine. Cela suffit.

En vérité, dame Véronique avait parlé ainsi, hier, presque dans les mêmes termes !

Aélyls suivit le prince qui, sans plus de paroles, se dirigeait vers le péristyle. Elle songeait :

« Ce n'aurait peut-être pas été poli de refuser davantage... Mais qu'est-ce que je vais faire avec ces grands personnages ? Et puis, il a vraiment trop l'air de croire que je vais lui obéir ! »

Elle jeta un coup d'œil perplexe vers Lothaire. Quel plaisir pouvait-il trouver, cet élégant jeune homme, à mener en sa compagnie une petite cousine de campagne assez pauvrement vêtue ?

Quant à elle, peu lui importait, après tout ! Si la princesse n'était pas satisfaite de sa tenue, elle s'en prendrait à son neveu... Car Aélyls, si elle était fière, ignorait complètement la vanité comme la coquetterie.

En traversant le péristyle, Lothaire dit à sa jeune compagne :

– Vous avez donc quitté l’abbaye de la Combe-des-Bois ?

– Pour un mois seulement, prince.

– Et vous habitez le Vieux-Château avec cette femme que l’on appelle, je crois, dame Véronique ? Je suis allé voir votre logis, il y a huit ans. Mais vous veniez de partir pour l’abbaye.

– Ah ! j’ignorais... dit Aély.

Elle pensait en même temps :

« Heureusement, je n’étais pas là ! Mais dame Véronique ne m’a jamais parlé de cette visite. Il est vrai qu’elle est si secrète, même pour les choses de peu d’importance ! »

– C’est une singulière personne que cette Véronique... et elle m’a fort déplu, dit le prince.

Une subite dureté changeait son accent.

« Je le suppose bien ! songea Aély. Car elle n’a pas dû vous faire des salamalecs ni des

génuflexions ! »

– Ai-je tort de m’imaginer que votre existence, près d’elle, n’est pas très douce ?

Le regard de Lothaire s’abaissait vers la petite créature légère et fine qui semblait effleurer de ses pieds menus les dalles de marbre de la terrasse.

Aélyls réfléchit un moment, avant de répondre avec sincérité :

– Elle ne m’a jamais rendue malheureuse et je la sens très dévouée. Mais jamais non plus elle ne m’a donné de témoignages d’affection.

Par la terrasse, le prince conduisait Aélyls vers une des portes de glaces ouverte qui était celle du salon vert. Au seuil de la pièce apparut une jeune fille blonde, mince et de belle taille, vêtue de linon bleu pâle. Elle jeta un coup d’œil stupéfait sur la petite personne qui avançait près du prince de Waldenstein, puis, après la plus gracieuse révérence, s’effaça dans le salon.

Près d’une table garnie d’une corbeille fleurie était assise une femme aux cheveux roux, à

laquelle on n'eût, au premier abord, donné qu'une trentaine d'années, tellement réussi était le maquillage de son visage étroit, au front bas qu'encadraient de grosses coques de cheveux, selon la mode du moment. La robe de mousseline de l'Inde lilas découvrait un cou maigre et très blanc qu'entourait un riche collier de topazes ; les manches, très larges, laissaient voir des bras minces ornés de larges cercles d'or incrustés de gemmes précieuses. Un petit chien aux longs poils soyeux dormait sur les genoux de cette coquette dame qui était la princesse Jutta de Waldenstein, sœur du défunt prince Magnus, et venait d'atteindre cinquante-huit ans.

Près d'elle, une jeune femme en élégante robe de soie gris argent lisait à haute voix. Un peu plus loin, une vieille dame coiffée d'un bonnet de dentelle blanche à rubans mauves travaillait à un ouvrage de crochet.

– Ma tante, je te présente Aélyls de Croix-Givre, la fille de Ferry, qui fut l'ami de mon père.

La princesse prit le face-à-main posé près d'elle, sur la table, et jeta un coup d'œil vers la

fillette qui entraît avec son neveu.

– Aélyls de Croix-Givre ? répéta-t-elle lentement.

Et le dédain vibrât dans sa voix un peu traînante.

– Oui, ma cousine Aélyls... une jeune fleur des bois dont je veux te faire faire la connaissance. Baisez la main de ma tante, Aélyls.

Mais Aélyls, qui venait d'exécuter, en jeune personne bien élevée, la révérence apprise à la Combe-des-Bois, eut à cette injonction un mouvement de recul et un éclair dans ses grands yeux. Baiser la main de cette dame qui lui déplaisait si fort dès le premier coup d'œil et qui la considérait avec un air d'orgueilleux mépris ? Non, bien certainement non !

– Je n'ai jamais appris à faire cela ! dit-elle avec un fier mouvement de sa petite tête.

La jeune fille blonde, la vieille dame au bonnet, la jeune femme en robe grise parurent frappées de stupeur. La princesse serra dédaigneusement ses lèvres minces, puis les

détendit aussitôt en un sourire forcé. Car Lothaire riait, en regardant sans colère la petite audacieuse.

– Une fleur des bois, te dis-je, ma tante... une fleur qui n'a encore rien appris de la vie. Asseyez-vous ici, Aélylys.

Il lui désignait un siège et prit lui-même place près d'elle, dans une profonde bergère. Autour d'eux, les visages s'étaient rassérénés, les regards considéraient avec bénignité cette petite fille dont l'impertinence paraissait amuser Son Altesse. Aucune des fantaisies du prince de Waldenstein ne pouvait étonner des courtisans qui, avec un servile sourire aux lèvres, l'avaient vu faire danser devant lui un pas échevelé à son chambellan, le solennel comte Pretzel, ou bien obliger la grande maîtresse de la cour, qui détestait les félins, à tenir pendant toute une soirée sur ses genoux Tamerlan, le léopard.

– Madame de Fendlau, veuillez débarrasser M<sup>lle</sup> de Croix-Givre de ce chapeau qui la gêne.

La jeune dame vêtue de gris s'avança avec empressement, prit le vieux chapeau d'une main



délicate et alla le poser sur un siège éloigné, avec la même précaution que s'il se fût agi du plus élégant objet de toilette.

– As-tu jamais vu, ma tante, des cheveux comme ceux-ci ?

En parlant, Lothaire étendait sa main et soulevait les boucles dorées. Aélyls eut un mouvement de recul, un regard de fierté un peu farouche.

– ... Vous ne voulez pas qu'on les touche, petite fille sauvage ?

Il la regardait avec une sorte de gaieté moqueuse, tout en retenant une des boucles soyeuses entre ses doigts fins aux ongles délicatement polis.

– ... Cette nuance est admirable, qu'en dis-tu, Sidonia ?

Il s'adressait à la jeune fille blonde, qui rappelait à Aélyls une fillette aux longues nattes entrevue dans le même salon, huit ans auparavant. La comtesse Sidonia Brorzen était la fille d'une princesse de Waldenstein-Estenbourg,

de la branche cadette de Waldenstein et par conséquent se trouvait cousine, d'ailleurs assez éloignée, du prince Lothaire. Mais celui-ci, qui tutoyait le comte de Brorzen et sa fille, comme il en avait d'ailleurs pris l'habitude depuis l'enfance avec les personnes de son entourage habituel, n'avait jamais autorisé qu'ils dérogeassent envers lui à la minutieuse étiquette en usage à la cour de Waldenstein.

– Très jolie, en effet, Altesse, répondit une voix suave.

En même temps, les yeux bleus de la jeune comtesse glissaient vers Aélyls un coup d'œil sans bienveillance.

– Je suis certain que tu donnerais beaucoup pour avoir ces cheveux-là ?

Les lèvres de Lothaire s'entrouvraient en un demi-sourire de raillerie subtile. Et c'était encore de la raillerie qui étincelait dans les yeux noirs entre les épais cils courts.

Sidonia eut un éloquent regard vers la boucle aux tons d'or que continuaient de tenir les doigts

du prince et dit avec un frémissement dans la voix :

– Oui, Altesse... je voudrais les avoir.

– Vous entendez, Aélyls, la comtesse Brorzen vous envie vos cheveux ? Elle est pourtant une charmante personne, une des beautés de notre cour... Mais vous, vous êtes une petite fée de la forêt, une Dame verte, comme celles dont il est question dans le vieux livre de légendes comtoises que Ferry de Croix-Givre donna jadis à mon père.

– Ah ! Votre Altesse connaît nos légendes ? dit vivement Aélyls. Pas toutes, probablement ? J'en sais beaucoup que m'a contées M<sup>lle</sup> Pharamond.

– Qui est M<sup>lle</sup> Pharamond ? demanda Lothaire en regardant avec intérêt les yeux fauves où s'allumaient de chaudes clartés.

– Une vieille amie de Véronique. Elle connaît toutes les anciennes histoires de la Comté.

– Il faudra me les redire. J'y prendrai sans doute quelque plaisir.

– Lothaire, puis-je faire servir le café ?  
demanda la princesse Jutta.

Sa voix était douce, onctueuse, mais une dureté mêlée d'impatience passait dans les regards qu'elle attachait sur Aélyls.

– Certainement... Racontez-moi une histoire, petite fille.

Lothaire s'enfonçait dans la bergère, en étendant nonchalamment ses jambes croisées. Ainsi, il rappelait mieux encore à Aélyls le petit garçon tout vêtu de blanc qui avait ce même regard mi-clos, cet air d'altière indolence, ce charme souverain, le petit garçon qui faisait battre de verges, par caprice, son compagnon si humblement soumis et pardonnait à la petite fille indiscreète et révoltée.

Chose étrange, alors qu'elle ne se trouvait impressionnée par aucune des quatre femmes présentes, bien qu'elle eût l'intuition de leur malveillance dissimulée pour plaire au prince, Aélyls éprouvait à l'égard de celui-ci comme une timidité, une gêne, une sorte de malaise qu'elle s'efforçât, par fierté, de ne pas lui laisser voir.

Elle attribuait cette impression au souvenir d'autrefois dont lui demeurait une si forte prévention contre lui... puis aussi à cette hauteur qui perçait jusque dans l'amabilité de Lothaire à son égard.

Elle commença de narrer l'histoire de la Vouivre, créature fantastique au visage de femme et au corps de serpent, qui habitait aux temps lointains la Combe-des-Bois. Un maître d'hôtel entra d'un pas ouaté, chargé d'un plateau qu'il posa sur une grande table à dessus de porphyre. Derrière lui, tenant à deux mains un plat de vermeil chargé de pâtisseries, parut un garçonnet d'une douzaine d'années, vêtu d'une culotte de drap blanc, d'une courte veste blanche à revers et parements bleu de roi, couleur de la livrée princière, et portant, bien tirés sur ses jambes fines, des bas de soie blanche retenus par une jarretière de velours bleu. Le regard d'Aélyls, machinalement dirigé de ce côté, s'attarda sur le pâle petit visage dont la bouche semblait tirée par un pli de souffrance, dont les yeux se baissaient, craintifs et humbles.

« Il a l'air malheureux, cet enfant », pensa-t-elle, aussitôt saisie de compassion.

Et, distraite par cette pensée, elle s'interrompit dans son récit, que le prince paraissait écouter avec intérêt.

– Eh bien ?

Elle tourna la tête vers Lothaire et sourit avec un peu de confusion.

– Je ne sais plus où j'en étais... Ah ! si, voilà...

Une porte, dans le fond de la pièce, fut ouverte à ce moment, livrant passage à un homme d'une cinquantaine d'années, grand et corpulent, que suivait un petit jeune homme blond, mis avec recherche.

– Ah ! te voilà, Caroline, dit le prince.

« Caroline » était le nom dont il gratifiait depuis l'enfance, dans ses moments d'amabilité, le comte Karl Brorzen. Mais pas plus dans cette appellation que dans ses tutoiements, il n'entrait la moindre nuance d'affection, ni aucune intention de familiarité. Il suffisait de l'avoir vu et entendu une fois, quand il s'adressait ainsi à

quelqu'un de son entourage, pour comprendre quel orgueilleux dédain existait sous cette apparente faveur.

– ... Viens voir la petite dame verte que j'ai trouvée sur mon domaine... Tu sais, je t'ai parlé de ces petites créatures fantastiques, sortes de fées comtoises bienfaisantes et malicieuses, qui hantent les forêts de ce pays ?

– En effet, Altesse...

Le comte Brorzen s'avavançait, avec un sourire sur ses lèvres épaisses. Et, tout aussitôt Aélyls détesta ce sourire obséquieux, plein de miel, complètement en désaccord avec la dureté des traits, avec celle des yeux d'un gris métallique, dont elle rencontrait le regard rapide, inquisiteur.

– C'est la fille de Ferry de Croix-Givre, expliqua Lothaire tandis que le comte s'inclinait devant la fillette comme si elle eût été une grande dame de la cour. Je t'ai raconté comment je fis sa connaissance, il y a quelques années. Eh ! Valérien, approche-toi !

Le petit jeune homme blond, demeuré un peu

en arrière, s'avança et se courba aussi profondément que le lui permettait la souplesse, visiblement très grande, de son épine dorsale.

– Aély, voici le baron Valérien de Seldorf. Vous voyez que mon Kalmouk ne l'a pas trop endommagé, et qu'il n'était pas besoin de vous émouvoir à son sujet ?

Aély devint rouge d'indignation sous le regard d'ironie amusée.

– Vous n'avez pas à vous vanter de cela, prince ! dit-elle avec un accent frémissant. C'est une chose que je n'ai jamais oubliée... que je n'oublierai jamais, car c'était... c'était...

Elle se leva brusquement, emportée par la révolte devant la gaieté railleuse qui étincelait dans les yeux de Lothaire, devant l'attitude très humble de Valérien et surtout le sourire – l'odieux sourire du bas adulateur qu'elle voyait sur les lèvres de ce jeune homme que le prince, plus encore par son air que par ses paroles, bafouait en ce moment.

– J'aime mieux m'en aller tout de suite ! dit-



elle en tournant vers Lothaire ses beaux yeux ardents et fiers, car j'ai peur de dire des choses qui ne seraient pas très polies. Que Votre Altesse m'excuse !...

Elle fit un rapide salut circulaire et sortit du salon avec une légèreté d'oiseau.

– Quelle étrange créature ! s'écria la princesse en retenant avec peine un geste de colère.

Elle venait de jeter les yeux sur son neveu, qui continuait de garder la même attitude nonchalante et regardait avec une étrange expression de gaieté sarcastique le baron de Seldorf, à demi redressé, dont la mine décelait un effarement, une sorte d'horreur, comme s'il venait d'assister à quelque épouvantable sacrilège.

– ... J'admire ta patience, Lothaire ! Cette enfant est... aurait besoin de quelque éducation...

– Mais non, je la trouve très intéressante ainsi. Elle m'amuse... et c'est une très jolie petite fée.

Une stupéfaction passa dans le regard de Valérien. Puis, tout aussitôt, la physionomie du jeune homme témoigna d'un apaisement,

commença de redevenir souriante.

– Il est certain qu'elle n'a pas une physionomie banale, déclara le comte Brorzen avec conviction.

– Ses yeux sont étonnants ! dit M<sup>lle</sup> de Fendlau, la dame d'honneur, sur un ton de vive admiration. Il y passe des éclairs merveilleux, de vraies lueurs d'or. Et quelle intensité d'expression !

– Qu'est-ce que tu en dis, toi, Seldorf ? demanda le prince.

– Charmante, Altesse !... Une fée délicieuse, comme le dit si bien Votre Altesse.

– Allons, je vois que ma cousine Aélyls plaît à chacun, ici !

Tout ce qui se peut exprimer de méprisante raillerie passait en ce moment dans l'accent, dans le regard, dans le sourire à peine esquissé de Lothaire.

– ... Je l'inviterai donc à revenir nous voir... Tiens, elle a oublié son chapeau. Il faudra le lui faire porter ce soir, madame de Fendlau.

– Cette enfant n’a donc aucune fortune, qu’elle est si pauvrement habillée ? demanda la princesse Jutta avec un coup d’œil dégoûté vers le couvre-chef jauni qu’entourait un ruban fané. Son père, cependant, ne devait pas être complètement dénué, car il avait une tenue convenable quand il venait voir Magnus à Sarrenau.

– J’ignore quelle est sa situation de fortune. Cela m’importe peu, d’ailleurs... Valérien, dis à Julius de m’amener Tamerlan.

Le jeune Seldorf alla répéter l’ordre au petit garçon en livrée qui s’éloigna et reparut peu après, tenant au bout d’une chaîne à mailles d’argent le léopard, animal favori du prince.

– Lâche-le, ordonna Lothaire.

Julius détacha la chaîne et Tamerlan bondit jusqu’à son maître, posa la tête sur son genou en levant sur lui des yeux aux lueurs verdâtres.

Lothaire étendit sa main et caressa le souple corps fauve tacheté de noir, sans paraître s’apercevoir du malaise que l’apparition du

gracieux et dangereux félin provoquait autour de lui, même chez la princesse Jutta qui n'avait jamais pu s'habituer à l'inquiétante présence de Tamerlan et cependant, dans sa faiblesse idolâtre pour son neveu, la supportait le sourire aux lèvres, comme elle le faisait des plus fantasques volontés de Lothaire.

## IV

Quand Aélyls, encore toute rouge d'indignation, eut conté les incidents de cet après-midi à dame Véronique, celle-ci manifesta aussitôt sa désapprobation.

– Vous avez agi comme une tête folle, Aélyls. Le prince, d'après ce que vous me dites, s'était montré fort bon à votre égard...

– Bon, lui ? Ah ! si vous le connaissiez, vous ne prononceriez pas ce mot-là ! Il est mauvais, mauvais, certainement !... Et les autres, ces gens qui ont tous l'air de s'aplatir en sa présence, ce sont des lâches !

– Aélyls, un peu de calme, je vous prie ! dit sévèrement dame Véronique.

Mais Aélyls, toute frémissante, riposta :

– Je ne peux pas rester calme quand je vois de ces choses-là ! Voilà pourquoi il vaut bien mieux

que je n'aie pas de rapports avec le prince de Waldenstein. J'espère, du reste, qu'il en aura assez de moi maintenant et qu'il trouvera un autre sujet d'amusement... Car j'ai bien vu qu'il s'amusait...

Dame Véronique leva un index impérieux, en regardant avec autorité le jeune visage animé, les yeux étincelants.

– Assez de paroles inutiles, Aélyz ! Vous n'êtes qu'une enfant, tout à fait sans expérience et sans raison. Vous n'avez donc pas à juger, à voir partout le mal...

– Moi, je vois partout le mal ? protesta Aélyz. Véronique, personne ne me l'avait jamais dit avant vous !

– Eh bien ! vous l'entendrez aujourd'hui ! Oui, il est ridicule, à votre âge, de prendre cette attitude de censeur... de ne pas savoir supporter les défauts de ces gens qui entourent le prince et ceux du prince lui-même, qui sont la conséquence de son éducation et de son rang. Je ne vous dis pas de vous mettre à plat ventre devant lui, comme les autres, ni de trouver parfait tout ce

qu'il fait... mais vous devez, Aélyls, lui témoigner de la considération et du respect.

Aélyls eut un haut-le-corps.

– Du respect, moi ?... Et pourquoi donc ? Parce qu'il est un prince de Waldenstein ? Voilà qui m'est fort égal ! La vérité, c'est que je ne puis le souffrir !

– Il vous faudra cependant changer d'idée.

– Je voudrais bien savoir ce qui m'y obligerait !

Aélyls regardait l'impassible visage de dame Véronique avec un mélange d'étonnement et de défi.

– Vous le saurez bientôt.

Ces paroles énigmatiques ne laissèrent pas que d'intriguer Aélyls. Mais elle savait inutile d'interroger la vieille femme, qui ne parlait jamais qu'à son heure. Toutefois, sa révolte n'était pas calmée pour cela et la jeune âme ardente se trouvait encore en effervescence quand, dans le courant de la soirée, un grand laquais portant la livrée princière se présenta,

tenant avec soin le vieux chapeau oublié dans le salon vert. En même temps, il apportait un coffret en porcelaine de Sèvres que Son Altesse le prince Lothaire envoyait à M<sup>lle</sup> de Croix-Givre.

Le coffret, ouvert par dame Véronique, contenait des bonbons du plus délicieux aspect. Aélyls, à cette vue, rougit de colère et s'écria avec véhémence :

– Quand je vous disais, Véronique, que je servais à l'amuser ? Il m'envoie ces bonbons pour me montrer qu'il me considère comme une sorte de petite marionnette dont les révoltes le distraient, parce qu'il n'y est pas habitué, comme une petite fille dont les paroles n'ont pour lui aucune importance...

– Et c'est bien ce que vous êtes... une petite fille très sotte et très ignorante, dit dame Véronique, décidément fâchée. Savez-vous bien que le prix de ce coffret vous ferait vivre confortablement pendant une année et peut-être plus ? Car je me souviens de ce que fut payée une petite coupe en Sèvres que M. Ferry tenait de son aïeul et qu'il fut obligé de vendre pour parer à des



nécessités pressantes. Or, c'était peu de chose auprès de ceci... Pensez-vous donc que le prince enverrait un objet de ce prix à une petite fille comme vous, s'il ne voyait d'abord en elle sa cousine, M<sup>lle</sup> de Croix-Givre, qu'il lui plaît d'honorer de cette manière, bien qu'à la vérité elle ne le mérite guère !

– Ceci est tout à fait mon avis ! répliqua Aélyss qui ne désarmait pas. Aussi faut-il le lui renvoyer, Véronique, en lui expliquant que je ne puis accepter ce présent qui n'a aucune raison d'être.

– Vous allez, pour le moment, remonter dans votre chambre où vous tâcherez de vous calmer. Demain, vous reconnaîtrez la folie de vos paroles et nous verrons de quelle manière il conviendra de remercier le prince.

– Vous le remercierez si vous voulez, Véronique... et vous mangerez les bonbons. Mais moi, je n'accepte pas son présent !

\*

Aélylys passa une nuit fort agitée. Certes, elle avait bien prévu que la présence du prince à Croix-Givre serait pour elle une source de désagréments, par le fait qu'elle ne pourrait aller et venir partout comme à l'ordinaire. Mais elle n'aurait jamais imaginé qu'ils l'atteindraient dès le premier jour, et bien moins encore qu'ils seraient la cause d'un conflit entre elle et dame Véronique.

Car il n'y avait pas à dire, Véronique prenait parti pour le prince Lothaire ! Elle l'excusait et blâmait Aélylys de ne pas supporter, comme les autres, ses caprices et ses moqueries ! Voilà qui était plus incompréhensible que tout, vraiment déroutant, quand on songeait qu'elle avait toujours, en paroles, témoigné d'une grande indépendance à l'égard des grands de ce monde, réservant sa seule considération aux Croix-Givre qu'il était de tradition, dans sa famille, de servir fidèlement, pour lesquels on se dévouait, qu'on régenterait parfois assez despotiquement, quand leur nature ou les circonstances se prêtaient à cette tyrannie domestique, et qu'on ne se privait pas de critiquer en face, jamais par derrière, ni

devant les étrangers.

Cette attitude singulière de dame Véronique était donc pour Aélyls un sujet d'étonnement et de colère. Allait-elle rester seule à ne pas subir le dominateur et asservissant prestige de ce jeune prince qu'elle détestait... oh ! qu'elle détestait !

Dans son grand vieux lit à colonnes torses, Aélyls se remuait fiévreusement, toute bouillante d'indignation. Véronique avait beau dire, elle ne se plierait pas à être traitée par lui ainsi qu'un petit animal drôle dont les audaces l'égayaient comme une chose probablement nouvelle, jusqu'au moment où cette distraction ne lui plairait plus. Et pas davantage, elle ne s'habituerait à voir l'odieuse platitude de ce Seldorf, qui lui donnait une impression de dégoût.

Elle ne s'endormit qu'à l'aube et rêva que dame Véronique la forçait de s'agenouiller devant le prince Lothaire. Elle se débattait et, lui, riait en disant :

– Je t'obligerai bien à m'adorer, toi aussi, petite fée !

Elle se réveilla toute frémissante, en pensant :

« Heureusement, ce n'est qu'un rêve ! »

Dans la matinée, Aélyls annonça à dame Véronique :

– J'irai cet après-midi rendre visite à M. le curé et à M<sup>lle</sup> Pharamond, si vous n'y voyez pas d'inconvénient ?

– Aucun. Mais, en revenant, il conviendra que vous écriviez un mot pour remercier le prince.

– Je vous ai dit hier que je ne le remercierais pas, Véronique. De cette façon, il me laissera la paix.

– En vous tenant pour une enfant mal élevée. Si c'est l'opinion que vous cherchez à lui donner de vous...

– Je vous en prie, ne me parlez plus de cet insupportable prince ! Cette nuit, je n'ai pas dormi à cause de tout cela ! Son opinion m'est d'ailleurs complètement indifférente, je vous en avertis.

– Vous avez tort... et vous regretterez bientôt cette attitude.

– Je ne regretterai rien du tout !

Sur ces mots, Aélyls s'enfuit au jardin et se mit à bêcher une plate-bande de toutes ses forces, pour passer sa colère qui menaçait de reparaître. Mais dame Véronique, surgissant presque aussitôt, lui enleva la bêche des mains en disant avec autorité :

– Il ne convient pas que vous vous occupiez de cela.

– Pourquoi donc ? Vous me laissez toujours le faire, jusqu'ici.

– Vous serez bientôt une jeune fille, et il faut commencer de soigner, de ménager vos mains.

Aélyls jeta un coup d'œil sur ses petites mains, délicates et souples, aux doigts si bien fuselés. On n'eût pu en rêver de plus charmantes ; mais des piqûres d'aiguille, les traces de menus travaux d'intérieur auxquels on habitait les élèves, à la Combe-des-Bois, en altéraient un peu la fine blancheur, et la taille des ongles nacrés n'aurait pas obtenu l'approbation d'une élégante.

– Elles sont très bien ainsi, déclara-t-elle. Je ne

sais à quoi vous pensez, Véronique ! Quand on n'a pas de fortune, comme moi, on ne peut avoir des mains comme ces belles dames du Château-Vert ou comme celles du prince de Waldenstein.

Dame Véronique ne répliqua rien et s'en alla, emportant la bêche.

« Décidément, je ne sais ce qui lui prend ! songea Aélyls avec impatience. Si cela continue, mon séjour ici va être bien intéressant ! »

Vers deux heures, elle descendit à Cornillan par le sentier de chèvres qui raccourcissait beaucoup la distance. De plus, elle ne risquait guère, dans ce chemin, de rencontrer quelqu'un du château, ce qui aurait pu se produire en prenant la route.

Cornillan se composait de vieilles maisons solides, bâties autour d'une église en partie réédifiée au quinzième siècle. On voyait encore quelques restes des remparts qui avaient autrefois entouré le bourg fortifié. Une porte subsistait aussi, avec ses tourelles, ses mâchicoulis et les armes de Croix-Givre sculptées dans la pierre grise.

À son passage dans les rues étroites, on saluait Aélyls avec sympathie. Les habitants de Cornillan avaient toujours été tant soit peu frondeurs et d'esprit indépendant ; ils avaient désapprouvé hautement Edme-Henri de Croix-Givre d'avoir abandonné la vieille demeure des ancêtres pour le somptueux Château-Vert et témoigné par une hostile froideur leur antipathie à l'égard d'Otto de Waldenstein, le fastueux prince autrichien. Mais la branche cadette des Croix-Givre, médiocrement pourvue des biens de ce monde, n'avait cessé d'être vue avec bienveillance par ces Comtois à l'esprit égalitaire, et si Ferry avait démérité à leurs yeux par le fait de ses relations avec le prince Magnus et du changement pressenti de ses opinions, ils ne faisaient pas porter la peine de cette désapprobation à la petite Aélyls, qui avait bien tout juste de quoi vivre grâce au dévouement de dame Véronique, cette femme si considérée à Cornillan.

Après sa visite au presbytère dont le bâtiment presque noir se collait au mur de l'église, Aélyls gagna le logis de M<sup>lle</sup> Pharamond. C'était l'une des plus vieilles demeures de Cornillan, étroite, à

un étage, avec de petites fenêtres en ogive à croisillons de pierre. M<sup>lle</sup> Céleste Pharamond l'habitait seule, depuis la mort de ses parents. Elle avait soixante-dix ans, comme dame Véronique dont elle était l'amie d'enfance. Petite, un peu replète et légèrement percluse, elle portait des bonnets blancs tuyautés qui encadraient un visage rond presque sans rides, aux yeux très doux. M<sup>lle</sup> Pharamond était la meilleure personne du monde et la plus grande conteuse de vieilles légendes qui existât dans tout le pays. Aélyx l'aimait beaucoup et ne manquait jamais de lui rendre souvent visite pendant ses séjours au Vieux-Château. Elle se trouvait d'ailleurs beaucoup plus à l'aise avec elle qu'avec dame Véronique, dont l'attitude n'incitait pas aux confidences.

Quand la fillette fut assise dans la salle un peu sombre, dont la fenêtre étroite ouvrait sur un jardin tout en longueur, M<sup>lle</sup> Pharamond dit, en la regardant attentivement :

– Vous semblez fatiguée ce matin. Aélyx ?

– Je n'ai presque pas dormi, figurez-vous,



mademoiselle !

Et elle conta les incidents de la veille. M<sup>lle</sup> Pharamond, les mains jointes, poussait des exclamations admiratives.

– Comme vous êtes brave !... C'est très bien de parler ainsi sans crainte, sans respect humain !... Oh ! comme vous avez eu raison !

Mais quand Aélyls mentionna la désapprobation et l'étrange attitude de dame Véronique, la vieille demoiselle changea de physionomie et de langage.

– Il est certain que... Oui, vous êtes un peu trop frondeuse, Aélyls. Véronique, à son âge, avec son expérience, sait très bien ce qu'il faut...

Aélyls fronça légèrement les beaux sourcils foncés qui formaient un arc délicat. Plus d'une fois déjà, elle avait remarqué la pusillanimité de M<sup>lle</sup> Pharamond à l'égard de son amie, l'acquiescement presque peureux à la despotique autorité que dame Véronique faisait peser sur elle. Mais, aujourd'hui, cette faiblesse morale la frappa davantage et blessa l'affection que lui

inspirait la vieille demoiselle.

– Je sais, moi, que je ne suis pas faite pour fréquenter ces gens de cour, riposta-t-elle sèchement. Véronique devrait le comprendre toute la première. Mais elle a l'air d'avoir perdu la tête...

– Aélyls ! dit M<sup>lle</sup> Pharamond d'un ton scandalisé.

La fillette secoua ses boucles avec impatience.

– Vous ne m'empêcherez pas de dire ce que je pense, mademoiselle !... Et puis, parlons d'autre chose, parce que je vois bien que décidément tout le monde, ici, craint de déplaire au prince de Waldenstein.

– Mais, chère enfant, je ne dis pas cela... Comme vous prenez les choses avec ardeur ! Il faut un peu plus de modération dans la vie... quelques concessions...

– Alors, selon vous, quand le prince humiliait ce M. de Seldorf en lui rappelant devant tous la correction reçue sans motif, il aurait fallu que je sourie, moi aussi, que j'aie l'air d'approuver ?

– Il ne s’agit de pas de cela, ma chère petite. Mais vous pouviez vous taire... ne pas faire cet éclat...

– Non, il n’y avait pas de milieu. Il fallait sourire, bassement, comme la victime elle-même (Ah ! elle ne paraît guère intéressante, celle-là !), ou bien se révolter. Car vous ne connaissez pas le prince, mademoiselle... vous ne pouvez savoir ce qu’il est, et comment, près de lui, on a l’impression qu’il n’existe pas d’intermédiaire entre la révolte et l’esclavage.

M<sup>lle</sup> Pharamond resta muette d’étonnement. Elle considérait d’un air quelque peu effaré cette petite Aélyls qui parlait ainsi... qui avait en ce moment l’accent et le regard d’une femme.

« Seigneur pensa-t-elle, que Véronique prenne garde ! »

Aélyls, maintenant silencieuse, considérait d’un air distrait le chat qui s’étirait sur le carreau. Elle-même était surprise et comme troublée des paroles qu’elle venait de prononcer. Jusqu’alors, elle n’avait pas essayé de définir l’impression que lui produisait le prince Lothaire et tout à coup,

spontanément, cette définition se présentait à son esprit.

Oui, c'était bien cela. Il ne fallait pas plier... pas avoir l'air de le craindre, ni de rechercher ses bonnes grâces... ou bien, alors, on devait se trouver asservi, privé désormais de fierté, de volonté pour échapper à l'humiliant esclavage.

Si jeune, si peu expérimentée que fût encore Aély, elle l'avait compris avec l'intuition d'une âme très délicate, aussitôt révoltée devant toute apparence de bassesse, devant toute capitulation de conscience.

« Oh ! moi, jamais... jamais je ne m'humilierai devant lui ! » songea-t-elle en frémissant.

En quittant M<sup>lle</sup> Pharamond, un quart d'heure plus tard, elle alla prier dans la vieille église déserte, puis reprit le chemin de Croix-Givre. Comme elle quittait le bourg, un superbe équipage la dépassa. Dans la voiture, elle entrevit la princesse Jutta, M<sup>me</sup> de Fendlau et la jeune comtesse Sidonia Brorzen. Aucune ne parut la reconnaître. En se rappelant les sourires forcés de la princesse – car elle les avait fort bien

remarqués – et l’empressement de la dame d’honneur à venir lui enlever son vieux chapeau, Aélyls eut une moue de mépris.

Le sentier montait entre des pins et des mélèzes, commencement de la forêt qui couvrait les hauteurs environnantes. Aélyls marchait d’un pas alerte, avec parfois des bonds de jeune biche. L’un d’eux, tout à coup, la fit presque tomber dans les bras du prince Lothaire qui sortait d’une petite sente tracée entre les arbres par le passage des forestiers.

– Eh ! la Dame verte ! dit-il gaiement.

Aélyls avait fait un saut en arrière. Le sang montait à son visage et le regard que rencontra Lothaire témoignait d’un saisissement presque farouche.

Il eut un léger éclat de rire.

– Je crois bien que c’est plutôt la Vouivre, qui s’apprête à me dévorer. Vous me regardez comme si j’étais Lucifer en personne, Aélyls.

Elle détourna les yeux de ceux du prince, très moqueurs, et, avec un bref petit salut, s’apprêta à

passer outre.

– Oh ! oh ! ma jeune cousine, pas si vite ! Sans doute ignorez-vous qu'on ne me quitte pas ainsi et qu'il faut attendre mon congé ?

– J'ignore beaucoup de choses, prince... et il y en a que je ne tiens pas du tout à apprendre. C'est pourquoi je ne suis point faite pour avoir des rapports avec Votre Altesse et les personnes qui l'entourent.

Lothaire se tourna vers Valérien de Seldorf, qui l'avait suivi et se tenait à quelques pas derrière lui.

– Entends-tu cela, Seldorf ? dit-il avec une gaieté sarcastique. Peux-tu imaginer que cette petite fille soit assez dénuée de sens commun pour raisonner d'une telle manière ?

– Il est de fait, Altesse, que... que c'est incompréhensible...

Valérien, prudemment, hésitait à se prononcer. Le prince n'avait pas l'air irrité par l'audace inouïe de cette étrange petite créature, qui osait prononcer des paroles telles que jamais il n'en

avait entendu. Il fallait donc se réserver, voir où porterait le vent.

Lothaire, de nouveau, regardait Aélyls, un peu raidie dans une attitude presque combative.

– Et moi qui compte sur vous pour me servir de guide dans la forêt ! Demain, je viendrai vous prendre au Vieux-Château.

Aélyls eut un vif mouvement de stupéfaction.

– Vous servir de guide ? Quelle idée ! Non, certainement non ! Votre Altesse a ses gardes qui...

– C'est vous que je veux. Chemin faisant, vous me raconterez les légendes comtoises. Pour le moment, je vous accompagne jusqu'au Vieux-Château, et vous terminerez l'histoire de la Vouivre, si malencontreusement interrompue hier par l'entrée du comte Brorzen et de Seldorf... Allons, vous n'avez pas besoin de me regarder avec cet air presque mauvais, petite Dame verte. Je n'ai pas peur de vous, sachez-le.

Elle redressa la tête, en rejetant en arrière les boucles qui retombaient sur ses épaules. Une

véritable colère brillait dans ses yeux dont le brun fauve se pailletait d'or.

– Pourquoi ne voulez-vous pas me laisser tranquille ? Je vous amuse, je le vois bien... mais cherchez-en d'autres pour cela. Hier, vous m'avez envoyé ce coffret, qui est beaucoup trop beau pour une petite fille comme moi. J'ai dit à Véronique qu'il fallait vous le renvoyer, car je ne veux pas que Votre Altesse croie que je suis très satisfaite de recevoir des bonbons, en retour de la distraction que je lui donne.

Cette fois, le prince Lothaire était fâché. Aély, non sans un petit frisson d'effroi, voyait une lueur inquiétante – une lueur verte comme il en passe dans les prunelles des fauves – s'allumer au fond des yeux noirs qui se chargeaient de dédain altier.

– Je ne reprends jamais ce que je donne, mademoiselle de Croix-Givre. Jetez ce coffret et son contenu où bon vous semblera, peu m'importe !

Il leva son chapeau et se mit à gravir le sentier d'un pas alerte et souple, suivi de Valérien qui



avait jeté sur la fillette un regard de satisfaction malveillante.

Aélys demeura un long moment immobile. Elle continuait de frissonner légèrement, car elle avait eu presque peur, vraiment ! Si le prince de Waldenstein avait ce regard-là chaque fois qu'il était mécontent, elle comprenait qu'on le craignît et que les gens qui dépendaient de son bon plaisir tremblaient devant lui.

Mais elle, heureusement, était bien libre ! Et maintenant qu'elle avait eu le courage de lui parler ainsi, — avec plus de franchise que de politesse, il fallait bien en convenir, mais pourquoi l'avait-il poussée à bout ? — maintenant il la laisserait tranquille, ce beau prince qui croyait que tous et toutes devaient être à ses ordres.

Très lentement, pour ne pas risquer de le rencontrer à nouveau, Aélys remonta vers le Vieux-Château. Son émotion n'était pas encore calmée quand elle atteignit son logis. Elle se garda de souffler mot de l'incident à dame Véronique. Vraisemblablement, celle-ci n'en

serait pas instruite. Peut-être s'étonnerait-elle que le prince, après son présent de la veille, laissât de côté la jeune cousine avec laquelle il paraissait disposé à entretenir quelques rapports. Mais elle en conclurait que ce grand personnage avait l'esprit capricieux et rangerait au fond d'une armoire la robe de soie devenue inutile, puisque Aélyls ne serait plus appelée au Château-Vert.

## V

Le prince Magnus de Waldenstein, dès l'âge de seize ans, s'était pris de la passion des voyages et, en compagnie de son gouverneur, avait commencé de parcourir les contrées asiatiques, beaucoup plus dangereuses à cette époque que de nos jours.

À vingt ans, il épousait la fille d'un prince du Caucase, une admirable beauté circassienne dont il eut d'abord une fille et, dix ans plus tard, un fils, Lothaire. La princesse languit depuis lors et quitta bientôt ce monde où elle avait été la femme très malheureuse d'un époux violent, despotique et jaloux, comme tous les pachas turcs réunis.

Magnus recommença de voyager. Ses enfants étaient confiés aux soins de la princesse Jutta, sa sœur, demeurée célibataire. La petite Stéphanie fut à la fois détestée de sa tante et complètement négligée par son père, pour qui les filles ne

comptaient pas. En revanche, Lothaire, de la part de l'un et de l'autre, était l'objet d'une véritable adoration. Beau comme sa mère, il possédait en outre, dès ses jeunes années, la plus vive intelligence et une volonté impérieuse que ne contribua pas peu à développer l'idolâtrie qu'à l'exemple du prince Magnus et de sa sœur lui témoignaient tous ceux qui l'approchaient.

Quand Magnus mourut à Croix-Givre de la maladie qui venait d'emporter son cousin Ferry, Lothaire avait dix ans. Au Château-Vert, l'intendant général, venu pour ramener en Autriche le corps de son maître, trouva un testament d'une date très récente. Le défunt léguait tous ses biens à Lothaire, en le laissant libre de donner ce que bon lui semblerait à Stéphanie. Il terminait par ces mots :

« Que mon fils, le jour de ses vingt ans, prenne connaissance de mes volontés dernières au sujet d'une promesse que je lui demande d'accomplir. Elles sont enfermées dans le petit meuble de laque qui se trouve entre deux fenêtres de la bibliothèque de Croix-Givre. »

Or, l'anniversaire de Lothaire tombait le 24 juin, c'est-à-dire huit jours après son arrivée au Château-Vert. Et c'était pour connaître ces volontés de son père que le jeune prince était venu ici.

Le matin du 24 juin, il entra dans la pièce longue et haute garnie de bibliothèques en marqueterie que séparaient des panneaux des Gobelins. Quatre fenêtres, ouvrant sur l'esplanade du côté de la vallée, laissaient entrer largement l'air et la lumière. Un petit meuble de laque, tel qu'il était à la mode d'en posséder au dix-huitième siècle, occupait l'espace compris entre deux de ces fenêtres. Lothaire s'en approcha et l'ouvrit avec la clef que l'intendant général lui avait remise autrefois, à son retour de Croix-Givre.

À l'intérieur, il n'y avait qu'une enveloppe scellée et un papier plié en deux. Lothaire jeta d'abord les yeux sur celui-ci. C'était l'acte par lequel Ferry de Croix-Givre avait remis au prince Magnus le domaine dont la nation lui avait fait don.

Le jeune homme fit sauter le cachet de l'enveloppe et en sortit un double feuillet couvert de la grand écriture tourmentée de son père. Puis il attira un fauteuil près d'une fenêtre, s'assit et commença de lire :

« Je t'ai raconté, mon fils, comment Croix-Givre me fut rendu après la tourmente révolutionnaire. Ferry de Croix-Givre, à cette époque, avait adopté les principes républicains et ce fut par simple probité qu'il me fit la remise de ce domaine dont jamais, me dit-il, il ne s'était cru un instant le possesseur. Je voulus, pour le remercier, apporter quelque changement à sa situation pécuniaire assez précaire. Mais il refusa noblement et mon estime pour lui s'en accrut encore.

« Nous demeurâmes amis. J'eus le bonheur d'acquérir assez d'influence sur lui pour transformer ses idées, pour en faire un royaliste ardent. Napoléon n'eut pas de plus grand ennemi, ni de plus secret. Car jamais Ferry ne fut soupçonné.

« Plusieurs fois, comme je te l'ai dit aussi, il vint me voir à Söhnthal, ou bien à Vienne où je faisais à cette époque de fréquents séjours. Notre amitié se resserrait et un jour, comme je le voyais soucieux de l'avenir de sa fille, qu'il chérissait, je lui dis :

« – Eh bien ! nous marierons ton Aélyls avec mon fils. De cette façon, les deux branches de Croix-Givre se trouveront réunies et le domaine que tu m'as rendu sera la propriété de ton petit-fils.

« Je vis que l'idée lui plaisait. Comme il me quittait le lendemain, nous n'eûmes pas l'occasion d'en reparler. Je ne le revis qu'à son lit de mort ! et là, voyant son angoisse au sujet de l'enfant qu'il laissait à une mère malade elle-même, je lui promis qu'Aélyls deviendrait ma fille, par son mariage avec toi.

« Mais, deux jours après, la maladie s'abattait sur moi. Je pus écrire mes dernières volontés. Quant à celles qui concernent Aélyls de Croix-Givre, je ne les ai fait connaître à personne, parce que je ne veux pas qu'aucune influence contraire

à mon désir s'exerce sur toi pendant ton enfance. À vingt ans, avec ta nature ferme et volontaire, avec ta précocité d'intelligence, tu seras un homme capable d'écarter les conseils de ceux qui tenteront de te persuader de ne pas écouter le désir paternel, de ne pas accomplir la promesse faite par moi. Au nombre de ceux-là, il y aura ta tante Jutta qui ne pouvait souffrir Ferry.

« Je compte, mon fils, que tu voudras, contre tous obstacles, tenir la parole donnée par ton père à un parent, à un ami mourant, auquel nous lie une dette de reconnaissance. Les fiançailles pourraient avoir lieu dès tes vingt ans, et le mariage quelques années plus tard.

« Que le Seigneur te garde et t'inspire !

« Magnus Karl,

« prince de Waldenstein. »

« Ferry de Croix-Givre a remis ses dernières volontés à la garde d'une fidèle servante, Véronique, qui est seule dans le secret. Elle les fera connaître à Aélyls ce même jour où tu liras



les miennes. »

Lothaire abaissa la feuille et s'accouda au bras du fauteuil. Sa physionomie témoignait d'une violente contrariété, et il murmura avec irritation :

– Ah ! mais c'est que je n'ai pas du tout l'idée de me marier de cette façon-là, sans choisir ma femme !

Il demeura un moment songeur et bientôt toute trace de mécontentement disparut de son visage, ou paraissait un sourire de subtile ironie.

« Après tout, pourquoi pas ? songeait-il. Cette petite Aélyz sera merveilleusement jolie, bien plus que jolie, avec ces yeux admirables qui ne sont jamais semblables d'une minute à l'autre, et il me paraîtra fort amusant de mater cette jeune fierté, de la voir, plus tard, vaincue par l'amour. »

Puis une autre idée accentua l'ironie de son sourire, la rendit presque cruelle.

« Avec cela, ma tante va être furieuse... Et Brorzen ! Et Sidonia qui ne pourra plus garder

L'espoir de devenir princesse de Waldenstein ! Oui, décidément, j'épouserai la petite fée de la forêt, qui me déteste pour le moment et a si bien osé me lancer des impertinences, l'autre jour. Mais elle me plaît quand même... ou plutôt surtout à cause de cela. Ses yeux ne sont jamais plus beaux qu'au moment où elle s'indigne. Et quelle vie, quelle ardeur l'on sent dans ce petit être frémissant ! Oui, elle sera une femme très intéressante, ma cousine de Croix-Givre. Probablement, elle va essayer de m'arracher les yeux en apprenant qu'elle est condamnée à devenir ma femme. Mais, dans quelques années, elle pensera autrement. »

Il eut un petit rire moqueur. Le prince de Waldenstein savait déjà que les conquêtes féminines réputées les plus difficiles n'étaient qu'un jeu pour lui. Et Aélyz de Croix-Givre ne serait qu'une petite jeune fille innocente, dont les révoltes – en admettant qu'elle en eût encore dans quelques années – ne tiendraient pas devant celui qui deviendrait alors son maître.

Un moment encore, Lothaire songea dans la

bibliothèque paisible. Puis il plia la feuille, la mit dans sa poche ainsi que l'acte de cession de Croix-Givre et, se levant, sortit de la pièce.

En passant par le péristyle, il gagna l'aile gauche où se trouvait l'appartement de la princesse Jutta. Dans un salon d'attente se tenait la dame d'honneur qui, à sa vue, se leva et fit une profonde révérence.

– La princesse est-elle dans le salon vert, madame ? demanda-t-il.

– Oui, Altesse, avec le comte Brorzen.

Une lueur de satisfaction railleuse passa dans le regard de Lothaire. Il se dirigea vers une porte, l'ouvrit et entra dans le salon où la princesse Jutta se tenait de préférence depuis son arrivée à Croix-Givre.

Elle s'entretenait à mi-voix avec le comte Brorzen et sursauta un peu à l'entrée de son neveu.

– Toi, Lothaire, à cette heure ?

Elle lui tendait sa main, qu'il effleura de ses lèvres.

– Une nouvelle intéressante que je t’apporte, ma tante. Tu peux rester, Brorzen. Ce n’est pas un secret et tout Croix-Givre le saura bientôt.

Il s’assit près de la princesse, tandis que le comte reprenait sa place un instant abandonnée pour saluer l’arrivant.

– ... Je viens de prendre connaissance des dernières volontés de mon père...

– Ah ! vraiment ! Qu’est-ce ? demanda la princesse avec une curiosité dans laquelle on eût pu démêler un peu d’inquiétude, laquelle se discernait également sur la physionomie du comte Brorzen.

– Elles ont trait à mon mariage. Mon père a promis à Ferry de Croix-Givre que j’épouserai sa fille.

La princesse bondit presque sur le canapé où elle était assise.

– Ce n’est pas une plaisanterie, Lothaire ?

– Pas le moins du monde. Cette promesse a été faite au lit de mort de Ferry.

La princesse Jutta se tourna avec vivacité vers

le comte Brorzen qui n'avait pu retenir un tressaillement et attachait sur Lothaire un regard où passait quelque anxiété.

– N'avais-je pas raison, comte, quand je vous confiais autrefois combien ce Croix-Givre me semblait un être faux et dangereux ? Il a profité, habilement, de la générosité de mon frère et de la reconnaissance qu'il lui conservait pour lui extorquer cette folle, cette inconcevable promesse ! Fort heureusement, cher Lothaire, tu n'as pas à en tenir compte !

– Tu te trompes, ma tante. J'ai, au contraire, l'intention d'obéir à cette volonté suprême de mon père.

Nouveau bond de la princesse et ahurissement plein d'angoisse du comte Brorzen.

– Lothaire ! Cette fois, tu plaisantes ?

– Je suis aussi sérieux qu'il est possible de l'être. Dans deux jours, on célébrera dans la chapelle de cette demeure mes fiançailles avec Aélyls de Croix-Givre et je l'épouserai... voyons, dans trois ou quatre ans, probablement.

Cette fois, la princesse Jutta resta muette de saisissement. Elle regardait avec une stupéfaction mêlée de colère mal contenue son neveu, calme et nonchalant, très sérieux, comme il le disait.

– C'est... c'est impossible ! bégaya-t-elle enfin.

– Qu'est-ce que tu vois d'impossible là-dedans ? Les Croix-Givre sont de très noble race, plus ancienne encore que celle des Waldenstein, et il y a déjà eu jadis une alliance entre les deux familles.

– Mais cette petite est pauvre, sans éducation...

– Pauvre ? Ah ! en effet, voilà une belle raison pour un homme dont les revenus sont tels qu'ils font envie à l'empereur lui-même !

Un sourire de raillerie entrouvrait les lèvres de Lothaire.

– ... Quant à l'éducation, elle se complétera d'ici le moment où Aélyls deviendra princesse de Waldenstein. Et ce sera une très ravissante princesse, une des plus jolies femmes qui se puissent voir.

– Mon enfant, je t’en supplie, réfléchis ! Cette folie...

Lothaire eut un geste d’impatience, un regard de hautaine contrariété sur la princesse qui, en essayant de dominer une émotion violente, appuyait sur son bras une main agitée.

– Je regrette que ce mariage ne te convienne pas, ma tante. Mais il se fera, parce que tel était le désir de mon père, qu’il me plaît d’accomplir.

Il écarta la main garnie de bagues étincelantes et se leva, en jetant un coup d’œil moqueur sur le comte Brorzen, dont le visage coloré avait pris une teinte presque violette, sous la poussée d’une fort pénible émotion.

– C’est aujourd’hui qu’arrivent le comte et la comtesse Sareczy ? N’oublie pas de les envoyer chercher à la gare, Carolino.

– J’ai donné les ordres, Altesse.

Les mots sortaient avec peine de la gorge du comte, tandis qu’il se levait en un mouvement d’automate.

– À tout à l’heure, ma tante. Nous ferons une

promenade en forêt cet après-midi, Brorzen. Tu m'accompagneras, ainsi que Sidonia.

En parlant, Lothaire se dirigeait vers une des portes-fenêtres ouvertes sur la terrasse. Le comte le rejoignit comme il allait en franchir le seuil.

– Altesse...

– Quoi donc ?

Lothaire se détournait légèrement, avec un regard chargé d'ironie sur la physionomie contractée, frémissante.

– Que Votre Altesse me pardonne... si j'ose lui faire remarquer que... qu'elle va briser le cœur de ma pauvre Sidonia, dont elle avait bien voulu encourager les sentiments si ardents, si dévoués...

– Qu'est-ce que tu me racontes là, Brorzen ?

Le prince toisait avec un altier dédain son interlocuteur.

– ... L'ardeur des sentiments de Sidonia pourra continuer de se manifester, je n'y vois pas d'inconvénients. Vous seriez-vous imaginé tous deux, par hasard, que je songerais à faire d'elle la princesse de Waldenstein ?



– Altesse... Sidonia est alliée à la famille princière... et elle a pu espérer que Votre Altesse, ayant daigné la remarquer et accueillir son dévouement passionné, jugerait bon de... de...

Le comte ne trouvait plus ses mots et pâlisait d'angoisse sous le regard de glaciale ironie.

– Je crois, comte Brorzen, qu'une retraite dans vos terres vous serait salutaire. Votre cerveau me paraît singulièrement affaibli... Me voyez-vous épousant toutes les femmes qu'il me plaira de distinguer, ou celles qui se jetteront à ma tête, comme Sidonia ? Ma tante, je regrette de te priver du comte, mais il a vraiment besoin de se soigner, assez longuement, loin de la cour.

Sur ces mots, Lothaire sortit du salon vert et s'éloigna le long de la terrasse.

– Brorzen, il a raison ! Vous avez réellement perdu la tête ! s'écria la princesse avec une sorte de colère.

Le comte passa sur son front une main qui tremblait.

– C'est vrai. Quand j'ai entendu qu'il songeait

sérieusement à ce mariage... quand j'ai vu s'écrouler tous mes espoirs et ceux de Sidonia... oui, je n'ai plus été maître de moi.

– Une épouvantable maladresse ! Je ne vous reconnais pas, vous, si habile ! Dire ceci à Lothaire, à Lothaire qui ne supporte pas l'ombre d'un reproche ! Mais il fallait, au contraire, dissimuler, à tout prix, ce que vous éprouviez, paraître même approuver. Je sais bien que la chose était si complètement inattendue ! Nous avons été surpris de façon épouvantable et, moi-même, j'ai eu tort de lui laisser voir mes sentiments. Avec une nature telle que la sienne, il n'en sera que plus résolu à ce mariage... et j'y aurai simplement gagné de l'avoir fortement mécontenté.

D'un geste nerveux, elle froissa les rubans de l'élégant déshabillé dont elle était vêtue. Le comte fit quelques pas saccadés à travers la pièce, puis vint à elle et dit en baissant la voix :

- Ce mariage ne doit pas se faire.
- C'est mon avis.

– L'enfant paraît délicate... Il est possible qu'elle ne vive plus à l'époque où le prince songerait à l'épouser.

– Il faudrait qu'elle ne vive plus, Brorzen.

Ils se regardaient, avec une même lueur mauvaise au fond des prunelles.

– C'est une folle fantaisie de Lothaire qui lui passera peut-être d'ici là. Mais, pour plus de sûreté, mieux vaudrait que cette maudite petite créature n'existât plus.

Le comte Brorzen eut un mouvement des mâchoires qui lui donna soudain un air de froide férocité.

– Oui, ce serait préférable. Nous y réfléchissons, Altesse... Mais si nous supprimons ainsi un obstacle, nous n'amènerons pas pour cela le prince à épouser ma fille.

– Nous aurons du moins encore l'espoir d'y parvenir. En tout cas, comme je l'ai déjà fait jusqu'ici, je m'emploierai de toutes mes forces en faveur de Sidonia que j'aime tendrement et qui ferait une si parfaite princesse... tandis que

l'autre, cette petite pauvre mal élevée...

Elle eut un rire de dédain.

– ... Mais Sidonia, de son côté, doit employer tous les moyens pour obtenir quelque empire sur Lothaire. Elle est fort belle, intelligente, de nature souple et habile ; elle sait en outre admirablement le flatter, l'aduler, exciter toutes les fibres de son orgueil. En un mot, je la crois très capable, avec le temps, d'arriver à son but !

– Puissiez-vous avoir raison, Altesse ! Sidonia sera très heureuse de recevoir vos conseils à ce sujet... Quant à moi, que vais-je faire pour échapper à la disgrâce dont je viens d'être frappé ?

– J'irai trouver le prince cet après-midi ; je lui témoignerai tout mon regret de l'avoir mécontenté par les paroles échappées à un premier étonnement et je le solliciterai en votre faveur. Peut-être acceptera-t-il de vous pardonner, car il a de l'amitié pour vous.

– De l'amitié ? Non, Altesse, pour la simple raison que je crois le prince Lothaire incapable de

ce sentiment. Il est habitué à ma présence, il m'accorde quelque confiance, mais, pour moi, comme d'ailleurs pour tous ceux qui l'entourent, n'a que le plus égoïste dédain, la plus profonde indifférence. Votre Altesse elle-même, d'ailleurs...

La physionomie de la princesse Jutta s'assombrit.

– Oui, je sais, dit-elle brièvement. Lothaire n'aime personne, il se laisse aimer. Nous en avons fait une idole, Brorzen, une merveilleuse idole, et nul être mieux que lui n'a été créé pour ce rôle, où le cœur est bien inutile. Allons, mon pauvre Brorzen, ne vous tourmentez pas trop. Je vais tâcher de vous faire rentrer dans les bonnes grâces de mon neveu. Ayez soin tout d'abord de préparer une chaude réception au comte et à la comtesse Sareczy, dont il paraît s'être engoué, je ne sais pourquoi. Car ces deux vieillards me sont fort antipathiques.

– À moi aussi. Je vais à l'instant m'informer si tout est prêt pour les recevoir. Et je remets ma cause entre vos mains bienfaisantes, Altesse !

Il s'inclina, baisa les doigts qui lui étaient offerts et quitta le salon vert où demeurait seule la princesse Jutta, dont le visage un peu crispé, les gestes nerveux témoignaient d'une vive préoccupation intérieure.

## VI

Vers cette même heure, dame Véronique entra dans la salle où Aélyls travaillait à la fameuse robe verte qui ne servirait pas.

Car, depuis six jours, la fillette n'avait plus entendu parler du prince Lothaire. Elle s'était d'ailleurs soigneusement abstenue de promenades non seulement dans le parc, mais encore dans la forêt, où Son Altesse venait chaque jour, à cheval ou à pied, lui avaient dit les Heller.

« Quelle chance qu'il se soit fâché ! » pensait-elle en toute sincérité.

Car Aélyls était une enfant très innocente encore, sur laquelle le charme séducteur du jeune prince ne laissait qu'une vague empreinte, l'impression qu'elle eût pu en recevoir étant combattue par sa généreuse révolte contre l'orgueilleux dédain et les caprices impérieux dont elle avait eu déjà quelques exemples, puis

aussi par une sorte de crainte qui demeurait en elle depuis sa dernière entrevue avec Lothaire, dans le sentier.

– Aélyls, écoutez-moi, dit solennellement dame Véronique.

Aélyls leva des yeux surpris sur la vieille femme qui s’arrêtait devant elle, calme, impassible, comme toujours, en tenant à la main une enveloppe blanche.

– ... Avant de mourir, M. de Croix-Givre m’avait confié ses dernières volontés, avec mission de vous les faire connaître à une date fixée. Cette date tombe aujourd’hui. Prenez et lisez.

Elle mit l’enveloppe entre les mains d’Aélyls stupéfaite, s’empara de la robe et alla s’asseoir à sa place habituelle.

Pendant un moment, Aélyls considéra cette enveloppe, scellée des armes de Croix-Givre : un dragon vomissant des flammes. Que signifiait ceci ? Jamais Véronique ne lui avait dit que son père eût écrit ses volontés dernières. Que



contenaient-elles donc ?

D'une main un peu tremblante, elle brisa le cachet et sortit une feuille où Ferry de Croix-Givre, malade déjà, avait tracé quelques lignes d'une écriture hachée :

« Aélyls, ma fille, je sens la mort toute proche. Le prince Magnus de Waldenstein, mon cousin et mon ami, vient de venir et m'a promis que tu deviendrais la femme de son fils. Je meurs donc plus tranquille, sachant quel avenir attend la dernière des Croix-Givre. Tu obéiras à ma volonté dernière, je n'en doute pas, chère enfant qu'il m'est si dur de quitter, petite Aélyls aux cheveux d'or que j'ai tendrement aimée. Adieu, ma fille, je te confie à Véronique, la fidèle, la dévouée.

« Ton père,

« Ferry de Croix-Givre. »

Dame Véronique, d'une main paisible, travaillait à la robe verte. Tout à coup, une petite

forme souple bondit devant elle.

Vous saviez ce qu'il y a là-dedans ? Vous saviez ? demanda-t-elle d'une voix haletante.

Dame Véronique leva les yeux sur le visage bouleversé et répondit tranquillement :

– Je savais, Aély. M. de Croix-Givre m'avait confié de vive voix ses volontés.

– Ah ! c'est pour cela que vous excusiez si bien le prince... que vous étiez fâchée quand je disais que je le détestais ! Vous saviez... vous saviez que...

Les mots s'échappaient avec peine des lèvres frémissantes.

– ... Mais c'est impossible, cela ! Véronique, à quoi papa a-t-il pensé ? D'abord, il ne voudra pas, lui. Est-ce qu'on épouse une petite fille comme moi ?

– Il ne vous épousera pas maintenant, mais dans quelques années seulement. Le prince Magnus a dû aussi lui laisser par écrit ses volontés. C'est lui qui décidera du moment où vous deviendrez sa femme.

– Ce n'est pas possible ! Ce n'est pas possible ! Lui... justement, lui que je ne peux souffrir. Oh ! Véronique, est-ce que je suis obligée ?

Dame Véronique lui jeta un regard presque scandalisé.

– La volonté d'un père est sacrée... doublement sacrée quand elle est de plus celle d'un mourant. Ce sont des choses qui ne se discutent pas, Aélyls.

Le petit visage, d'abord très rouge, pâlisait tout à coup. Aélyls murmura d'une voix brisée :

– Alors, j'obéirai. Mais pourquoi papa a-t-il fait cela ?

– Parce qu'il voulait vous assurer une protection et un avenir dignes du nom que vous portez, parce que, aussi, lui et le prince Magnus voulaient réunir les deux branches de Croix-Givre, représentées par le prince Lothaire et vous. On ne se marie pas pour son plaisir, Aélyls, mais pour continuer dignement la race. Les Croix-Givre de la branche cadette l'ont trop oublié, si

bien qu'ils ont végété, pour arriver à vous léguer tout juste ce vieux logis et quelques milliers de francs de revenu. Le prince Magnus a enfin réussi à le faire comprendre à son cousin et je m'en suis réjouie.

Aélyls regardait avec étonnement celle qui parlait ainsi, d'un ton froid et mesuré. Une singulière petite lueur brillait au fond des yeux durs. Quoi donc, Véronique avait-elle été ambitieuse, non pour elle, mais pour ces Croix-Givre auxquels l'attachait un dévouement glacé ?

Pour la première fois, une impression d'hostilité s'éveilla dans l'âme d'Aélyls, à l'égard de cette femme qui l'avait élevée. Il lui parut tout à coup que Véronique cachait un inquiétant mystère sous l'impassibilité de son visage. D'une main tremblante, elle enfonça dans sa poche la feuille inconsciemment froissée, puis elle s'enfuit jusqu'au fond du jardin et se jeta sur l'herbe haute à cet endroit. Alors, la figure entre ses mains, elle se mit à sangloter.

– Oh ! papa, pourquoi... pourquoi voulez-vous cela ? gémit-elle.

Mais elle n'avait pas un instant la pensée de se révolter. À cette époque, et dans certaines familles surtout, la volonté paternelle demeurait encore toute-puissante pour ordonner l'avenir des enfants. Aélyz avait été élevée dans cette idée par dame Véronique et par les religieuses de la Combe-des-Bois. Elle s'inclinait donc devant le sacrifice, mais non sans souffrance et désespoir.

« Si seulement lui ne voulait pas ! songeait-elle. Peut-être, comme je l'ai tant fâché l'autre jour... Et puis, c'est un si grand personnage. Il ne se souciera pas de m'avoir pour femme, bien sûr !

Pourtant, si son père l'a voulu, il faudra bien qu'il lui obéisse. Alors, il me prendra tout en colère, il me rendra très malheureuse. D'abord, avec lui, je le serai certainement. Nous nous détesterons... Ah ! c'est terrible ! Papa, papa, vous dites pourtant que vous m'aimiez ! »

Un des chiens, qui l'avait suivie, s'approcha et posa son museau contre sa joue. Elle se redressa, entoura de ses bras la grosse tête et murmura dans un sanglot :

– Oui, je suis bien malheureuse, Léo !

J'aimerais mieux mourir !

Léo, compatissant, passa la langue sur la joue mouillée par les larmes.

– ... Jamais je ne pourrai vivre avec lui ! C'est une chose affreuse, mon pauvre Léo, que papa m'impose là ! Mais comment faire ?

Oui, comment échapper à ce sort redouté ? Aélyls n'en voyait pas le moyen. Il fallait qu'elle devînt la femme du prince Lothaire, quoi qu'il dût lui en coûter.

L'année précédente, elle avait assisté au mariage d'une jeune fille de Cornillan et certains passages de l'allocution du prêtre lui revenaient aujourd'hui à l'esprit. Il y était question de dévouement affectueux, puis aussi d'obéissance, de soumission à la volonté de l'époux. Aélyls, à ce souvenir, eut un mouvement de protestation si vif que le chien fit un bond de surprise.

« Lui obéir ? Oh ! non, c'est impossible... parce qu'il n'est pas bon... parce qu'il me commanderait des choses méchantes ! Et je ne pourrai certainement pas avoir d'affection pour

lui !

\*

Dans l'après-midi de ce jour, Aélyls refusa de sortir et demeura dans la salle, tricotant distraitement, le cœur lourd et l'esprit tourmenté. Son visage pâli portait la trace de ses pénibles préoccupations. De temps à autre, elle jetait un coup d'œil sur dame Véronique et ressentait une sorte d'irritation douloureuse en la voyant si calme, si froidement paisible, tirant l'aiguille d'une main ferme pour avancer la robe de soie qui servirait maintenant, hélas !

« Si elle avait de l'affection pour moi, elle comprendrait bien que je suis très malheureuse de me marier comme cela, pensait la fillette. Mais il n'existe probablement chez elle que de l'orgueil. Est-ce qu'elle ne vaudrait pas mieux, au fond, que tous ces gens qui sont autour du prince de Waldenstein ? »

Ainsi occupée de pensées pénibles, Aélyls

voyait passer les heures avec angoisse. Quand lui faudrait-il revoir le prince Lothaire ? Quel ton prendrait-il avec elle, après leur peu aimable séparation de l'autre jour ? Elle ferait son possible pour être patiente, – puisqu'il n'y avait pas moyen de lui échapper maintenant, – mais elle ne pourrait jamais, jamais l'approuver quand il se montrerait mauvais, injuste. Alors, que se passerait-il ?

Elle frémit un peu au souvenir du regard qui l'avait fait frissonner.

« Peut-être qu'il me fera battre, comme le petit garçon autrefois, pensa-t-elle. Alors, je me sauverai dans la forêt, je demanderai asile aux sabotiers, je travaillerai avec eux pour gagner mon pain. Oui, j'aimerais mieux la pire misère, plutôt que de... Mais non, je ne pourrais pas puisque papa veut que je l'épouse ! Alors... alors, il faudra que je supporte tout ? »

Cette pensée la plongea dans une telle désolation qu'elle laissa échapper son tricot, qui glissa sur le sol.

Dame Véronique releva la tête et lui dit, d'un



accent désapprobateur, après un regard jeté sur la petite figure altérée :

– Vous allez vous rendre malade si vous vous tourmentez ainsi, Aélyls. Il n’y a qu’à prendre les choses par le meilleur côté, et celui-ci est assez beau, dans ce mariage, pour que vous vous en arrangiez.

– Quand on n’a pas de cœur comme vous, quand on ne sent rien ! dit Aélyls avec véhémence. Mais, moi, je n’ai pas cette nature-là et...

Le marteau de la porte d’entrée retomba à ce moment. Aélyls tressaillit, pâlit plus encore et songea avec un frisson : « Serait-ce lui ? »

Dame Véronique se leva et alla ouvrir. Elle vit une femme d’une quarantaine d’années, vêtue de soie noire, coiffée d’un bonnet de dentelles noires et le jeune domestique dont Aélyls avait remarqué la triste et jolie figure. Celui-ci présenta une enveloppe en disant :

– De la part de Son Altesse le prince Lothaire pour M<sup>lle</sup> de Croix-Givre.

– Et moi, dit sa compagne, je suis la première femme de chambre de la princesse, envoyée pour informer M<sup>lle</sup> de Croix-Givre qu’une toilette sera prête pour elle après-demain.

Dame Véronique toisa la grande et forte femme à mine douceuse et répliqua avec une sèche politesse :

– Vous remercieriez la princesse, madame, mais M<sup>lle</sup> de Croix-Givre a tout ce qu’il lui faut.

– Fort bien, dit la femme de chambre avec un sourire quelque peu dédaigneux.

Et, après une brève inclination de tête, elle s’éloigna, suivie du jeune laquais.

Dame Véronique regagna la salle et tendit l’enveloppe à Aélyls.

– Une lettre du prince pour vous. La princesse avait l’intention de vous habiller, à ce qu’il paraît ; mais, jusqu’à votre mariage, vous aurez de quoi vous vêtir convenablement avec les affaires de M<sup>me</sup> votre mère et de M<sup>me</sup> votre grand-mère, que j’arrangerai pour vous. Après, ce sera au prince à vous donner ce qui conviendra à votre

position.

Aélyls prit l'enveloppe d'une main crispée. Elle était de papier épais et satiné, sur lequel se voyaient gravées les armoiries princières. Machinalement, elle remarqua le léopard enlevant dans sa gueule une sorte de petite gazelle. Sans hâte, avec un tremblement intérieur, elle sortit le feuillet et lut ces mots, tracés d'une haute et ferme écriture :

« Ma cousine,

« Vous devez maintenant avoir pris connaissance des dernières volontés de M. de Croix-Givre. De mon côté, je suis prêt à remplir la promesse faite par mon père. Nos fiançailles seront bénites après-demain, vers trois heures de l'après-midi, dans la chapelle du château. J'enverrai près de vous, pour vous accompagner ici, la comtesse Sareczy, l'une des personnes les plus considérées de notre cour, qui est mon hôte depuis aujourd'hui.

« Votre dévoué

« Lothaire,  
« prince de Waldenstein.

Silencieusement, Aélyls tendit le billet à dame Véronique. Un tremblement léger agitait les lèvres d'un rose vif, si délicatement dessinées, et qui tout à coup semblaient pâlir.

– C'est fort bien, dit dame Véronique en repliant soigneusement la feuille. La robe sera prête. Et j'ai ici ce qu'il faut pour compléter votre toilette.

Elle alla vers une antique armoire de noyer, y prit deux paquets et revint à la fillette.

– Vous avez les pieds si petits que je n'ai pu rien trouver pour vous dans les chaussures de M<sup>me</sup> de Croix-Givre. Aussi ai-je dû charger M<sup>me</sup> Girette, quand elle a été à Pontarlier, d'acheter ce qu'il fallait.

Elle ouvrit un des paquets et en sortit des bas de fil blanc. L'autre contenait une paire de souliers en soie verte, dignes de chausser Cendrillon.

– ... Il faudra faire attention de les ménager. Je pense qu'on viendra vous chercher en voiture, car, sans cela, les chemins du parc vous les abîmeraient. Emportez tout cela dans votre chambre, Aélyls. Et voici la lettre...

Elle prit la feuille qu'elle avait posée sur la table et la tendit à Aélyls. Mais celle-ci secoua la tête.

– Je n'en ai pas besoin. Jetez-la au feu si vous voulez.

Elle se leva d'un bond, sans souci du tricot qui gisait toujours sur le sol carrelé.

– Je vais me promener un peu... et puis tâcher d'oublier un moment cette chose abominable.

– Aélyls !

Sans accorder d'attention à la mine désapprobatrice de dame Véronique, Aélyls quitta la salle, sortit du logis et s'engagea au hasard dans la forêt.

Aujourd'hui, elle avait une allure lasse, sans entrain. Le petit elfe portait en lui un lourd poids de tristesse et d'appréhension. Vainement, elle

cherchait à éloigner pour quelques instants la pensée de cet avenir que lui préparait la volonté paternelle et le souvenir de cet inquiétant prince Lothaire. Non, c'était impossible ! Toujours, la lancinante idée de son malheur lui revenait, avec la vision du beau visage hautain, des yeux moqueurs ou dédaigneux, ou bien éclairés par cette terrible petite lueur verte.

Ces yeux la poursuivaient comme une hantise, depuis qu'elle savait que toute sa vie... toute sa vie elle les verrait devant elle et qu'elle ne pourrait pas empêcher qu'ils la regardassent d'une quelconque de ces manières, qu'elle ne pourrait pas les fuir.

Oui, vraiment, elle en avait peur, de ces yeux-là !

Et, pourtant, il ne faudrait pas qu'il s'en aperçût. Oh ! cela, non !

Tout à coup, Aélyls prêta l'oreille. Elle entendait un bruit qui la fit s'élaner hors du chemin qu'elle suivait pour se cacher derrière un entrelacement d'arbustes.

Oui, c'étaient bien des chevaux qui arrivaient, trois chevaux, les deux premiers montés par le prince Lothaire et la jeune comtesse Brorzen, le troisième par Valérien de Seldorf.

Ils allaient au pas et Aélyls put voir distinctement les cavaliers et la belle amazone blonde vêtue d'un costume de drap vert qui faisait ressortir la grande fraîcheur de son teint. Le prince lui parlait et elle semblait l'écouter avec une attention fervente. Au passage, Aélyls saisit l'éclair impérieux du regard de Lothaire et le sourire étrange de ses lèvres à peine entrouvertes. Elle eut un petit frisson et se cacha le visage contre son bras, comme si ce regard et ce sourire, également énigmatiques, s'adressaient à elle.

Quand les cavaliers furent passés, elle reprit sa route. Peu après, elle croisa Mathias Heller et l'arrêta pour lui demander des nouvelles du jeune infirme.

– Il est un peu fiévreux, un peu agité depuis quelques jours, répondit le père avec tristesse. Mais nous n'y pouvons rien.

Une crispation passait sur ce bon visage, tanné par le grand air.

– Il est pourtant assez calme d’habitude. Quelle cause peut produire cela ?

– Nous... nous l’ignorons.

Aélylys discerna quelque embarras dans la réponse du garde. Toutefois, elle n’insista pas.

– Vous êtes toujours très occupé, Heller ?

– Toujours, mademoiselle. Le forestier-chef nous met sur les dents, tant il craint de recevoir encore des reproches, comme l’autre jour. Mais il en aura toujours, parce que...

Le garde s’arrêta, un pli amer aux lèvres.

– Pourquoi en aurait-il, si tout est bien en état ?

Heller jeta un coup d’œil craintif autour de lui et dit à voix très basse :

– Parce que ce qui plaît un jour à Son Altesse lui déplaît le lendemain.

– Ah ! dit Aélylys.

Sa bouche eut un petit frémissement. Sa voix



était changée quand elle dit :

– Au revoir, Heller. J’irai voir Johann bientôt... pas demain, ni après-demain.

Tout à coup, elle songeait : « Je pourrais lui apprendre la nouvelle, la triste nouvelle. »

Mais non, elle ne voulait rien dire encore. Il lui semblait qu’en ne parlant pas de l’événement tout proche elle en éloignait l’échéance douloureuse.

Et elle quitta Heller sans lui avoir appris que dans quelques années, – quand il plairait au prince Lothaire, – elle entrerait en dame et maîtresse au château de Croix-Givre.

## VII

Le comte Sareczy, d'origine hongroise, avait épousé quarante-cinq ans auparavant l'héritière d'une très noble famille autrichienne qui possédait un important domaine dans la principauté de Waldenstein. Or, il advint que le prince alors régnant s'éprit de la jeune comtesse et, voyant ses hommages fièrement refusés, disgracia mari et femme, qui demeurèrent éloignés de la cour pendant une dizaine d'années. Le souverain actuel les rappela alors. On les vit de temps à autre paraître aux chasses ou aux réceptions princières ; mais ils continuèrent de mener une existence indépendante, en marge des intrigues et des ambitions qui occupaient les courtisans. Ceux-ci, de ce fait, éprouvaient à leur égard une secrète malveillance et plusieurs d'entre eux — dont le comte Brorzen — s'employèrent à les desservir près du prince régnant Ludwig. La sournoise calomnie avait fait

son œuvre, si bien que le comte et sa femme, maintenant des vieillards, ne paraissaient plus à la cour depuis plusieurs années, quand le prince Lothaire eut occasion de les rencontrer chez l'ambassadeur d'Autriche, pendant le séjour de six mois qu'il venait de faire à Paris.

Tout aussitôt, ils semblèrent en faveur. Le prince les reçut fréquemment dans son hôtel de la rue de Grenelle, s'entretint de vieux livres avec le comte Sareczy, fervent bibliophile, fit de la musique avec la comtesse qui était une artiste et, à son départ, les invita à venir passer quelques jours en son château de Croix-Givre.

Or, c'était cette comtesse Sareczy, très grande dame et âme très noble, que Lothaire avait chargée d'amener Aélyx de Croix-Givre au Château-Vert pour la cérémonie des fiançailles.

Vers trois heures, une calèche attelée de deux chevaux superbes que conduisait un cocher à la livrée princière l'amena au Vieux-Château. Dame Véronique, vêtue de sa plus belle robe, l'attendait à la porte et la conduisit au salon, qu'elle avait ouvert pour la circonstance, car, depuis bien des

années, il n'avait pas eu l'occasion de servir.

– Je vais avertir Mademoiselle, annonça-t-elle.

Aélyls, toute prête, était assise dans sa chambre sombre. Dame Véronique, dédaigneuse de la mode en même temps que fort adroite ouvrière, lui avait taillé une robe à plis amples que retenait à la taille une large ceinture d'étoffe semblable. Une guimpe de mousseline blanche recouvrait le cou souple et fin, d'étroites manches de mousseline enserraient les bras frêles, sur lesquels retombaient de larges manches de soie. Et, dans un morceau de soie verte, Véronique avait préparé une sorte de toque dont elle avait coiffé les boucles blondes retenues par un ruban.

Ainsi vêtue, Aélyls était un petit être bizarre et charmant. Mais elle n'avait même pas jeté un coup d'œil sur l'étroit miroir accroché près de la table qui lui servait de toilette. Elle ignorait combien cette nuance verte, d'un vert de feuille nouvelle, accentuait la délicatesse presque transparente de son teint et l'or ardent de ses cheveux. Rien ne tout cela ne lui importait. Elle s'était laissé passivement habiller par dame

Véronique et, maintenant, elle attendait le moment d'aller accomplir le prélude du sacrifice.

Elle attendait en frissonnant un peu et en priant : « Ô mon Dieu, vous seriez bien bon de me faire mourir tout de suite ! »

Le bruit de la voiture la fit tressaillir. Elle pensa : « Voici le moment ! » et serra nerveusement l'une contre l'autre ses mains glacées.

Quelques instants après, dame Véronique apparut au seuil de la porte.

– La dame envoyée par le prince est là, Aélylys.

La fillette se leva et, sans un mot, quitta la pièce, descendit l'escalier de pierre, entra dans le salon sombre et frais garni de tentures usées et de meubles où les vers avaient opéré leurs ravages.

Elle vit devant elle une femme mince, vêtue de taffetas violet foncé. Des coques de cheveux blancs encadraient un visage encore beau, en dépit des années – un visage qui semblait tout éclairé par le rayonnement des yeux profonds et doux. Ceux-ci témoignèrent d'une vive surprise

aussitôt mélangée d'une sorte de pitié en s'arrêtant sur la petite créature qui se tenait sur le seuil et levait sur l'étrangère d'admirables prunelles fauves, inquiètes, défiantes et fières.

– Je suis heureuse, mademoiselle, que la mission dont Son Altesse m'a accordé l'honneur me permette d'être la première à vous présenter mes compliments.

La voix était douce, franche ; une grande bonté se discernait sur cette belle physionomie de femme âgée. Aélyls, tout à coup, sentit se détendre un peu son cœur serré. Du premier coup d'œil, cette grande dame, d'une si rare distinction, lui était sympathique.

– Je suis très contente aussi que le prince vous ait choisie, madame, répondit-elle avec une grâce spontanée.

Elle tendait à la vieille dame une petite main couverte d'un gant de soie grise trop large, qui avait appartenu à la défunte M<sup>me</sup> de Croix-Givre et que Véronique avait arrangé, raccourci du mieux possible pour l'adapter aux doigts d'enfant d'Aélyls.

La comtesse prit cette main, la serra doucement et dit avec un sourire encourageant :

– Puisque je suis chargée par Son Altesse de vous conduire, de vous guider, vous me permettrez, mademoiselle, de vous faire connaître quelques détails d'étiquette que vous ignorez, tout naturellement. Ainsi, il n'est pas d'usage d'être gantée pour paraître devant Leurs Altesses dans une cérémonie officielle...

– Ah ! tant mieux ! Je n'ai pas beaucoup l'habitude de mettre des gants. Là, les voilà enlevés ! Vous me direz ce que j'aurai à faire, madame ?

Elle se sentait pleine de confiance à l'égard de cette belle vieille dame qui la regardait avec tant de douceur.

– Oui, mademoiselle. Mais montons en voiture ; je vous renseignerai chemin faisant.

Dans le vestibule, dame Véronique s'avança vers la comtesse.

– Je pense qu'il me sera permis d'assister à la cérémonie ? demanda-t-elle avec une raide

politesse.

– Mais je le suppose. Vous demanderez à un domestique de vous conduire à la chapelle, en disant que c’est moi qui vous y envoie. Je ne crois pas que le prince y trouve d’inconvénient puisque c’est vous qui avez élevé M<sup>lle</sup> de Croix-Givre.

Dans la voiture, la comtesse fit asseoir Aélyls à sa droite et, le valet de pied ayant refermé la portière, l’équipage s’éloigna dans la direction du Château-Vert.

– Voici, mademoiselle, ce qu’il vous faudra faire, dit la vieille dame. Tout d’abord, en entrant dans la pièce où le prince vous attendra, vous lui baiserez la main...

– Cela, jamais !

Subitement raidie, la tête rejetée en arrière, Aélyls regardait la vieille dame avec des yeux brillant d’une résolution presque farouche.

La comtesse, un peu interloquée, balbutia :

– Mais, mon enfant... mademoiselle, c’est l’usage à notre cour. Les fiancées donnent cette



marque de respect à celui qui deviendra leur époux...

– Pas à lui... jamais !

La comtesse Sareczy enveloppa d'un long regard de douloureux étonnement la petite figure tendue, frémissante, aux yeux étincelants.

– Ma chère enfant... permettez-moi de vous appeler ainsi, car vous êtes si jeune et si seule...

– Oh ! oui, oui ! Vous avez l'air si bonne ! Vous me plaisez tant, tout d'un coup !

Les yeux pleins d'éclairs s'adoucissaient, des doigts frémissants saisirent ceux de la vieille dame, les pressèrent fortement.

– Eh bien ! chère enfant, il ne faut pas vous révolter ainsi devant des coutumes qui sont celles du milieu où vous êtes appelée à vivre. Croyez-en l'expérience d'une femme qui a horreur de toute bassesse, qui ne vous conseillerait pas la moindre capitulation de conscience ; prêtez-vous de bonne grâce à ces usages d'étiquette, pénibles parfois, et réservez vos révoltes pour d'autres causes plus graves qui peuvent se présenter dans le cours de

votre existence.

– Mais vous ne savez pas que... je... je suis forcée de l'épouser... et que je le déteste ? dit Aélyls avec véhémence.

La comtesse Sareczy la couvrit d'un regard attendri et compatissant.

– Pauvre petite ! Il faut être courageuse et patiente... très patiente. Il faut faire les concessions nécessaires, dans tout ce qui ne touche pas à votre conscience. Quant à détester le prince Lothaire...

Un sourire d'une ironie mélancolique vint aux lèvres de la vieille dame.

– Je crois qu'il doit être si mauvais ! dit Aélyls avec angoisse. Pensez-vous, madame, qu'il ne me rendra pas malheureuse ?

– Mais j'espère que non, ma chère enfant... Vous semblez si bonne, si charmante, qu'il ne pourra manquer de vous aimer.

Un regard attristé, plein de pitié, s'attachait à l'enfant inquiète et cabrée déjà devant le joug entrevu.

– ... Voyons, il faut que je finisse vite de vous renseigner sur les petits détails du protocole, car nous arrivons.

Dix minutes plus tard, en effet, la voiture s'arrêtait devant la façade principale du château où se tenaient plusieurs laquais en grande livrée.

Le comte Brorzen s'avança pour recevoir la future fiancée. Il lui offrit la main à sa descente de voiture et la conduisit au salon que l'on dénommait « salon des glaces ». Il donnait d'un côté sur le péristyle et de l'autre sur une galerie par où l'on gagnait la bibliothèque et l'appartement du prince.

Plusieurs personnes s'y trouvaient réunies. Le prince, debout près d'une des fenêtres ouvertes sur le parterre, s'entretenait avec le comte Sareczy. Il avait revêtu aujourd'hui la tenue de colonel-général du régiment de hussards rouges que le prince régnant de Waldenstein entretenait et qui se joignait en temps de guerre à l'armée autrichienne. Ce costume d'un rouge foncé, orné de quelques légères broderies d'or fort discrètes, ainsi que d'un col et de parements de soie

blanche, était de la plus sobre élégance et l'aïeul du prince Lothaire, qui l'avait ainsi choisi, n'aurait pu mieux faire s'il avait souhaité faire valoir les dons physiques de son jeune descendant.

À l'entrée d'Aélys, Lothaire, tout en achevant une phrase commencée, quitta la fenêtre et s'avança vers la fillette. Celle-ci s'arrêta quelques secondes. Elle regardait avec un peu d'effarement ce jeune officier vêtu de rouge qui avait pourtant bien le visage du prince Lothaire. La comtesse Sareczy la poussa doucement. Alors elle s'avança, un peu raidie, le teint empourpré, les yeux fixés sur cette main qui allait se tendre vers elle.

Mais comme elle s'arrêtait devant Lothaire, elle sentit la sienne saisie par des doigts impérieux, elle se vit emmenée jusqu'à la princesse Jutta, assise à quelques pas plus loin.

— Ma tante, voici ma fiancée. Je compte pour elle sur ton affection, qu'elle méritera certainement.

La princesse, en se soulevant un peu, tendit les

main à Aélyls qu'elle attira près d'elle et baisa le front blanc de ses lèvres qui souriaient le plus aimablement du monde.

– Je reporterai sur elle un peu de celle que j'ai pour toi, mon cher Lothaire.

Le prince, en se détournant, fit un geste et le comte Brorzen s'approcha. Il offrit son bras à la fiancée, tandis que la princesse Jutta prenait celui de Lothaire. Puis les deux couples se dirigèrent vers la chapelle, suivis des autres personnes présentes.

La chapelle de Croix-Givre était un charmant sanctuaire fait de marbre blanc et vert. Jean Forignon, le jardinier, l'avait ornée d'une discrète décoration de fleurs blanches, d'après les instructions du prince, comme il convenait pour une cérémonie de fiançailles. Des fauteuils d'ancienne tapisserie à dossier orné du dragon de Croix-Givre étaient préparés pour Lothaire et Aélyls, dans le chœur où attendait le chapelain.

Aélyls avait en ce moment une allure de somnambule. Réellement, elle ne savait plus très bien si elle était éveillée ou non... si c'était elle, la

petite fille du Vieux-Château, qui était assise près de ce jeune officier, devant l'autel où deux hauts cierges brûlaient de chaque côté du tabernacle, devant ce prêtre étranger, vêtu d'un rochet garni de précieuse dentelle, qui commençait une allocution en un excellent français.

Que disait-il ? Ah ! il parlait encore de respect, d'obéissance, de dévouement... toutes choses bien faciles quand on aime, quand on estime.

Aélyls leva un timide regard sur Lothaire. Il se tenait assis dans une attitude à la fois correcte et altière, les bras croisés, la tête redressée. Les lignes pures de son profil se dessinaient avec netteté, dans la lumière qui tombait des vitraux anciens. Au coin de sa bouche, il avait un pli léger qui lui donnait une expression pensive, accentuée par la paupière un peu baissée.

« S'il avait toujours cet air-là, je pourrais peut-être m'habituer à lui », pensa Aélyls.

Maintenant, l'allocution était terminée. Le chapelain bénit la bague de fiançailles, puis s'avança vers le prince qui se levait, imité aussitôt par Aélyls.

La comtesse Sareczy lui avait dit : « Après vous avoir mis la bague au doigt, Son Altesse vous embrassera. Il ne faut pas vous en effaroucher ; c'est une coutume de notre pays. »

Aélylys songeait : « Puisqu'il m'a déjà épargné le baise-main, j'espère bien qu'il agira de même pour cela ! »

Sa main tremblait un peu dans celle qui l'enserrait avec une sorte de caressante douceur, tandis que le prince, sans se presser, passait le cercle d'or orné d'une émeraude au petit doigt délicat et le faisait glisser comme pour constater qu'il était beaucoup trop large.

Puis Lothaire se redressa, mit ses mains sur les épaules frêles et, se penchant de nouveau, posa rapidement ses lèvres sur celles d'Aélylys.

Elle eut un si vif mouvement de recul que le fauteuil placé derrière elle faillit tomber.

Ses yeux pleins d'une sorte d'effroi mêlé de colère rencontrèrent un regard souriant, ironique, dont la douceur veloutée donnait une impression de caresse. Puis ce regard se détourna, le prince

prit la main d'Aélylys qui se raidit dans la sienne, et les fiancés sortirent de la chapelle.

Dans le salon des glaces, Lothaire présenta à la future princesse les personnes présentes : la comtesse Sidonia Brorzen, vêtue d'une élégante robe blanche, un peu pâle et se forçant à un sourire gracieux, le comte son père, d'autant plus empressé qu'il avait dû recourir aux plus humiliantes supplications pour obtenir sa rentrée en grâce, le comte Sareczy, beau vieillard de mine très noble et de physionomie bienveillante, la baronne de Fendlau, la vieille comtesse Fützel, ancienne gouvernante du prince, devenue dame de compagnie près de Sidonia, le capitaine comte Erdel, aide de camp de Son Altesse, et Valérien de Seldorf, dont la remarquable souplesse d'échine attira de nouveau l'attention d'Aélylys quand il se courba jusqu'à terre devant elle.

Ainsi que le lui avait indiqué la comtesse Sareczy, la nouvelle fiancée répondait par un petit salut gracieux à la révérence des femmes et donnait aux hommes sa main à baiser. Ce cérémonial accompli, Lothaire ordonna, en



s'adressant à Valérien :

– Que l'on serve la collation dans une demi-heure. Viens un moment, Aély, j'ai à te parler. Chère comtesse, il y a dans la galerie quelques tableaux assez remarquables sur lesquels je vous demanderai de me donner votre avis.

La comtesse Sareczy, obéissant à cette invitation, suivit les fiancés dans la galerie tendue de tapisseries et, discrètement, se dirigea vers un tableau de Coypel placé à l'extrémité.

Aély se laissait conduire par la main ferme et autoritaire qui avait saisi la sienne. Elle ne savait décidément plus trop où elle en était. Lothaire la mena dans la profonde embrasure d'une fenêtre, où deux fauteuils étaient disposés. Il la fit asseoir sur l'un d'eux et prit place près d'elle.

– Donne-moi cette bague, Aély, elle est trop grande pour toi. Je t'en ferai faire une autre. Que signifie cet air offusqué, petite fille ?

Il la regardait avec un amusement railleur qui fit monter une rougeur plus vive au visage délicat.

– Pourquoi me tutoyez-vous ? demanda-t-elle d'une voix frémissante.

– Parce que c'est la coutume, en Autriche, entre fiancés. Je te permets d'en user ainsi à mon égard et de m'appeler Lothaire.

– Oh ! non !

Il se mit à rire, en répliquant :

– Comme tu voudras ! Je sais que tu es une petite fée un peu farouche et il me plaît de t'accorder quelque indulgence. N'en abuse cependant pas, car... je ne suis pas très patient.

– Oh ! je le pense bien ! dit Aélyls avec une spontanéité qui amena un nouveau rire sur les lèvres de Lothaire.

– Voilà un cri du cœur ! Je crois que tu as une très mauvaise opinion de moi. Qui donc t'a renseignée à ce sujet ?

– Personne. Mais je vous ai vu, autrefois, et je crois que vous êtes tout pareil...

– Ah ! oui, la correction de Valérien ! Décidément, cela t'a bien frappée ! Aurais-tu préféré que je fisse châtier la petite fille

indiscrète, véritable cause de mon réveil ?

– Oh ! moi, je ne me serais pas laissé faire ! dit-elle ardemment. Je n'aurais pas été comme ce petit garçon, que je plaignais et que je méprisais en même temps.

– Méprise-le, c'est tout naturel, mais ne le plains pas. Seldorf a la bassesse dans le sang et il est si parfait courtisan qu'il aimerait cent fois mieux, plutôt que d'être seulement ignoré de moi, se voir traité comme la poussière que je foule aux pieds. Sois donc persuadée qu'il considérerait comme un grand honneur d'être appelé à me distraire un instant.

– Vous distraire !

Aélyls attachait sur Lothaire un regard indigné.

– ... Vous distraire en voyant souffrir ! Mais c'est... c'est affreux !

N'était-ce pas Satan en personne, ce jeune homme vêtu de rouge, avec son beau visage orgueilleux, sa bouche que soulevait un pli de raillerie presque cruelle, ses yeux où passait un éclair de méprisante moquerie ?

– Allons, ne te fâche pas, petite fée. Valérien n'en vaut pas la peine, je t'assure, et tu le comprendras en le connaissant mieux. Sais-tu que tu fais une bien jolie petite Dame verte ? Ce costume un peu singulier te va à merveille et il faudra le remettre quand tu viendras ici. Mais pourquoi ceci ?

Avant qu'Aélyls eût pu faire un mouvement, le ruban retenant ses cheveux était dénoué, jeté au loin, et les boucles dorées se répandaient sur son cou et ses épaules.

– ... C'est ainsi que je te veux voir, petite belle aux cheveux d'or. Maintenant, raconte-moi ce que tu faisais à ton abbaye et ce qu'on t'y apprenait.

Son regard, de nouveau, avait repris une douceur caressante. Comme Aélyls se taisait, trop émue encore pour répondre, il répéta en souriant :

– Raconte, Aélyls... quand tu seras calmée.

Il se renversa contre le dossier du fauteuil et ses doigts se mirent à jouer avec les boucles soyeuses. Entre les cils abaissés, il semblait

considérer avec complaisance la figure menue, palpitante et encore rouge de l'indignation soulevée tout à l'heure en l'âme d'Aélyls par les paroles de son fiancé. La fillette se raidissait bien fort pour ne pas écarter cette main, pour ne pas s'éloigner de ce prince Lothaire, beau et effrayant comme l'archange déchu.

– Apprends-tu la musique ?

– Oui, prince.

– Tâche de devenir très forte, car je suis bon musicien, et nous jouerons ensemble. Un de ces jours, je te ferai entendre mon violoncelle. Tu me diras si cela te plaît – et je suis certain, avec toi, d'avoir une réponse sincère. N'est-ce pas que tu ne me feras pas de compliments si je ne les mérite pas ?

– Certainement non !

Il eut un léger rire amusé. La caresse de ses yeux était nuancée d'ironie. Aélyls se contraignait à ne pas baisser les siens, à le regarder bien en face pour ne pas avoir l'air d'une petite fille peureuse. Et tandis que, sur une nouvelle

question de Lothaire, elle racontait son existence à la Combe-des-Bois, une sensation un peu grisante l'envahissait, faisait glisser en tout son être comme un étrange petit frisson.

Une horloge, placée sur un socle de marbre en face des fenêtres, sonna quatre heures.

– Il est l'heure de la collation, dit Lothaire. Je te ferai ensuite reconduire au Vieux-Château. Demain, dans l'après-midi, j'irai te prendre en voiture pour une promenade dans la forêt. Car il faudra te résigner à me voir tous les jours, Aély, pendant le temps que je resterai ici.

– Je sais bien que je dois, maintenant...

– Que tu dois me supporter ? dit-il en voyant qu'elle s'interrompait, un peu troublée sous le regard où s'allumait une lueur de raillerie. Ce mariage que t'impose la volonté de ton père est-il donc un grand sacrifice pour toi, Aély ?

– Un très, très grand sacrifice, parce que...

– Parce que ?

Courageusement, elle acheva :

– Parce que je sens bien que je serai

malheureuse près de vous.

– Voilà une appréciation très flatteuse pour moi ! Alors, tu as peur ?

– Mais non, je n'ai pas peur !

Elle se redressait, avec une flamme de défi dans les yeux.

– Je sais bien que Dieu me donnera la force de souffrir, s'il le faut, puisque je dois obéir à mon père. Mais si j'avais été libre...

– Tu ne m'aurais jamais choisi ?

Bien loin de paraître fâché, Lothaire semblait s'amuser infiniment.

– ... Ainsi donc, je ne te plais pas ?

Il se penchait vers Aélyls et son visage, sa bouche moqueuse se trouvèrent tout près de la petite figure frémissante.

Elle balbutia : « Non ! » en se reculant, en détournant les yeux de ces yeux noirs qui étincelaient de gaieté railleuse.

Lothaire se redressa, en riant toujours, et se leva en disant à mi-voix, comme se parlant à lui-

même :

– Ah ! toi, tu es unique au monde !

Puis il fit quelques pas vers la partie de la galerie où la comtesse Sareczy contemplait un tableau de l'école hollandaise.

– Nous allons rejoindre la princesse pour la collation, madame. Que dites-vous de ceci ? Le comte Brorzen, qui est bon connaisseur, le prise fort. Mais nous n'avons pu découvrir de signature.

Aélyls s'était levée à son tour. Elle s'appuyait à la porte-fenêtre, car elle se sentait un peu défaillir. Les efforts qu'elle avait dû faire sur elle-même depuis deux jours, les angoisses qui l'avaient tourmentée, les émotions diverses de cet après-midi avaient raison de ses forces.

Et puis, ce prince Lothaire... Ah ! oui, – bien que pour tout au monde elle ne voulût pas le lui avouer, – quelle peur étrange elle avait de lui !

Il revenait vers elle et lui présenta son bras en disant :

– Mets ta main là, Aélyls.



Elle obéit, et tous deux, suivis de la comtesse Sareczy, rentrèrent dans le salon voisin. Aélyls vit leurs deux silhouettes reproduites dans les parois de glaces. Une jolie petite fille aux boucles éparses, tout habillée de vert, près du bel officier svelte vêtu de ce rouge sombre qui faisait ressortir la mate blancheur du visage et le brun satiné des cheveux, qui semblait aussi donner un reflet ardent aux yeux foncés, d'une si changeante beauté.

Avec la princesse Jutta, et suivis des personnes présentes, les fiancés passèrent dans le péristyle où la collation était servie. Aélyls, dominant courageusement sa faiblesse, se laissait conduire et s'assit à la place que lui désignait un imposant majordome, près du prince. En jetant un coup d'œil autour de la table, Lothaire demanda :

– Eh bien ! où est donc la princesse Brorzen ?

– Sidonia a eu un moment de malaise, Altesse, répondit le comte. Que Votre Altesse veuille bien l'excuser. Elle espère pouvoir reparaître tout à l'heure.

Les sourcils de Lothaire se rapprochaient. Un

pli de mécontentement sarcastique se dessina au coin de sa bouche, tandis qu'il détournait dédaigneusement son regard du comte Brorzen, qui parut aussitôt sombrer dans la désolation.

Aélyls, vainement, essayait d'avaler une cuillerée de la glace vanillée contenue dans une ravissante coquille de porcelaine de Sèvres. Il lui semblait que les colonnes de marbre, les personnes présentes, tout, enfin, tournait autour d'elle.

« Je vais tomber ! » pensa-t-elle avec effroi.

– Tu n'as pas faim, petite fille ? demanda une voix à son oreille.

Elle murmura :

– Non, je... je ne me sens pas bien...

La cuiller lui échappa des mains. Contre le dossier de la chaise, la petite tête se renversa ; puis le corps frêle ploya et aurait glissé à terre si Lothaire ne l'avait retenu.

– Qu'a donc cette enfant ? s'écria la princesse Jutta.

– Sans doute la chaleur l'incommode-t-elle...

ou un peu trop d'émotion.

Tout en parlant, Lothaire quittait son siège et enlevait Aélyls entre ses bras.

– Voulez-vous venir lui donner les soins nécessaires, madame ? dit-il en s'adressant à la comtesse Sareczy.

– Mais, mon enfant, si tu le désires, je puis...

Et la princesse Jutta se soulevait sur son fauteuil.

– Non, ma tante, il est inutile que tu te déranges, répondit-il brièvement.

Il emporta Aélyls dans le salon et la déposa dans un fauteuil. La comtesse Sareczy, qui l'avait suivi, mit un flacon de sels sous les narines de la fillette, qui entrouvrit presque aussitôt les yeux et murmura :

– Je vous demande pardon...

– Tu es toute pardonnée. Une petite rose sauvage comme toi n'est pas accoutumée à notre atmosphère.

Lothaire se penchait et prenait entre ses mains

tièdes et singulièrement douces la petite main glacée, sur laquelle il mit un baiser.

– ... La comtesse va te reconduire et tu te reposeras jusqu'à demain. La promenade en voiture te fera ensuite du bien. Chère comtesse, veuillez donner les ordres nécessaires pour que vous puissiez partir dans un moment.

Il s'éloigna et alla reprendre sa place à table. Tandis qu'il répondait aux questions d'un intérêt affecté que lui adressait la princesse Jutta, Sidonia parut et vint silencieusement s'asseoir à sa place, demeurée vide jusque-là. Son beau visage aux lignes régulières était altéré, des cernes mauves se dessinaient sous les yeux qui semblaient légèrement rougis. Le prince ne tourna même pas la tête de son côté et ne parut pas un instant s'apercevoir de sa présence, jusqu'au moment où il se retira en invitant les hommes présents à le suivre dans la salle de billard.

Le comte Brorzen, en passant près de sa fille, s'arrêta en disant à mi-voix :

– Prends sur toi, Sidonia ! Ne recommence

plus ceci ! Le prince est très mécontent et te le fera sentir.

Elle murmura, en déchirant de ses doigts nerveux la dentelle qui ornait son corsage :

– C’était si affreux de voir cette petite créature... sa fiancée... sa fiancée !

– Patience ! Tout arrive à qui sait attendre... et manœuvrer. Mais ne compromets pas nos efforts par d’intempestives faiblesses. Le prince est de ces hommes qui font très volontiers souffrir une femme, mais ne peuvent supporter que leur victime cesse un instant de sourire et se permette de défaillir, surtout en public. Cette tendance s’accroîtra chez lui avec l’âge. Agis en conséquence à l’avenir et, dès aujourd’hui, tâche de te faire pardonner.

Sur ces mots, le comte Brorzen se hâta de rejoindre la suite du prince.

– Sidonia, viens, ma chère enfant ! dit affectueusement la princesse Jutta.

Elle prit le bras de la jeune fille et se dirigea vers son appartement. Toutes deux entrèrent dans

le salon vert. La princesse s'assit et Sidonia, s'agenouillant près d'elle, appuya son visage contre son bras.

– Ma pauvre petite ! Tu n'as pas eu la force. Mais il ne fallait pas...

– Mon père vient de me le dire. Je n'ai pas le droit de faiblir sous l'excès de la souffrance. Chère, chère princesse, j'ai cru mourir, aujourd'hui, en assistant à ces fiançailles ! Que sera-ce donc quand il l'épousera, si jamais ce jour arrive ?

Les yeux bleus, chargés de désespoir et de passion, se levaient sur le visage de la princesse que crispait une colère contenue.

– Oui, tu as raison d'ajouter ceci, enfant ! Il n'est pas fait, ce ridicule mariage. Lothaire s'est pris d'une singulière fantaisie pour cette fillette mal élevée, jolie, certes, étrange surtout. Accomplir la promesse de son père lui paraît intéressant pour le moment. Mais il a l'esprit trop capricieux pour se plaire longtemps à cet idyllique amusement. La petite, jusqu'au moment du mariage, sera mise dans quelque couvent, et

Lothaire, d'ici là, verra tant de femmes belles, séduisantes, amoureuses, qu'il oubliera et dédaignera cette enfant.

– Mais parmi ces femmes... s'il choisit la princesse de Waldenstein ?

– Tu es l'une d'elles, Sidonia. C'est à toi de manœuvrer pour le conquérir définitivement. Quant à cette odieuse petite fille, ne t'en inquiète pas trop, je te le répète. Si par hasard, Lothaire persistait à l'épouser... eh bien ! nous verrions à trouver un moyen pour l'éloigner de notre route.

– Ah ! je mourrais si jamais il m'écartait de lui ! murmura Sidonia, en cachant son visage contre le bras de la princesse.

Ce bras s'étendit, enserra la jeune fille.

– Il te brisera plus d'une fois le cœur, enfant. Car lui ne saura jamais, ou plutôt ne voudra jamais aimer comme tu souhaiterais de l'être.

– Je le sais ! dit sourdement Sidonia. Je le connais... autant qu'on peut connaître une nature si étrange, insaisissable, une nature où le charme le plus enivrant côtoie une sorte de cruauté

raffinée. Je le connais, et je l'aime ainsi, je ne le voudrais pas autrement !

Pendant un long instant, les deux femmes restèrent silencieuses. La princesse Jutta caressait lentement les cheveux blonds de la jeune fille.

Elle dit tout à coup, avec un petit rire qui sonna faux :

– Décidément, la comtesse Sareczy est chargée officiellement d'être le chaperon de la nouvelle fiancée ! Je suppose que Lothaire recevra le mari et la femme à Söhnthal et qu'ils reparaîtront à la cour sous son égide. Mais, décidément, ces gens-là me sont tout à fait antipathiques et je regrette que mon neveu leur accorde une si évidente faveur. Enfin, espérons qu'elle ne sera pas de longue durée !

Les deux vieillards dont il était ainsi question se retrouvaient une heure plus tard dans l'appartement qui leur avait été affecté. Le premier mot de la comtesse, en abordant son mari, fut celui-ci :

– Pauvre petite !



– Hélas ! Elle paraît si charmante !

– Un petit être délicieux ! Et fière, ardente, sensible. Tout ce qu'il ne faudrait pas.

– Sa vie ne sera qu'une souffrance si ce mariage s'accomplit.

– Il s'est montré bon pour elle, aujourd'hui.

– Aujourd'hui, oui, aujourd'hui...

Tous deux se regardaient avec une grande tristesse au fond des yeux.

– Il est mystérieux, ce prince Lothaire, murmura la comtesse. On ne sait au juste...

– Séduction et mystère, oui. Cruauté aussi, prétend-on. Déjà, la femme n'est pour lui qu'un être sans âme, dont il se joue impitoyablement. Et cette servilité qu'il se plaît à voir autour de lui...

– Pourtant, nous, qui ne sommes pas des flatteur, qui conservons notre dignité, nous semblons lui être sympathiques.

– Oui, c'est vrai. Il y a réellement en lui une énigme. Mais souhaitons de tout notre cœur que cette union si disproportionnée moralement

parlant ne s'accomplisse pas !

Ainsi – non pour le même motif – le vœu des Sareczy se rencontrait avec celui de la princesse Jutta.

## VIII

Aélyls était assise sous le berceau de chèvrefeuille, dans le jardin du Vieux-Château. Elle avait de nouveau revêtu la robe de soie verte et attendait qu'on vînt la chercher pour la conduire au Château-Vert.

La promenade en voiture s'était fort bien passée, la veille. Les comtesses Sareczy et Brorzen occupaient le siège de derrière de l'élégant équipage. Aélyls se trouvait sur le devant, près du prince qui conduisait avec la plus souple maîtrise les chevaux ardents et difficiles. Lothaire s'était montré aimable, très gai, presque sans ironie et, pour la première fois, Aélyls avait fait entendre devant lui son rire frais, si léger, dont son amie Cécile de Forsan disait : « Il n'y a rien de plus charmant à écouter. » Elle était rentrée de cette promenade un peu grisée – par l'air de la forêt et la rapidité de la course, pensait-

elle ingénument. Lothaire, en l'aidant à descendre de voiture, l'avait complimentée sur son courage.

– Bien des personnes sont effrayées par mes chevaux et par l'allure que je leur fais prendre. Mais, chez toi, je n'ai pas surpris un seul moment d'inquiétude.

– C'est que je n'en ai pas eu du tout. Je sentais que vous étiez tout à fait maître de ces belles bêtes et je trouvais si agréable d'être ainsi emportée par elles !

Lothaire avait souri au petit visage rose, animé, aux beaux yeux brillants, et il avait dit :

– Nous recommencerons.

À ce moment, Aélyls avait rencontré le regard de la comtesse Brorzen et elle avait songé avec quelque saisissement : « Elle ne me regarderait pas autrement si elle voulait me dévorer. »

– À demain, avait ajouté le prince. Je t'enverrai chercher.

Aélyls attendait donc. Pour ne pas perdre son temps, selon les principes enseignés à l'abbaye, elle avait pris son tricot et continuait un bas

commencé. Travail machinal, qui n'empêchait pas celui de l'esprit. Aélyls pensait au fiancé qu'elle allait revoir tout à l'heure – elle y pensait avec une étrange sensation où la crainte, la défiance, et toujours un petit ferment de révolte, se mêlaient à cette sorte de griserie déjà éprouvée en présence de Lothaire.

« Il a été bon pour moi, jusqu'ici, songeait-elle. Que sera-t-il aujourd'hui ? »

Et la parole prononcée par Mathias Heller, le forestier, revint à sa mémoire : « Ce qui plaît aujourd'hui à Son Altesse lui déplaît le lendemain. »

Alors, elle... subirait-elle aussi l'effet de cette humeur capricieuse ?

Oui, sans doute. Il devait avoir l'âme aussi changeante que sa physionomie qu'elle avait déjà vue si différente, depuis le jour où il s'était avancé vers elle, sur l'esplanade de Croix-Givre.

Et puis, il ne pouvait pas être réellement bon, l'homme qui déclarait avec tant d'orgueilleux cynisme que le châtiment injuste autrefois infligé

à son jeune compagnon avait été pour lui une distraction.

À ce souvenir, Aélylys sentit de nouveau l'indignation bouillonner en elle. Oui, de quel ton il avait dit cela ! Comme ses yeux étaient mauvais, à ce moment-là ! Vraiment, il était effrayant, ce prince Lothaire... et il y avait bien de quoi éprouver ce petit frisson d'angoisse qui, tout à coup, faisait glisser les aiguilles des mains d'Aélylys.

Mais la fillette se redressa, tendit l'oreille. Une voiture approchait. Un instant plus tard, Aélylys y montait et s'asseyait en face de la femme de chambre envoyée pour l'accompagner.

À une courte distance du château, sur un des côtés du parterre, se trouvait l'orangerie. En ce moment, citronniers, grenadiers, orangers, soignés avec amour par les successifs Forignon, étaient disposés sur les terrasses et le bâtiment, aux larges ouvertures cintrées et vitrées, demeurait vide. Orné à l'extérieur d'une vieille et superbe glycine, il avait ses murs intérieurs couverts de rosiers, à cette époque de l'année en

pleine floraison. Les arômes suaves, pénétrants, qui s'en exhalaienent, avaient sans doute incité le prince Lothaire, grand amateur de fleurs odorantes, à choisir depuis quelques jours cette orangerie pour y faire servir le café. Ce fut là que la femme de chambre conduisit Aélyis, qui s'y trouva en présence de la princesse Jutta, de la comtesse Sareczy et de la dame d'honneur.

La princesse l'accueillit avec cette amabilité à laquelle ne se méprenait pas la fillette. Son antipathie du premier moment pour la tante du prince Lothaire persistait. Pas davantage ne lui plaisait M<sup>me</sup> de Fendlau, élégante jeune femme aux manières doucereuses et au regard sans franchise. Mais, par contre, elle aimait déjà cette bonne comtesse Sareczy et se réjouissait de la trouver là, près de ces deux autres femmes dont, instinctivement, elle ressentait la malveillance.

Dix minutes plus tard, un domestique apparaissait et informait M<sup>lle</sup> de Croix-Givre que, Son Altesse le prince Lothaire l'attendait dans la bibliothèque, ainsi que la comtesse Sareczy.

À quelque distance de l'orangerie, Aélyis

glissa son bras sous celui de la vieille dame en murmurant :

– Oh ! que je suis contente d’être seule avec vous ! La princesse est pourtant aimable... mais je sens que ce n’est pas vrai. Dites, n’ai-je pas raison ?

Elle levait un regard interrogateur sur la comtesse qui laissa voir quelque embarras.

– Je crois que vous exagérez... que vous vous faites une idée...

– Si, si, vous pensez comme moi. Elle est probablement mécontente de ce mariage. Eh bien ! si elle croit que cela me fait plaisir, à moi !

Le regard d’Aélyls s’assombrissait tout à coup.

– ... J’aurais bien voulu qu’elle trouve un moyen pour me l’épargner ! Comme cela, tout le monde serait content, même le prince, qui en aura vite assez de moi quand j’aurai cessé de l’amuser.

– Mais, mon enfant, pourquoi pensez-vous que Son Altesse... ?

La comtesse attachait un regard d’étonnement attristé sur la petite figure soudainement un peu



crispée.

– « Ce qui lui plaît un jour lui déplaît le lendemain. » Quelqu'un m'a dit cela, il y a peu de temps. Et je sens bien que c'est vrai.

– Peut-être pas pour vous...

La protestation manquait de conviction, car la comtesse Sareczy pensait avec un serrement de cœur : « Hélas ! pauvre petite, vous l'éprouverez sans doute comme les autres ! »

En secouant ses cheveux, qu'elle avait laissés libres pour obéir au désir de Lothaire, Aélyls murmura :

– Pour moi aussi.

Dans la bibliothèque, le comte Sareczy, monté sur une échelle roulante, cherchait des livres dans un rayon haut placé. Le prince, debout à quelques pas de là, feuilletait un vieux volume couvert de peau brune. Il le posa sur une table à l'entrée de la comtesse et de sa jeune compagne et fit quelques pas au-devant d'elles.

– Ma petite Aélyls, j'ai quelque chose d'intéressant à te faire connaître.

Il prenait la main de la fillette et l'attirait vers lui.

– ... Tout d'abord, je te présente Tamerlan.

Le léopard, étendu à quelques pas de là, se soulevait et fixait sur Aélyls ses yeux d'un vert doré.

– ... C'est l'âme parlante des Waldenstein qui, en de très lointains âges, arrivèrent d'Asie couverts de peaux de léopard et, dit la chronique de notre maison, étaient « aussi cruels et terribles que les pires fauves ». Ils se sont civilisés depuis, comme tu peux le constater. Tamerlan aussi, d'ailleurs. Il est mon favori et j'en fais ce que je veux. Approche-toi et caresse-le.

Mais Aélyls eut au contraire, un léger mouvement de recul.

– Je n'aimerais pas beaucoup cela, dit-elle en levant sur Lothaire un regard hésitant.

– Ne crains rien, je ne te dirais pas de faire une chose où je verrais quelque danger pour toi. Cependant, si tu as peur...

Mais Aélyls s'avança résolument et posa sa

main sur la tête du fauve. Il fallait bien apprendre à être courageuse pour affronter dans l'avenir le maître inquiétant et mystérieux qui, dès maintenant, lui semblait plus redoutable que Tamerlan.

– Tu es brave, j'aime cela, dit Lothaire d'un ton approbateur. Maintenant, viens ici.

Il la conduisit à un large canapé de chêne et s'assit près d'elle, en indiquant d'un geste aimable à la comtesse Sareczy un siège en face de lui.

– ... Ce matin, le comte Sareczy, qui fouille avec délices dans cette bibliothèque, y a découvert entre autres intéressantes choses un antique volume où se trouvent relatées des légendes de la Comté. Comme elles sont écrites en vieux français, il va nous les traduire en langage plus intelligible pour des oreilles profanes.

Le comte était descendu de son échelle. Il alla prendre le volume que Lothaire avait posé sur une table et, obéissant à l'invitation du prince, s'assit à quelques pas d'Aélys.

Le vieux français n'avait pas de secret pour l'érudit bibliophile. En le traduisant, il savait conserver la saveur des mots, des expressions périmées. Aély, un peu penchée, les mains jointes, écoutait avec un profond intérêt. De temps à autre, quand le comte s'interrompait ou terminait une légende, elle échangeait des appréciations avec lui, regardait les vieilles estampes intercalées dans le texte. Par moments, elle s'animait, devenait ardente et gaie, montrait une vivacité, une finesse d'intelligence qui semblaient ravir le vieux comte. Puis elle redevenait soudainement attentive, songeuse, avec une singulière profondeur de pensée dans le regard et une vie frémissante sur son petit visage palpitant.

Lothaire demeurait silencieux. Il s'était accoté dans un angle du canapé et tenait attachés sur Aély ses yeux à demi cachés sous la courte frange des cils. Sa physionomie était pensive et sérieuse, telle que pendant la cérémonie des fiançailles. Mais, tout à coup, il parut sortir d'un rêve et interrompit le comte au milieu d'une captivante histoire où il était question d'une

enchanteresse redoutable qui avait – en des temps fabuleux – habité la forêt de Croix-Givre.

– Laissons cela pour aujourd’hui, mon cher comte ; nous continuerons un autre jour.

Aélyls dit d’un ton de regret :

– J’aurais voulu savoir ce que devint cette belle Elysis.

– Eh bien ! très probablement, après avoir tourné la tête à pas mal d’imbéciles, elle tomba elle-même sous le joug d’un plus fort et d’un plus malin que les autres. C’est une chose vieille comme le monde. Et ladite enchanteresse, comme toutes les femmes dans le même cas, ne fut vraiment heureuse qu’à partir de ce moment.

– Oh ! Altesse ! protesta la comtesse Sareczy.

Lothaire tourna vers elle son visage redevenu souriant et railleur :

– Je ne conteste pas qu’il existe des exceptions, chère comtesse. Mais je crois qu’une femme ne connaît la plénitude du bonheur humain que dès l’instant où elle sent la domination d’un maître, où elle devient à son

tour faible, domptée, sous la dureté du joug.

– Il n'existe donc pas de dignité, de fierté féminines, selon Votre Altesse ?

Un reproche mêlé de tristesse passait dans l'accent de la comtesse.

– Bien peu, sans doute. J'imagine que l'avenir ne me donnera guère de motifs pour changer d'avis à ce sujet.

Un éclair de sarcasme traversait les yeux noirs.

– ... À moins qu'Aélyls, peut-être ?

Il se tourna vers la fillette qui attachait sur lui un regard perplexe et inquiet.

– ... Dis, Aélyls, te révolterais-tu si ton mari voulait faire de toi une personne bien soumise à ses volontés, qui n'aurait plus d'autres idées, d'autres opinions que les siennes, qui serait une sorte d'esclave, en un mot ?

– Ah ! certainement oui !

La réponse avait jailli avec véhémence. Lothaire eut un petit rire moqueur et se pencha

légèrement.

– Eh bien ! moi, je pense que, si tu l'aimais, tu accepterais tout.

– Non, non ! Oh ! bien sûr que non ! Si c'est une femme comme cela que vous voulez, vous ferez bien d'en choisir une autre que moi !

Elle était de nouveau cabrée, la fière petite Aélyls. Ses beaux yeux ardents bravaient la caresse veloutée du regard doucement ironique, le sourire énigmatique de ces lèvres railleuses.

– Je ne t'ai pas choisie, Aélyls. Tu oublies que nous sommes tous deux obligés à ce mariage. Je ne dis pas que, pour mon compte, je trouve quelque chose de particulièrement pénible dans cette obligation. Mais l'avenir seul nous apprendra si nous sommes faits l'un pour l'autre.

– Oh ! je n'ai pas besoin d'attendre l'avenir pour savoir que...

Elle s'interrompt en rougissant, sous le regard de plus en plus moqueur.

– Petite fille, je devrais me fâcher pour la mauvaise opinion que tu as de moi. Il me plaît de

ne point le faire, parce que... Non, je ne te dirai pas pourquoi, car cela te rendrait trop présomptueuse... et tu l'es déjà assez comme cela. Viens, maintenant.

Il se leva, lui prit la main et l'emmena vers une porte ouverte à deux battants sur un grand salon garni de tapisseries des Flandres. Cette pièce faisait partie de l'appartement particulier du prince Lothaire. Celui-ci, en entrant, désigna à sa petite fiancée un clavecin en bois de rose décoré de bronzes ciselés.

– Saurais-tu en jouer ? J'aurais voulu t'entendre.

– Oui, il y en a un à la Combe-des-Bois et M<sup>me</sup> de Saint-Laurent, notre maîtresse de musique, m'y a fait jouer souvent.

– Eh bien ! va. Fais-moi juger de ton talent.

– Oh ! mon talent ! dit-elle avec un doux petit rire.

Elle alla s'asseoir devant le clavecin et commença une pastorale, œuvre délicate d'un musicien du siècle précédent. Tout d'abord, ses



doigts avaient un petit tremblement à cause de l'auditeur qui était là, debout près d'une des fenêtres ouvertes sur la terrasse, et dont elle sentait le regard attaché sur elle. Mais, bientôt, elle surmonta cette gêne, ne songea plus qu'aux phrases mélodiques, d'une grâce mélancolique, écloses sous ses doigts légers.

Comme elle achevait, Lothaire se rapprocha et posa la main sur son épaule.

– Voilà une agréable découverte ! Tu es déjà une vraie petite artiste, Aély.

– Je suis contente que cela vous fasse plaisir, dit Aély avec simplicité, en se tournant un peu vers lui.

– Enfin, voilà une parole aimable ! C'est que tu en es avare, petite fée !

Il riait, en la regardant avec une douceur à la fois moqueuse et tendre.

– ... Tu feras tous mes compliments à M<sup>me</sup> de Saint-Laurent pour avoir formé une si parfaite élève.

Cette parole rappela tout à coup à la fillette

une question qu'elle devait adresser à son fiancé. La veille, dame Véronique lui avait dit : « Il faudrait savoir si, comme je l'espère bien d'ailleurs, il est dans les idées du prince de te voir finir ton éducation à la Combe-des-Bois. » Avec quelque anxiété, elle formula donc l'interrogation.

– Je n'ai pas encore songé à cela, ma chère petite. Très probablement, je jugerai préférable de te mettre dans un de nos couvents autrichiens où sont élevées des filles de grandes familles...

– Non, je vous en prie, laissez-moi à la Combe-des-Bois ! J'aurais beaucoup de peine de m'en aller maintenant, de quitter mon pays, cette abbaye où j'ai été heureuse.

– Oh ! oh ! du moment où ma fière Aélyss m'adresse une prière, je ne puis rien lui refuser ! Tu resteras donc à la Combe-des-Bois... jusqu'à ce que l'Ogre t'emmène dans son palais de Söhenthal.

Il se pencha et posa ses lèvres sur une petite boucle de cheveux égarée sur le front blanc.

Aélyls se rejeta en arrière si vivement qu'elle faillit tomber à la renverse.

– Eh ! petite fille sauvage, prétendrais-tu me dénier le droit de t'embrasser ?

Il regardait en souriant le visage empourpré, les yeux un peu farouches, toute la petite personne à la fois raidie et frémissante.

– Je ne veux pas ! dit Aélyls avec énergie.

– Je ne veux pas ! Sais-tu que ce mot-là n'a guère de sens pour moi dans la bouche d'autrui ? Mais tu es vraiment une amusante enfant... une enfant, certes.

Il eut un rire bas, légèrement sardonique. Mais son regard restait étrangement caressant et comme éclairé d'une lueur de pensive tendresse.

Il s'écarta d'Aélyls et alla prendre un violoncelle posé dans un angle de la pièce. Bientôt s'élevèrent des sons amples et profonds, une harmonie d'une poignante beauté. Aélyls, immobile, les mains jointes, écoutait de toute son âme. Quand Lothaire, ayant remis le violoncelle à sa place, s'approcha d'elle, il vit un petit visage

pâli par l'émotion et des yeux pleins de larmes.

Sans doute n'avait-il pas besoin d'autres signes pour connaître l'appréciation d'Aélyls sur son talent, car il dit simplement :

– Il est temps que nous allions retrouver ma tante, Aélyls.

Quelques instants plus tard, le prince Lothaire, sa fiancée et les deux vieillards, suivis du seigneur Tamerlan, faisaient leur entrée dans l'orangerie où la princesse Jutta les accueillit avec le plus doux sourire, en dépit de ses nerfs exacerbés, car l'heure où l'on servait habituellement le café était passée depuis longtemps.

Il y avait là le comte Brorzen, sa fille, la vieille comtesse Fützel, puis aussi l'aide de camp et M. de Seldorf. Tout ce monde salua fort respectueusement Aélyls, que la princesse voulut faire asseoir près d'elle.

– Je viens de découvrir qu'elle était très bonne musicienne, ma tante, dit gaiement Lothaire.

Il avait pris place sur un fauteuil, en désignant

à la comtesse Sareczy un siège près de lui. Toutes les autres personnes présentes s'étaient assises à quelque distance, dans un silence déférent.

– ... N'est-il pas vrai, comtesse ?

– Il est certain, Altesse, que M<sup>lle</sup> de Croix-Givre paraît admirablement douée. Elle sera tout à fait digne, dans quelques années, d'accompagner l'artiste incomparable qu'est Votre Altesse.

– Tu as joué aussi, Lothaire. Les sons de ton violoncelle sont venus jusqu'ici, dit la princesse Jutta en dépliant son éventail.

– Oui, j'ai joué pour Aélyls.

Ses yeux souriants allaient chercher la petite figure pensive, sur laquelle semblait demeurer encore un reflet de l'émotion éprouvée tout à l'heure.

Sidonia glissa vers la fillette un coup d'œil haineux. L'innocente petite Aélyls ignorait que le prince Lothaire venait de lui faire là une grande faveur, dont elle, la belle comtesse Brorzen, n'avait jamais été honorée, quelle que fût son

humble adoration pour lui.

En cette fin d'après-midi. Aélyls eut l'occasion de voir son fiancé sous un nouvel aspect, celui d'un causeur étincelant, d'un esprit tout à la fois vif et profond, mordant et subtil. Il possédait une brillante culture intellectuelle, qu'une exceptionnelle facilité de travail et le goût de l'étude lui avaient permis d'acquérir précocement. Parmi ceux qui l'entouraient en ce moment, il trouvait des interlocuteurs fort capables de lui donner la réplique, en la personne du comte Sareczy, de sa femme, du comte Brorzen et de l'aide de camp. Valérien, lui, semblait réduit au rôle d'approbateur extasié des moindres mots sortis de la bouche princière. Quant aux autres dames, sauf la princesse Jutta, intelligente et fort instruite, aucune – même Sidonia, dont l'éducation intellectuelle était cependant fort complète – n'aurait osé oublier que le prince Lothaire dédaignait une opinion féminine en matière littéraire, scientifique ou politique, et déclarait qu'une femme ne saurait lui plaire dès qu'elle ouvrait la bouche sur un de ces sujets.

Aélys, tout naturellement, restait silencieuse. Non qu'elle ne fût capable de comprendre la plupart des sujets traités devant elle. Mais elle était fort intéressée, comme en témoignait sa physionomie. Et elle pensait avec une involontaire admiration : « Comme il est agréable à entendre ! Comme il doit être intelligent et savant déjà ! »

Elle considérait Lothaire avec une pensive perplexité. Il s'animait peu en parlant, gardait cette attitude d'indolence altière qui lui était habituelle. Mais son regard passait par toutes les phases de l'ironie ; un vif éclair y succédait à une sorte de langueur, et lui-même se voilait subitement sous une froideur dédaigneuse, un instant après remplacée par une flamme rapide qui donnait à toute la physionomie une singulière expression d'ardeur dominatrice.

Oui, il était bien intéressant à regarder, ce prince Lothaire... mais l'enfant qui se faisait cette réflexion avait tout de même une sorte de petit frisson, à la fois d'aise et d'angoisse, comme on en éprouve devant un mystère qui attire, fascine

et effraye en même temps.

Mais là où il produisait plus fortement cet effet sur Aélyls, c'était quand, par moments, il tenait ses yeux mi-clos, laissant glisser un regard d'énigmatique indifférence ou d'orgueilleux mépris, tandis qu'entre ses lèvres se dessinait ce demi-sourire qui semblait contenir tout un monde de dédain et de subtile cruauté.

Aélyls n'analysait pas l'impression éprouvée, mais elle détestait Lothaire, à ces instants-là ; elle éprouvait un violent désir de fuir, de lui échapper... Il ressemblait alors, pensait-elle, au léopard couché à ses pieds, qui avait parfois ce même regard demi-caché, receleur d'inquiétant mystère et d'énigmatiques songeries, ce regard de fauve où semblaient couvrir les férociétés ancestrales de la bête apprivoisée.

Il lui ressemblait aussi par la souple élégance, la grâce nonchalante et altière de tout son être, de ses attitudes, de ses gestes... Et voyant à un moment Tamerlan étendre sa patte, sortir légèrement ses griffes, en conservant ce même air d'indifférence profondément dédaigneuse, Aélyls



ne put contenir un tressaillement.

– Qu’as-tu, enfant ?

Lothaire, d’un regard où s’effaçait le mystère, considérait sa petite fiancée.

– ... Pourquoi as-tu frissonné ? Aurais-tu peur de Tamerlan, maintenant ?

Aélys rougit. Comment ces yeux mi-cachés avaient-ils pu surprendre son involontaire mouvement, alors qu’elle avait cru les voir quelques secondes auparavant occupés à regarder la comtesse Brorzen ? « Comme le chat regarde une souris », avait-elle instinctivement pensé.

– Non... mais... je le voyais sortir ses griffes...

– Et cela t’inquiète ?... Seldorf !

Un léger geste du pied vers le léopard fut sans doute suffisamment compréhensible pour le courtisan admirablement dressé qu’était Valérien de Seldorf, car il quitta aussitôt l’orangerie et rentra suivi du petit valet Julius, qui devait se trouver tout près de là. Le jeune garçon sortit de sa poche la chaîne aux fortes mailles d’argent, vint s’agenouiller sur le sol, près du fauve, et

L'attacha au collier qui entourait le cou souple. Aélyls, avec émotion, remarqua que ses doigts tremblaient.

Il se releva et voulut emmener l'animal. Mais Tamerlan ne semblait pas du tout disposé à quitter l'assistance. Il s'étendit gracieusement sur le flanc et ouvrit la gueule, montrant une langue rose et des dents inquiétantes.

— J'ai déjà dit qu'il fallait le prendre par le collier ; il se lève alors aussitôt.

Le prince Lothaire s'adressait à Valérien, d'un ton bref et impatient.

— Au collier, entends-tu ? ordonna M. de Seldorf.

Julius se pencha et avança une main qui tremblait plus fort. Son pâle visage devenait blême.

Mais il prit courageusement le collier du léopard qui, en effet, se leva et le suivit docilement.

— Il a horriblement peur, ce pauvre petit ! s'écria Aélyls.

Elle tournait vers Lothaire ses yeux pleins d'émotion et de pitié.

– ... Pourquoi l'oblige-t-on à cela ? Votre Altesse a des domestiques plus âgés, plus forts...

– Eh ! te voilà bien cérémonieuse, ma mie !

Lothaire se levait en parlant et regardait la fillette avec une douce ironie. Autour d'eux, chacun – sauf les Sareczy – paraissait frappé d'une stupéfaction scandalisée devant l'incroyable audace de cette petite fille.

– ... Ne t'émeus pas, Tamerlan n'a jamais fait de mal à personne.

– Cela peut arriver !

– Tout arrive, en effet, même que je ne me fâche pas contre une jeune personne qui se permet de me faire des observations. Allons, viens. Je vais te conduire à pied jusqu'à ton logis. Brorzen et toi, Sidonia, vous nous accompagnerez.

La comtesse Brorzen s'inclina, avec le plus gracieux sourire. Mais elle jeta un coup d'œil navré sur sa robe de mousseline brodée, sur ses

petits souliers très découverts, coquets et fragiles. Sans doute se demandait-elle ce que tout cela allait devenir dans les sentiers mal frayés du parc.

De fait, quand elle rentra, une heure plus tard, la mousseline pendait en plusieurs endroits, arrachée par des branches épineuses, les charmants petits souliers et les bas de soie blanche n'étaient plus que déchirures, sans parler des pieds blessés par des pierres aiguës. Le prince, en effet, s'était plu à prendre les plus mauvais sentiers parmi ceux de la seconde partie du parc. Et il y marchait allègrement, près de cette odieuse petite Aélyls qui, avec une légèreté de gazelle, évitait tous les obstacles, semblait à peine toucher le sol de ses pieds menus chaussés de fragiles souliers de soie verte qui, à l'arrivée, n'avaient pas une égratignure.

– En vérité, tu es une vraie petite fée ! avait dit Lothaire en prenant congé d'elle.

Et au retour, par un chemin un peu moins mauvais, il avait marché si vite que Sidonia, torturée par la souffrance de ses pieds meurtris, était demeurée en arrière, tandis qu'il continuait

de causer avec le comte Brorzen, sans paraître s'apercevoir qu'elle ne les suivait plus.

Mais ce n'était pas contre lui que se tournait l'âpre ressentiment de la belle comtesse. Il lui inspirait des sentiments trop idolâtres, il la tenait trop sous sa domination pour qu'elle lui gardât un seul instant rancune de l'amusement cruel auquel il s'était complu. L'entourage du prince Lothaire était d'ailleurs accoutumé de subir des fantaisies de ce genre, et Sidonia s'y fût soumise sans récriminations, comme en d'autres circonstances semblables, si elle n'avait vu Lothaire uniquement occupé d'Aély, écartant les branches qui menaçaient les boucles blondes, lui offrant sa main à des passagers jugés par lui plus difficiles et riant de la voir les franchir en des bonds de jeune biche.

Oui, c'était la jalousie qui tourmentait Sidonia... la haine contre cette enfant destinée à devenir la femme du prince Lothaire et pour laquelle il montrait une si inconcevable indulgence.

– L'aimerait-il donc ? disait-elle un peu plus

tard à la princesse Jutta, qu'elle avait rejointe à l'heure du souper.

La princesse, avec le comte Brorzen et sa fille, se tenait dans un des retraits que formaient les embrasures profondes des fenêtres de la galerie.

À quelque distance, les autres personnes qui prenaient place à la table princière causaient en attendant l'apparition du prince Lothaire.

Le comte Brorzen, à cette question de sa fille formulée à voix basse, leva légèrement les épaules.

– Allons donc ! Veux-tu que je te dise, moi, ce qu'il y a dans tout cela ? Simplement le plaisir de jouer avec ta souffrance, avec ta jalousie... Ne lui montre ni l'une ni l'autre, feins de trouver charmante, sympathique, la petite Croix-Givre... et, bientôt, celle-ci sera traitée comme elle le mérite, c'est-à-dire avec la douceur habituelle de Son Altesse quand on lui déplaît.

Un petit ricanement mauvais compléta la phrase.

– Cette petite, je l'ai en exécration ! murmura

Sidonia.

La princesse joignit les mains en un geste d'impatience.

– Elle est intolérable ! Une petite effrontée ! Enfin, avec le caractère de Lothaire, nous ne pouvons douter que ce nouvel amusement prenne bientôt fin et qu'il la renvoie un de ces jours à son abbaye, après lui avoir donné la bonne leçon qu'elle mérite. Car l'idée que tu énonçais tout à l'heure est absolument ridicule, Sidonia. Voyez-vous Lothaire amoureux de cette petite fille ? Lui, lui !

Elle étouffa un rire moqueur.

– Non, pas maintenant, dit le comte Brorzen ; mais, plus tard, il nous faudra agir pour éloigner ce danger...

Baissant encore davantage la voix, il ajouta :

– Nous trouverons bien un moyen, sans danger pour nous... soit avant, soit après le mariage. Rien ne presse. L'important, ce sera de saisir la bonne occasion.

Une porte s'ouvrit à ce moment, au bout de la

galerie. Le prince Lothaire entra. Il vint à sa tante et jeta un coup d'œil moqueur vers la comtesse Brorzen qui se levait.

– Eh bien ! que t'a-t-il pris de rester en chemin, Sidonia ?

– J'étais trop légèrement chaussée, Altesse. Je regrette beaucoup, j'étais désolée...

C'était elle qui s'excusait – comme toujours – avec le plus doux, le plus humble des sourires.

– La pauvre enfant est blessée aux pieds, ajouta la princesse Jutta, sans se permettre le moindre reproche dans l'accent.

– Je me demande comment elle a fait ! Aélyse n'avait pas la plus petite déchirure à ses chaussures ni à ses vêtements.

– M<sup>lle</sup> de Croix-Givre est un délicieux papillon, Altesse. Elle n'a d'ailleurs que quatorze ans, avec toute la légèreté de cet âge, et, de plus, l'habitude de ces chemins un peu difficiles. En la voyant si vive, si agile, je l'admirais sincèrement, cette gracieuse enfant !

Une lueur traversa le regard du prince, une



leur d'intense raillerie qui, si la jeune comtesse avait su la comprendre, lui aurait aussitôt révélé que son hypocrisie demeurait complètement inutile.

– Oui, elle est charmante, dit négligemment Lothaire. Mon père a eu vraiment une très bonne idée le jour où il a fait cette promesse. Ne trouves-tu pas, ma tante ?

– Je suis, en effet, de cet avis, mon cher enfant. Cette jolie Aélyls gagne à être mieux connue... et je crois vraiment que je l'aimerai beaucoup, déclara la princesse avec componction.

Elle non plus ne comprit pas la signification du regard que lui jeta son neveu, tout en répliquant d'un ton de subtile ironie :

– Je n'en doute pas, comme tu peux le penser.

Et, se tournant vers la comtesse Brorzen, le prince Lothaire lui offrit son bras avec un air soudainement aimable qu'il conserva pour elle tout le reste de la soirée. Sidonia, frémissante de joie, jugea qu'un tel résultat valait bien la peine d'avoir souffert héroïquement dans les sentiers du

parc et même d'avoir – héroïsme plus grand  
encore – fait l'éloge de l'enfant qu'elle haïssait  
déjà comme une rivale.

## IX

« Demain, je chasse dans l'après-midi, avait dit Lothaire en quittant sa petite fiancée à la lisière du parc, mais je m'arrêterai un instant au Vieux-Château, vers quatre ou cinq heures, probablement. »

Aélyls, ayant appris par Félicie, la servante, que Johann Heller était plus souffrant depuis deux jours, jugea qu'elle avait le temps, dans l'après-midi, de se rendre jusqu'à la maison forestière. Elle partit donc un peu après deux heures, emportant un volume des fables de La Fontaine qu'elle comptait lire au jeune infirme pour le distraire.

Chemin faisant, elle entendit, venant des profondeurs de la forêt, le son des trompes et de lointains aboiements. Le prince avait parlé hier de cette chasse, à laquelle devaient prendre part, à cheval, la princesse Jutta, sa dame d'honneur et

Sidonia.

Sidonia... Aélyls la détestait plus encore que la princesse qui, pourtant, lui était si peu sympathique. Leurs amabilités, leurs sourires, ne pouvaient tromper ce jeune esprit observateur, cette petite âme pure, sincère, que toute fausseté rebutait. Mais la comtesse Brorzen produisait sur elle une impression particulière, dont elle ne définissait pas la nature et qu'elle trouvait singulièrement désagréable.

Cependant, elle était fort belle, cette blonde Sidonia, très élégante, d'allure noble et gracieuse. Elle avait des yeux bleus bien fendus, des traits réguliers, un teint d'une grande fraîcheur. Mais son air de morgue, la dureté habituelle de son regard, quand elle ne se sentait pas observée, n'avaient pu échapper à Aélyls, gratifiée d'ailleurs de certains coups d'œil sournoisement malveillants. À ces moments-là, Sidonia avait une peu attirante physionomie. Puis, subitement, celle-ci changeait. Le sourire presque câlin, la douceur aimable s'y montraient, et ce sourire, cette douceur s'accroissaient fortement quand ils

s'adressaient au prince Lothaire.

Les autres personnes aussi, évidemment, prenaient pour lui un air particulier. Tous – sauf les Sareczy, toujours dignes dans la déférence qu'ils lui témoignaient, ce qui augmentait considérablement la sympathie d'Aélylys à leur égard – tous donnaient l'impression de dévots adorateurs, de flatteurs serviles d'une idole redoutée. Aélylys songeait : « Je ne sais pas comment je m'habituerai à vivre entourée de ces gens-là, quand je serai mariée. » Mais elle ajoutait : « Surtout cette comtesse Brorzen ! »

Car elle détestait le regard de Sidonia tel qu'il était quand elle l'attachait sur le prince.

« Je suis sûre qu'elle le flatte encore plus que les autres, qu'elle approuve toujours ce qu'il fait ! » pensait la fillette avec un mélange de mépris et de colère.

Depuis ces deux dernières journées, elle passait, à l'égard de Lothaire, par des alternatives de craintives perplexités et d'indulgence un peu inquiète. Il y avait eu des moments où elle se disait, avec un petit frémissement plein de

douceur : « Ah ! il me semble que je l'aimerais bien, s'il était toujours comme cela ! » Et d'autres... d'autres où ce frisson était celui de l'angoisse ou de la révolte, comme à cet instant où il n'avait eu aucune pitié du jeune valet tremblant d'effroi, où il avait répondu par la raillerie à la protestation compatissante de sa fiancée.

« Non, jamais je ne pourrai l'aimer, s'il continue comme cela ! songeait douloureusement Aélyz. Je le lui dirai peut-être bien, si l'occasion s'en présente, parce qu'il vaut mieux qu'il le sache. Certainement, il est très aimable pour moi... presque bon ; mais, d'abord, cela ne continuera peut-être pas... puis je ne suis pas capable de le voir, sans rien dire, se montrer mauvais pour les autres ! »

Ainsi occupée de ces pensées, Aélyz atteignit la demeure du forestier Heller. Ce fut lui qui ouvrit à la visiteuse. Il parut gêné, salua plus profondément que de coutume et répondit avec embarras à la question d'Aélyz sur son fils ;

– Oui, Johann n'est pas bien. Il est nerveux...

très nerveux.

Cette gêne, Aélyls, avec surprise, la retrouva dans l'accueil de Rosa Heller et du jeune garçon. Avec la délicate bonté qui lui était habituelle, elle questionna Johann sur ce qu'il ressentait, et s'étonna encore de l'embarras qu'il semblait éprouver à lui répondre. Qu'avaient-ils donc, aujourd'hui, ces braves gens généralement si simples à son égard ?

« Ah ! pensa-t-elle tout à coup, c'est parce qu'ils savent que je suis la future princesse de Waldenstein ! Et ils se figurent que je suis devenue subitement, de ce fait, une importante personne à qui l'on ne peut parler à la bonne franquette, comme ils le faisaient jusqu'alors. »

Cette idée la fit sourire. Prenant la main amaigrie de l'infirmes, elle demanda :

– Est-ce que je vous intimide, maintenant, Johann ?

– Mais... non, mademoiselle.

– Alors, pourquoi avez-vous cet air-là ? Je n'ai pas changé le moins du monde, croyez-le, parce

que je suis depuis quelques jours la fiancée du prince, pour obéir à la volonté de mon père.

La main de Johann frémit dans la sienne, les yeux bleus, plus souffrants aujourd'hui qu'à l'ordinaire, se détournèrent un peu. Rosa dit en balbutiant :

– Nous avons appris, en effet. C'est un bien beau mariage...

– Un bien beau mariage ! répéta sourdement le garde, qui était demeuré debout près du lit de son fils.

Un rictus douloureux souleva la lèvre de Johann.

– Oh ! j'aimerais beaucoup mieux qu'il ne fût pas si beau et que j'aie la permission de choisir ! dit Aélyls avec un soupir. Mais je dois obéir à mon père... et le prince au sien. Oui, Johann, vous êtes vraiment bien nerveux, mon ami ! Voyons, il faut tâcher d'être plus calme. J'ai de jolies choses à vous lire. Déjà, je vous ai dit quelques fables de La Fontaine et j'en apporte d'autres.

Un instant après, Aélyls lisait tout haut, d'une



voix au timbre pur et doux, tandis que Rosa cousait et que Mathias écoutait avec intérêt. Cette lecture était entremêlée de causeries et l'infirmes semblait si bien distrait de ses souffrances qu'Aély's, charitablement, prolongeait sa visite en oubliant d'ailleurs complètement la visite promise de son fiancé.

Tout à coup, Johann tressaillit, se raidit un peu, parut pâlir davantage. La fine oreille d'Aély's percevait en même temps le bruit de chevaux galopant sur la route qui passait devant la maison forestière. Et elle se souvint alors de la chasse, du prince Lothaire qui devait venir au Vieux-Château.

– Ah ! je n'y songeais plus ! dit-elle en se levant vivement. Quelle heure est-il, Mathias ?

– Près de quatre heures et demie, mademoiselle.

– Eh bien ! je n'ai qu'à me dépêcher !

Penchée vers son fils, Rosa murmurait :

– Ne t'agite pas, mon petit. Ce n'est pas « lui ». Ne crains rien.

Aélys, tout en saisissant son chapeau déposé sur un meuble, dit avec surprise :

– Qu’a-t-il donc ? Qu’avez-vous, Johann ?

– Ce sont les chevaux. Quand il les entend, cela... cela lui fait mal.

Le galop se rapprochait. Et, subitement, il s’arrêta devant la maison forestière. Une voix, où Aélys crut reconnaître le timbre nasillard du baron de Seldorf, appela :

– Holà ! quelqu’un !

Le garde alla à la porte et l’ouvrit. Il eut alors un petit sursaut, un instinctif mouvement de recul, et se courba profondément.

– M<sup>lle</sup> de Croix-Givre est-elle là ?

Cette fois, c’était la voix du prince Lothaire, impérative et dure.

– Oui, Votre Altesse.

– Viens tenir mon cheval.

Aélys avait tressailli, d’ennui plus que de crainte. Elle se reconnaissait fautive, coupable – sans aucune préméditation d’ailleurs – d’une

impolitesse, puisque le prince l'avait avertie qu'il viendrait la voir au Vieux-Château. Aussi alla-t-elle spontanément au-devant de Lothaire qui entrait, en tenue de chasse de drap chamois à parements verts.

– Pardonnez-moi ! J'avais oublié l'heure. Oh ! je regrette tant ! Vous êtes allé me chercher au Vieux-Château ?

– Oui. Viens avec moi.

Le ton était bref, très impérieux. La physionomie de Lothaire n'avait, en ce moment, rien d'aimable et eût fait frissonner de crainte d'autres qu'Aélyz. Mais celle-ci, au contraire, éprouvait une forte envie de résistance et dut se répéter le conseil de la comtesse Sareczy : « Il faut être patiente... il faut faire les concessions nécessaires. » Et puis, enfin, il avait quelque raison d'être mécontent, cette fois.

Aussi, sans répliquer, elle posa vivement son chapeau sur ses cheveux et se tourna vers Johann et sa mère pour leur souhaiter le bonsoir.

Elle eut une exclamation de surprise apitoyée

à la vue du jeune infirme, blême, claquant des dents, détournant du prince des yeux terrifiés.

– Qu’as-tu, mon pauvre Johann ? Oh ! prince, voyez donc quel effet vous semblez lui produire !

Un regard chargé de la plus méprisante indifférence fut un instant abaissé vers Johann et la femme courbée près de lui, en une attitude humble et craintive. Puis il se détourna dédaigneusement. D’un geste sec, Lothaire, étendant le bras, envoya au loin le chapeau d’Aélys.

– Je ne veux plus te voir cette horreur-là ! Que ta gouvernante t’habilte convenablement ! Je le lui ai d’ailleurs signifié tout à l’heure.

Il prit la fillette par l’épaule, sans rudesse, et l’emmena vers la porte.

– Laissez-moi dire au revoir à ces pauvres gens ! protesta Aélys en essayant de se dérober à l’étreinte de cette main singulièrement ferme sous son élégante finesse.

– Ne lasse pas ma patience, enfant ! Tu as déjà beaucoup à te faire pardonner, aujourd’hui.

– Beaucoup, non ! Car, enfin, il est permis d’oublier...

– Cela n’est jamais permis avec moi.

La hauteur tranchante de cette réponse abasourdit si bien pour un moment Aélyls qu’elle ne trouva pas de réplique.

À Valérien de Seldorf, qui se tenait à cheval au dehors, le prince ordonna :

– Va m’attendre au Vieux-Château et fais-y conduire mon cheval.

Puis, il se dirigea avec Aélyls, qu’il tenait toujours, vers un sentier de la forêt qui s’ouvrait en face de la maison forestière.

– Où m’emmenez-vous ? demanda Aélyls en essayant encore de se dégager, avec plus de révolte que d’inquiétude.

– Où il me plaira, ma mie. J’ai à causer avec toi un peu sérieusement. Ton étourderie d’aujourd’hui – car je veux bien considérer comme tel ce manquement aux convenances...

– Et que voulez-vous donc que ce soit ? s’écria Aélyls. Pensez-vous que j’aurais fait exprès d’être

impolie ? Envers n'importe qui, et à plus forte raison pour vous, qui serez mon mari ?

Elle levait sur Lothaire ses beaux yeux fauves, éclairés de vives clartés d'or et reflétant la plus candide droiture.

– Non, je ne le pense pas du tout, ma petite Aélyls.

La physionomie de Lothaire changeait soudainement. Elle devenait souriante, adoucie par la subite caresse du regard.

– ... Je me doute que tu serais incapable de cela. Mais il faudra, vois-tu, apprendre quelques règles de décorum, te plier à quelque étiquette. Je n'exige que peu de choses de toi pour le moment, car il me plaît que tu restes très naturelle... que tu sois ma petite rose sauvage.

Sa main, quittant l'épaule d'Aélyls, se posait sur les cheveux soyeux.

Ce changement de ton calma aussitôt Aélyls qui déclara, avec cette sincérité spontanée si charmante chez elle :

– Je sais bien que j'ai eu tort et je vous

remercie de me pardonner. Mais je m'attardais sans y penser près de ce pauvre garçon qui paraissait oublier un peu ses souffrances en s'intéressant aux fables que je lui lisais.

Si Aélyls, en ce moment, avait regardé son compagnon, elle aurait vu le subit froncement des sourcils, le pli dédaigneux des lèvres.

Mais elle poursuivait, sans y prendre garde :

– Quel effet vous avez produit sur lui ! On aurait dit qu'il voyait surgir la plus terrible apparition ! C'est qu'il est resté si nerveux depuis son accident ! Et puis...

– Je crois que le lac des Sept Fées n'est pas très loin d'ici. Tu vas m'y conduire, je veux le revoir avec toi.

L'interruption froissa assez vivement Aélyls qui vit là, étant donné surtout la brève sécheresse du ton, un orgueilleux dédain pour le malheureux dont elle parlait avec une charitable émotion.

Néanmoins, elle se contint, en songeant que le prince venait lui-même de montrer quelque indulgence à l'égard d'une oublieuse petite

personne, ce dont – comme elle le sentait instinctivement – il fallait d’autant plus lui savoir gré qu’il ne devait pas être accoutumé d’en user généralement ainsi.

Mais elle restait silencieuse, en continuant de marcher près de lui. La main droite de Lothaire demeurait posée sur la tête d’Aélyls ; l’autre tenait un fouet de chasse avec lequel le prince écartait les branches d’arbustes qui avançaient dans le sentier. Celui-ci montait, serpentait, devenait plus sauvage. À un moment, il surplombait un ravin étroit, encaissé entre des rocs parmi lesquels avait poussé une végétation broussailleuse.

– Ne marche pas trop au bord, enfant, dit Lothaire en attirant Aélyls plus près de lui.

– Il n’y a rien à craindre ; je suis très habituée à ces chemins-là. Il est vrai que, malgré tout, il se produit quelquefois des accidents, même parmi les gens qui fréquentent le plus la forêt, tel ce pauvre garçon que vous venez de voir, qui tomba là on ne sait comment et s’y blessa au point de rester à jamais infirme.

Décidément, le prince Lothaire ne s’intéressait



pas le moins du monde à un si humble individu, car il ne parut même pas avoir entendu cette réflexion de sa jeune compagne.

Le sentier montait toujours, entre les sapins et les mélèzes pressés au flanc de la hauteur. Il aboutissait à une plate-forme rocheuse, elle-même entourée de trois côtés par cette sombre parure sylvestre et, sur le quatrième, dominant un petit lac aux eaux vertes et frémissantes, qui s'allongeait entre des berges rocheuses d'un noir luisant strié de rouge.

Lothaire, pendant un moment, parut considérer avec intérêt la vue qui s'offrait à lui. Aélyls s'était un peu écartée pour cueillir les fleurs d'un églantier qui avait poussé là, solitaire, au bord de l'étroit plateau.

– Il y a une légende sur ce lac ?

Lothaire se rapprochait d'elle en lui adressant cette question.

– Mais oui, je crois bien qu'il y en a sur tout, ici. Donc, sept fées vivaient au bord du lac, dans un palais de cristal. Quatre étaient laides et

mauvaises, deux très belles, mais plus méchantes encore ; la septième était une jolie petite fée qui avait des yeux brillants comme le soleil et une grande bonté dans le cœur. Elle était bien malheureuse près de ses compagnes qui la détestaient et lui jouaient toutes sortes de mauvais tours...

– Quand survint un prince charmant ?

– Vous connaissiez donc l’histoire ? dit Aélyls avec surprise.

– Pas du tout. Mais c’est classique. Et que devint la bonne fée ?

– Les autres, furieuses de voir que le prince ne s’occupait que d’elle, n’admirait qu’elle, décidèrent de se venger sur lui. Une nuit, elles le précipitèrent dans le lac. Et depuis, les nuits de clair de lune, on entend les pleurs de la pauvre fée, on l’aperçoit errant autour du lac, avec ses grands cheveux épars et ses yeux qui brillent comme des escarboucles.

– Tu l’as vue, Aélyls ?

Elle rit, en secouant la tête.

– Quand j'étais une très petite fille, je n'avais pas de plus grand désir que de venir ici un soir de lune, ne doutant pas que la fée m'apparaîtrait et que j'entendrais ses gémissements. Mais je suppliai vainement Véronique de me permettre cette promenade nocturne. Alors, une nuit, je quittai ma chambre, nu-pieds, bien résolue à courir jusqu'au lac. Mais Véronique m'avait entendue et me ramena vite à mon lit.

– La sottise femme ! Quand nous serons mariés, je t'amènerai ici par un beau clair de lune et nous attendrons tranquillement l'apparition de la fée.

– Oh ! maintenant, je n'y crois plus !

Il y avait une intonation de regret dans l'accent d'Aélylys.

– ... Mais vous me ferez bien plaisir quand même, car le lac doit être si beau lorsque la lune l'éclaire !

Lothaire fit quelques pas et s'arrêta de nouveau, les yeux attachés sur l'eau frissonnante, d'un vert profond, que rendait lumineuse la clarté légère du soleil un peu bas maintenant.

Machinalement Aélylys l'avait imité. En levant tout à coup la tête vers lui, elle eut un petit tressaillement de surprise. Rêvait-elle, en croyant voir sur cette physionomie pensive une expression de profonde mélancolie ?

Une main effleura celle du jeune homme, une voix un peu timide et très douce demanda :

– Pourquoi êtes-vous triste ?

Lothaire se tourna vers la fillette et elle rencontra des yeux qui souriaient avec un peu d'amusement.

– Je suis triste ? Où prends-tu cela, petite fille ?

– Vous en aviez l'air, à l'instant.

– Eh bien ! je ne m'en doutais pas ! Mais si je l'étais jamais, je crois que je trouverais en toi une bien charmante consolatrice ?

– Certainement, je serais très bonne pour vous si vous étiez malheureux, dit-elle gravement.

– C'est déjà quelque chose que cette perspective-là !

Il riait, mais une sorte d'émotion ardente paraissait dans le regard qu'il attachait sur la petite figure sérieuse, entourée de ce flot de boucles blondes auxquelles la tiède lumière de cette fin d'après-midi donnait des tons de flamme.

– ... Veux-tu me donner ces églantines, Aélyls ? Elles me rappelleront ma petite fleur de la forêt.

D'un geste plein de grâce, elle lui tendit les fleurs qu'il attacha à son habit de chasse.

– Et maintenant, retournons à ton logis, dit-il en prenant la main d'Aélyls pour la mettre sous son bras.

– Par le même chemin ? Il y en a un autre qui mène bien plus directement au Vieux-Château.

– Es-tu très pressée de me quitter ?

– Mais non, répondit-elle sincèrement, avec le plus candide des regards. Je vous aime bien quand vous avez l'air presque bon. Mais autrement...

– Autrement ?

Elle rougit un peu, hésita, puis dit résolument, en le regardant en face :

– Autrement, je ne pourrais pas. Si je vous voyais mauvais... oh ! non, ce serait impossible !

– Hum ! c'est que... Enfin, nous verrons. Ne te tourmente pas à l'avance, petite fée. Dans trois ou quatre ans, tu jugeras peut-être les choses à un autre point de vue...

Avec un sourire d'ironie, il acheva entre ses dents :

– Et tu m'aimeras... quand même.

Ceci, Aélyls ne l'entendit pas, mais elle secoua la tête en murmurant :

– Oh ! non, je ne changerai pas !

– Alors, il faudra que ce soit moi ? Tu es bien exigeante, Aélyls, ma petite fiancée... et tu feras une terrible femme pour le malheureux obligé de t'épouser !

Il devenait tout à coup très gai et cette gaieté gagna Aélyls, dont la nature vive n'avait rien de morose. Lothaire s'amusa à lui faire conter, dans le patois du pays, de ces histoires drôles

qu'invente l'humour comtois, dites par la fillette avec infiniment d'esprit et une mimique appropriée. Ils riaient tous deux en arrivant à l'ancien logis féodal devant lequel était assis Valérien de Seldorf, tandis qu'à quelques pas de là Mathias Heller promenait les deux chevaux.

Le jeune baron de Seldorf, à cette vue, sembla frappé de stupéfaction. Tout en se levant, il attachait des regards ahuris sur le prince, penché vers Aélyls et lui parlant gaiement, puis sur cette petite fille rieuse, qu'il s'attendait évidemment à voir paraître dans la piteuse attitude d'un enfant vertement grondé et sévèrement puni.

– Mon cheval, Seldorf.

Tandis que Valérien se précipitait vers la bête nerveuse et souple que maintenait à grand-peine Mathias, Lothaire prit la main d'Aélyls en disant :

– À demain. Je t'enverrai une voiture...

– J'aimerais autant marcher, si le temps est beau.

– Comme tu voudras ! La voiture viendra ; mais tu n'auras qu'à la renvoyer si le cœur t'en

dit.

Il porta à ses lèvres les petits doigts tièdes et doux, puis il alla vers le cheval que tenait Valérien et qui ruait, se cabrait, menaçant d'entraîner le jeune homme.

– Il va le renverser ! dit Aélyls avec effroi.

– Bah ! quel beau malheur ! riposta Lothaire avec un léger rire de méprisante moquerie.

Il se mit en selle sans toucher l'étrier et la superbe bête aussitôt se calma, toute frémissante encore sur ses jambes nerveuses.

Lothaire adressa un aimable salut à sa fiancée, puis s'éloigna, bientôt suivi de Valérien qui, après une profonde inclination devant Aélyls, était lui aussi remonté à cheval.

Mathias Heller sortit un mouchoir et se mit à éponger son front couvert de sueur. Il était très rouge et semblait épuisé.

– Qu'est-ce que vous avez, Heller ? demanda Aélyls en s'approchant de lui. Ces chevaux vous ont fatigué ?

– Je crois bien, mademoiselle ! Depuis plus



d'une heure que je les tiens et que je les promène ! Celui de Son Altesse, surtout ! Il a du sang, cet animal-là ! C'est un vrai diable ! Il faut que le prince soit un fameux cavalier pour en avoir raison ! Mais je ne voudrais pas être obligé de le tenir comme ça tous les jours. Plus d'une fois, j'ai bien cru recevoir un de ses sabots en pleine figure. S'il n'a pas déjà tué plus d'un palefrenier, je serais bien étonné !

– Mais c'est un animal très dangereux, alors ! Le prince ne devrait pas le conserver !

Le visage empourpré de Mathias eut une rapide crispation.

– Si cela lui plaît ainsi ! Bien le bonsoir, mademoiselle. Je vous remercie beaucoup pour le petit. Vous êtes bonne... si bonne.

Sa voix s'enrouait et il s'éloigna avec une sorte de précipitation.

Aélyis, en se détournant, vit au seuil du logis dame Véronique. La froide physionomie témoignait en ce moment de quelque préoccupation, d'une sorte de malaise.

– Vous faites du joli, Aélyls ! Quelle impolitesse, quand le prince vous avait indiqué l’heure de sa visite ! Comme il était très mécontent, j’ai reçu par contrecoup des paroles fort désagréables... des paroles que je... non, certainement, que je n’aurais pu accepter d’un autre...

– Eh bien ! il ne fallait pas non plus les accepter de lui ! riposta Aélyls. Ou bien, tant pis pour vous, Véronique, si vous n’osez pas agir autrement. Qu’est-ce qu’il a pu vous dire de si désagréable ? Ce n’était pas vous qui étiez en faute, pourtant !

– Bien sûr ! Mais il était très fâché.

Dame Véronique eut une petite crispation des lèvres, un regard perplexe et surpris vers la physionomie sereine d’Aélyls.

– ... Il m’a déclaré que vous n’étiez pas élevée selon votre condition et le rang que vous étiez appelée à tenir, qu’il fallait vous habiller autrement. Ceci dit avec un air, un ton... Enfin, j’ai supporté, à cause de vous...

– Il faut bien, en effet, que vous supportiez quelque chose puisque ce mariage paraissait tant vous satisfaire, dit Aélylys avec froideur.

– Me satisfaire ? J’ai vu là surtout l’obligation pour vous d’obéir au désir de M. Ferry. Puis, aussi, vous aviez votre avenir assuré. Par ailleurs, je sais bien que le prince de Waldenstein ne... n’est pas tout à fait ce qu’il faudrait pour...

Elle détourna légèrement son regard de celui d’Aélylys, laissa passer un petit temps de silence et ajouta :

– Le prince m’a dit qu’une femme de chambre viendrait demain et que je devrais m’entendre avec elle pour vous faire confectionner les toilettes nécessaires, car il compte demeurer au moins six semaines encore à Croix-Givre et veut vous voir tous les jours, soit au Château-Vert, soit ici.

– Mais cela coûtera très cher, Véronique !

– Sans doute... Pourtant, il y aura moyen d’y arriver, répondit évasivement dame Véronique.

Puis, comme si elle souhaitait ne point

s'attarder sur ce sujet, elle demanda aussitôt :

– Vous n'avez pas été trop grondée, si j'en crois votre air ?

– Oh ! non, presque pas ! Le prince m'a pardonné tout de suite.

– Tant mieux, car je craignais... Vous avez fait une promenade avec lui ?

– Oui, nous sommes allés jusqu'au lac des Sept Fées.

– Il faudrait, si c'est possible... Ce n'est pas la coutume, en France, que des fiancés se promènent seuls...

– Ah ! je n'en savais rien ! Mais si cette coutume-là n'existe pas en Autriche, le prince voudra suivre l'usage de son pays... et comme cela m'est égal, je n'irai pas discuter avec lui à ce sujet, car j'aurai probablement à le faire pour des choses plus sérieuses.

– Plus sérieuses ! murmura dame Véronique tandis qu'Aélyls passait le seuil de son logis. Elle ne peut comprendre... mais s'il ne lui tourne pas la tête avant qu'il soit longtemps, c'est qu'elle est

solide comme du granit ! Et elle a raison : il n'y a rien à dire... rien !

La physionomie de la vieille femme devenait sombre et presque irritée. Si Aélyls l'avait vue à ce moment-là, l'impression un peu vague d'une rude humiliation infligée par le prince Lothaire à l'orgueilleuse Véronique se serait trouvée fortifiée en elle.

## X

Le temps était couvert, un peu menaçant, quand Aélyls quitta le lendemain sa demeure pour gagner le Château-Vert. Néanmoins, elle avait refusé la voiture qui retournait à vide. Il fallait, pensait-elle, profiter de son séjour à Croix-Givre pour faire de ces bonnes marches qui lui manquaient un peu à la Combe-des-Bois.

Comme elle atteignait le parterre, elle aperçut, dans une allée voisine, le jeune valet Julius qui promenait deux délicieux petits épagneuls anglais. En quelques bonds, elle le rejoignit. Un des chiens fit un mouvement pour se jeter sur elle. Mais Julius recula précipitamment en disant :

— N'approchez pas, mademoiselle ! Il y en a un qui mord.

— Comment, ces jolies petites bêtes sont si méchantes ?

– Celui-ci, oui. Il vous saute dessus avant qu'on ait eu le temps de se garer.

– Vous aussi, il vous mord ?

Un regard de sympathique compassion s'attachait au pâle et fin visage dont les beaux yeux noirs demeuraient humblement baissés.

– Oui, mademoiselle. Il n'y a guère que Son Altesse le prince Lothaire et le comte Brorzen qu'il ne touche jamais. D'ailleurs, toutes les bêtes craignent Son Altesse comme le feu.

– Mais le prince ne devrait pas garder ce méchant animal ! Et le léopard ? Vous en avez bien peur, dites, mon pauvre Julius ?

Le jeune garçon eut un petit frisson.

– Oui, très peur, murmura-t-il.

– Écoutez, je vais demander au prince de donner à un autre la charge de s'en occuper.

Julius eut un sursaut de stupéfaction, une lueur d'effroi dans son regard un instant entièrement découvert.

– Oh ! non, mademoiselle ! bégaya-t-il. Ce

serait inutile... et Son Altesse croirait que j'ai osé me plaindre. Alors, alors...

Il frissonna plus fort.

– Mais non, je m'arrangerai de manière qu'il ne croie pas du tout cela. Vous avez l'air très malheureux, Julius !

Le jeune garçon baissa les yeux sous le regard apitoyé et dit d'une voix morne :

– Je suis un enfant sans famille. C'est un grand honneur pour moi que Son Excellence le comte Brorzen m'ait fait placer au service du prince de Waldenstein, et je ne me plains pas, je ne me plains certainement pas...

– Mais vous souffrez ! Est-ce que... le prince est dur pour vous ?

– Pas plus pour moi que pour d'autres, mademoiselle.

La réponse ne satisfit pas Aélyls, d'autant plus qu'elle voyait frissonner encore les épaules du jeune valet.

– Êtes-vous battu quelquefois ?



Un pli douloureux tira la lèvre de Julius.

– Oh ! oui, murmura-t-il.

– Par... le prince ?

La voix d'Aélylys tremblait un peu.

– Par lui-même, rarement. Quelquefois, un coup de botte, un coup de cravache... Mais, le plus souvent, c'est Fragui... ou le baron de Seldorf...

– Lui ? Quoi, lui ?

Aélylys sursautait de colère.

– ... Cet individu... ce lâche qui se laisse traiter comme...

– Il se venge sur moi de... de tout ce que lui fait supporter Son Altesse. Il est si mauvais...

Une lueur de haine brilla dans les yeux à nouveau découverts. Mais, presque aussitôt, le jeune garçon balbutia, avec un tremblement d'effroi :

– Je ne me plains pas, mademoiselle, je ne me plains pas du tout.

– Vous n'avez rien à craindre, mon pauvre

Julius ! Ce n'est pas moi qui vous ferai du tort, bien au contraire ! Je vais essayer d'obtenir que vous soyez délivré de ce Tamerlan, qui est une jolie bête, mais bien inquiétante.

Sur cette promesse, qui parut de nouveau ahurir le jeune valet, Aélyls reprit sa route vers le château.

Elle frémissait d'indignation. Ce malheureux enfant lui avait donné l'impression d'être terrorisé. Par qui ? Par le prince ou par cet odieux Seldorf ?

« C'est abominable de traiter ainsi ce pauvre garçon ! songeait-elle en crispant ses poings. J'ai bien peur de me mettre en colère quand je parlerai de lui au prince. Et pourtant, il ne faudrait pas. Mais cela me fait trop de peine... et puis, je vois de plus en plus qu'il n'a pas de cœur ! »

Des larmes vinrent à ses yeux. Elle avait de nouveau l'âme serrée par l'angoisse, par cet effroi du mystère contenu dans la nature de ce Lothaire étrange et charmeur qu'elle se sentait, parfois, prête à aimer... et qu'à d'autres moments

elle détestait, mais avec une sorte de regret douloureux qu'elle n'avait pas connu auparavant, dans ses plus grandes indignations contre lui.

En arrivant près du château, Aélyls se demanda avec perplexité où elle devait se rendre. Était-ce chez la princesse ? Ou bien devait-elle s'adresser à un des laquais toujours de service à l'entrée principale et demander le prince Lothaire ?

Mais comme elle atteignait le parterre central, quelqu'un sortit d'une des pièces de l'aile droite et vint à elle. Aussitôt, Aélyls reconnut Fraguï, le Kalmouk. Un vif mouvement d'antipathie s'éleva en elle à la vue de cet homme, dont elle se rappelait le regard féroce quand il avait appréhendé jadis la petite fille curieuse au seuil du salon vert, de cet homme qui frappait le pauvre Julius... par méchanceté ou pour obéir à l'ordre de son maître ?

Sur la physionomie du Kalmouk, il n'y avait en ce moment que respect profond. Ayant salué, il informa M<sup>lle</sup> de Croix-Givre, en assez bon français, que Son Altesse le prince Lothaire, occupé en ce moment, le chargeait de la conduire

à la bibliothèque où l'attendait la comtesse Sareczy.

La vieille dame et son mari, lequel continuait de fouiller avec délices parmi les vieux livres et manuscrits anciens de Croix-Givre, accueillirent Aélylys avec la plus aimable bonté. Puis le comte Sareczy retourna à son occupation et la comtesse alla s'asseoir avec la fillette près d'une des fenêtres ouvertes sur l'esplanade.

– Son Altesse a reçu tout à l'heure un courrier de Waldenstein, expliqua-t-elle, et il a des réponses à donner. Le prince régnant lui mande que la santé de son fils devient de plus en plus chancelante. Il est très possible que, pour ce motif, le prince Lothaire soit forcé d'abréger son séjour ici.

– Il est cousin du prince régnant ?

– Oui, proche cousin, et déjà considéré comme l'héritier, car le fils unique du prince Ludwig est faible d'esprit et, de plus, atteint d'une maladie de poitrine qui ne laisse aucun espoir.

– Alors... c'est le prince Lothaire qui

succéderait ?

– Mais oui, mademoiselle. Vous êtes destinée à devenir princesse souveraine de Waldenstein.

Un sourire nuancé de mélancolie venait aux lèvres de la vieille dame. Mais Aélyls s'assombrit visiblement.

– Ah ! ce sera intéressant ! murmura-t-elle. Je ne suis pas du tout faite pour cela et je me demande quel air j'aurai...

– D'ici là, vous prendrez tout à fait l'air nécessaire, ma chère enfant. Ceci ne doit vous donner aucune inquiétude. Vous êtes d'une assez bonne race pour figurer fort dignement à la suite de toutes les princesses de Waldenstein.

– Ce n'est pas du tout ce que j'aurais choisi, murmura Aélyls.

Elle demeura un moment silencieuse. Quelques légers mouvements nerveux passaient sur son visage et les cils foncés frémissaient au bord des paupières un peu baissées. La comtesse l'observait avec un attendrissement mêlé de tristesse profonde. Aélyls, en relevant les yeux,

rencontra ce regard. D'un élan, elle entoura de ses bras le cou de la vieille dame.

– Vous me plaignez, madame ?

– Je vous plains d'être si seule au monde, de... de vous trouver engagée vers un avenir qui éblouirait cependant d'autres natures que la vôtre.

La comtesse serrait maternellement contre elle la petite créature dont elle sentait battre le cœur ardent, le cœur aimant et généreux, destiné, pensait-elle avec douleur, à connaître tous les déchirements, toutes les désillusions.

– Ah ! non, je ne suis pas éblouie ! murmura Aély. Il y a des moments où il me semble que je pourrai m'habituer, puis d'autres... Madame, n'est-ce pas affreux d'obliger ce pauvre Julius à s'occuper de Tamerlan dont il a tellement peur ? Et il paraît si malheureux ! On le bat... ce Fragu... et M. de Seldorf.

– Chère enfant, mieux vaudrait ne pas apporter d'attention à... à ces choses. Vous n'y changeriez rien... et Son Altesse supporterait difficilement des remarques.

– Pourtant, j’ai bien l’intention de lui demander qu’il charge quelqu’un d’autre du soin de son léopard ! S’il se fâche, tant pis... pourvu que ce soit après moi seulement. Mais je tâcherai qu’il ne se fâche pas pour obtenir ce que je veux, car ce malheureux garçon me fait tant de pitié !

Aélys appuyait sa tête contre l’épaule de la vieille dame, qui la couvait d’un regard plein de douloureuse compassion. Après un court silence, elle dit d’un ton bas et frémissant :

– Oh ! madame, est-il possible qu’ « il » ait le cœur si dur ?

La comtesse Sareczy ne demanda point à qui s’appliquait cet « il ». Elle pressa un peu plus contre elle l’enfant qu’elle sentait toute palpitante d’angoisse et dit à mi-voix :

– Je crois qu’il faut beaucoup pardonner au prince Lothaire, à cause de l’éducation qu’il a reçue. Dès sa toute petite enfance, il a été littéralement idolâtré par son père, par sa tante, par tous ceux qui l’approchaient. Chacun – et la princesse plus que tous encore – s’est appliqué à lui persuader qu’il était un être intermédiaire

entre Dieu et les simples mortels. Or, il s'est d'autant mieux imprégné de cette idée que son rang et ses dons exceptionnels le plaçaient, au point de vue humain, à un niveau plus élevé, lui attireraient les hommages et l'admiration, en même temps que l'or dont il dispose à profusion faisait ramper autour de lui les courtisans avides, les êtres vénaux auxquels il jette de cet or – avec le plus grand mépris, probablement.

« Ainsi, dans une telle atmosphère d'adulation, que pouvait devenir une nature qui, peut-être, était primitivement bonne ? Peut-être pourvue de nobles instincts que les éducateurs ont détournés, annihilés ? Aussi vais-je vous renouveler mon conseil de patience, chère enfant. Le prince est un caractère énigmatique chez qui, parfois, on croit saisir quelques lueurs donnant à supposer que, peut-être, l'œuvre néfaste de ceux qui ont cherché à détruire en lui tout germe de bien n'est pas complètement accomplie. Pour vous, sa petite fiancée, il est aimable, indulgent...

– Oui, pour moi, je ne me plains pas, murmura Aély. C'est pour les autres...



– Il vous appartiendra donc, quand vous serez sa femme, – et même vous le pouvez un peu dès maintenant, – d’agir près de lui avec infiniment de discrétion pour essayer de l’amener à réagir contre la fatale atmosphère dans laquelle il vit depuis sa naissance. Soyez à la fois ferme et pleine de douceur, aimable et fière... et surtout sincère. Voyez-vous, mon enfant, je soupçonne le prince Lothaire, entouré de bas flatteurs qu’il méprise, de ne rien apprécier autant que la droiture, que la noble dignité d’une âme qui abhorre tout mensonge, toute intrigue.

– Alors, pourquoi garde-t-il ces gens-là autour de lui ?

– Pourquoi ? Je vous ai dit tout à l’heure qu’il était une énigme. Sans doute éprouve-t-il un plaisir orgueilleux à se voir l’objet de cette servilité, de ces empressements adulateurs. L’âme humaine est si complexe ! Et celle-là probablement plus que toute autre. Ayez quelque compassion d’elle, mon enfant, car on a tout fait pour la perdre, et priez beaucoup, puisque vous êtes pieuse... priez pour celui à qui, par ordre de

la princesse Jutta, on enseigne des principes de religion et de morale modifiés à son usage, de telle sorte que ce qui est coupable chez un autre devient licite et même admirable chez le prince Lothaire de Waldenstein.

Aélys eut un vif mouvement de stupéfaction.

– Quoi, serait-ce possible ?

– Oui, c'est ainsi. Vous voyez donc qu'il ne faut pas le condamner par trop sévèrement. J'ai pris la liberté de vous donner ces conseils, de vous faire profiter de mon expérience, parce que vous n'avez près de vous personne qui puisse vous rendre ce service. Or, vous m'inspirez déjà une profonde sympathie et je vous sens si inquiète, un peu révoltée parfois...

– Oh ! oui, très révoltée ! J'aurai de la peine... beaucoup de peine à faire ce que vous dites. Et pourtant, je comprends bien que je le devrai... Mais elle est donc abominable, cette princesse Jutta, pour avoir ainsi élevé son neveu ?

La vieille dame soupira sans répondre.

– Oh ! j'avais donc raison d'éprouver, dès le

premier moment, tant d'antipathie à son égard ! dit Aélyls avec véhémence. D'ailleurs, j'ai l'impression qu'elle ne peut me souffrir. Et ce comte Brorzen, qui a l'air si faux. Et sa fille... Oh ! je ne l'aime pas du tout, cette comtesse Sidonia ! Et je crois bien qu'elle aussi me déteste !

Une tristesse nuancée d'ironie passa dans le regard que la comtesse Sareczy attachait sur la petite figure animée.

– Il faudra apprendre à supporter les personnes pour lesquelles vous n'éprouverez pas de sympathie... et celles qui peut-être vous feront souffrir. C'est une nécessité dans la situation que vous occuperez, plus encore que dans toute autre. De même, vous devrez vous maintenir en dehors des intrigues, des ambitions qui s'agitent autour des princes, à la cour de Waldenstein comme en toutes les cours, grandes ou petites. Ceci est affaire de dignité, d'intelligence, de tact, toutes choses dont vous ne manquerez pas, j'en suis persuadée.

Aélyls secoua la tête.

– Voilà d'agréables perspectives ! Ah ! comme j'aimerais bien mieux épouser un simple forestier, plutôt qu'un prince de Waldenstein !

– On ne choisit pas toujours son sort, dit mélancoliquement la comtesse avec un nouveau regard de compassion.

Pendant un moment, elles restèrent silencieuses. Aélyls appuyait sa joue contre celle de la vieille dame. Elle murmura tout à coup :

– Je vous aime bien, vous, madame ! J'ai toute confiance en vous et je suivrai vos conseils. Mais croyez-vous que je serai très malheureuse ?

– Ma chère petite, je... Très malheureuse, j'espère que non... Je ne doute pas que vous sachiez obtenir l'affection de Son Altesse...

À cet instant s'ouvrit la porte qui faisait communiquer la bibliothèque avec le salon du prince. Lothaire parut sur le seuil et dit gaiement :

– Viens, ma petite Aélyls. Nous allons faire un peu de musique.

Elle obéit et entra avec lui dans le salon, garni d'une profusion de fleurs dont le parfum saturait

l'atmosphère en dépit des deux fenêtres ouvertes.

– J'ai trouvé dans la bibliothèque quelques jolis morceaux de clavecin, dit Lothaire en prenant sur une table un cahier relié aux armes de Croix-Givre. Si tu ne les connais pas, sans doute pourras-tu les déchiffrer ?

– Peut-être, s'ils en sont pas très difficiles.

Le prince, qui enveloppait Aélyls d'un coup d'œil attentif, interrogea :

– Qu'as-tu ? On te dirait préoccupée.

Elle rougit légèrement. Préoccupée, certes, elle l'était, car elle se trouvait encore sous l'influence de l'entretien sérieux qu'elle venait d'avoir et qui lui avait ouvert quelques horizons sur sa future existence. Mais elle ne pouvait révéler à Lothaire le sujet de cet entretien où il avait été constamment question de lui. Aussi, après un instant d'embarras, répondit-elle :

– C'est que j'ai quelque chose à vous demander.

– Alors, viens me dire cela.

Il l'emmena jusqu'à un canapé où il la fit

asseoir près de lui. Tout à coup, elle se sentait saisie d'une grande timidité, sous le regard pourtant très caressant de Lothaire. Il s'en aperçut et, avec un rire amusé, prit à deux mains la petite tête un peu rétive.

– Voyons, que désires-tu ?

– Je voudrais tant que ce pauvre Julius ne soit plus chargé de Tamerlan ! Il me fait pitié...

Lothaire laissa retomber ses mains. Subitement, sa physionomie prenait une expression d'impatience hautaine.

– De quoi t'occupes-tu là ? Que t'importe ce garçon ? Je ne comprends pas que tu te permettes de m'adresser une requête de ce genre, Aélyls, et de m'importuner pour une cause aussi infime.

– Aussi infime ! Pouvez-vous parler ainsi d'un être qui souffre, qui a peur ? Oh ! je vous en prie, soyez bon, ne me refusez pas cela !

Les nerfs d'Aélyls étaient fort tendus, cet après-midi, car ses yeux se remplissaient tout à coup de larmes. Sous ce voile brillant, ils avaient un éclat merveilleux, les beaux yeux qui

imploreraient, tout en restant fiers et sans effroi.

– ... Vous m'avez dit que, si je vous adressais une prière, vous ne pouviez rien me refuser...

– Fille d'Ève ! Ah ! comme il faut déjà faire attention aux paroles que l'on prononce devant toi !

Il riait, en entourant de son bras les épaules d'Aélys. Son regard redevenait d'une douceur caressante.

– ... Allons, je t'accorde ce que tu me demandes, bien que ce soit une chose ridicule. Je donnerai ordre qu'un autre domestique soit chargé de Tamerlan.

– Je vous remercie beaucoup ! Vous me faites tant de plaisir !

– Ma mie, il me faut une preuve de cette gratitude. Laquelle me donneras-tu ?

Il penchait la tête vers Aélys, en la regardant avec des yeux étincelants d'une ironie tendre. Son visage se trouvait ainsi tout près des lèvres un peu tremblantes qui, après une hésitation, se posèrent timidement sur sa joue.

– Petite fille, tu t’apprivoises un peu ! Ce baiser valait bien la concession que j’ai faite à ta sensibilité. Voyons, maintenant, demande-moi autre chose... mais quelque chose pour toi.

– Oh ! moi, cela n’a pas d’importance !

– Voyez-vous, cette humble petite personne ! Eh bien ! qu’as-tu donc ?

Les larmes débordaient, glissaient le long des joues d’Aélylys.

– Je vous demande pardon... Je ne sais pas pourquoi...

– Enfant nerveuse et trop sensible ! Allons, sois sage, fais disparaître ces larmes que je ne veux plus voir.

Il sortait de sa poche un petit mouchoir de soie blanche, au parfum délicat, d’une discrète suavité. Légèrement, il le passa sur les yeux d’Aélylys. Aucune trace de contrariété, d’impatience, ne se discernait sur sa physionomie.

– ... Nous allons maintenant faire un peu de musique. Cela te calmera. Puis nous prendrons



tranquillement le café avec les Sareczy qui paraissent te plaire beaucoup.

– Beaucoup, en effet ! J'ai déjà grande affection pour cette bonne comtesse.

– Tu as raison, elle le mérite. Mais je crois que tu dois avoir les antipathies aussi vives que les sympathies, Aélyz ?

– Cela, c'est très vrai ! Il y a des personnes que j'ai grand-peine à souffrir, je l'avoue.

– Quelles sont ces personnes ?

– Oh ! je ne vous le dirai pas, car... ce ne serait pas poli.

– Pourquoi ? Parce qu'elles sont de celles qui m'entourent ? Peu m'importe, je t'assure ! Il y a longtemps qu'elles sont jugées par moi.

Un pli de sarcasme se forma au coin de ses lèvres. Puis il appuya sa joue contre les cheveux d'Aélyz, en disant d'une voix basse et tendre :

– Nous nous entendrons très bien, tu verras, Aélyz aux cheveux d'or, Aélyz aux cheveux de flamme. Nous serons très heureux. Ne le crois-tu pas ?

– Je ne sais, prince...

– Appelle-moi Lothaire, maintenant que tu es un peu habituée à moi.

– J’essayerai...

– Dis-moi : « Lothaire, je vous aime beaucoup. »

– Non, je ne peux pas vous dire cela... parce que ce n’est pas encore vrai.

Lothaire eut un petit rire où l’amusement se mêlait d’une sorte d’émotion quelque peu railleuse.

– Ah ! ce n’est pas encore vrai ? Eh bien ! quand ce moment-là sera venu, tu me le diras. Et, en attendant, un peu de musique, Aélyls !

Cet après-midi-là, Aélyls eut une longue audition de violoncelle. Lothaire était déjà un admirable musicien, qui savait donner une âme incomparable à son instrument de prédilection. Mais il dédaignait de se faire entendre, ne jouant que pour lui-même et admettant fort rarement quelque privilégié à goûter ce plaisir de choix. La petite fiancée fut gratifiée de cette faveur et, de

nouveau, témoigna par son émotion silencieuse de l'effet que produisait sur elle le talent de Lothaire.

Puis le café fut servi dans la bibliothèque, où le prince s'entretint avec les Sareczy le plus aimablement du monde. Après quoi, il reconduisit Aélyz à son logis, dans une légère voiture à laquelle il avait fait atteler les plus difficiles de ses chevaux, « puisque tu aimes cela, petite Aélyz », déclara-t-il avec un caressant sourire.

Quand la fillette entra dans la salle du Vieux-Château, dame Véronique interrompit un instant son ouvrage de couture pour attacher sur elle son regard investigateur. Elle vit un petit visage rosé, palpitant, des yeux brillants et rieurs. Parmi les boucles blondes était posée une rose blanche que le prince avait prise dans une des jardinières de la bibliothèque pour en parer lui-même sa fiancée. Dame Véronique eut un petit plissement de ses lèvres minces et murmura avec satisfaction :

« Je pensais bien que la révolte ne serait pas longue ! »

## XI

– Viens, demain, entendre la messe à la chapelle du château, avait dit le prince Lothaire en prenant congé de sa fiancée.

– Si cela ne vous fait rien, j’aimerais mieux aller comme d’habitude à l’église de Cornillan, car je voudrais faire une petite visite à M<sup>lle</sup> Pharamond ?

Après un instant de réflexion, Lothaire avait répondu :

– Soit, agis à ta guise. Nous ferons une promenade en voiture dans l’après-midi.

Ce dimanche matin, donc, Aély, en sortant de l’église, laissa dame Véronique faire quelques courses dans le bourg et entra chez M<sup>lle</sup> Pharamond. Celle-ci, comme tout Cornillan, d’ailleurs, connaissait les fiançailles de M<sup>lle</sup> de Croix-Givre avec le prince de Waldenstein. Non

sans quelque embarras, elle en complimenta la fillette. Mais celle-ci l'interrompit :

– Oh ! mademoiselle, ne me félicitez pas, car j'ignore si ce sera un bonheur ou un malheur pour moi. Parfois, il me semble que ce sera l'un... et puis, à d'autres moments, j'ai peur...

Elle ne vit pas le regard anxieux, apitoyé, qui l'enveloppait. Depuis la veille, elle vivait en une sorte de rêve dont la grisante douceur restait mêlée d'un peu d'angoisse.

– ... C'est mon père qui l'a voulu. Je dois lui obéir. Le prince est très bon pour moi. J'espère obtenir qu'il soit un peu moins... dur pour les autres.

– Oui, on dit que... qu'il ne ménage personne. Mais on raconte bien des choses fausses. Il ne faut pas vous inquiéter d'avance, Aélyls... mademoiselle, veux-je dire.

– Appelez-moi toujours Aélyls ! Vous n'allez pas faire des cérémonies, j'imagine, ma bonne demoiselle Pharamond ?

– C'est que... vous êtes maintenant une future

princesse...

– Ah ! bien, quand je le serai, il sera temps de changer ! On frappe, mademoiselle. Ne vous dérangez pas ; je vais ouvrir.

Prestement, Aélyls courut à la porte. Quand elle eut tiré à elle le battant, une exclamation lui échappa :

– Lothaire !

– J'ai eu l'idée, te sachant ici, de venir demander à M<sup>lle</sup> Pharamond quelques-unes des légendes comtoises dont elle possède, m'as-tu dit, une collection en sa mémoire.

– Oh ! elle n'osera jamais ! Vous allez trop l'intimider ! Mais entrez tout de même, vous ferez sa connaissance.

M<sup>lle</sup> Pharamond avait entendu et, tout effarée, se levait en songeant : « Ciel ! ce prince qu'on dit si méprisant pour tout ce qui n'est pas de son rang ! Qu'est-ce qu'il vient faire ici ? Heureusement, tout est en ordre. »

Aélyls introduisit Lothaire dans la petite salle bien propre, garnie de vieux meubles aux ferrures

luisantes. Avec une aisance hautaine, le prince répondit au salut fort gauche de M<sup>lle</sup> Pharamond et lui expliqua en quelques mots ce qu'il attendait d'elle. Puis il s'assit et indiqua du geste à la vieille demoiselle qu'elle pouvait reprendre son siège.

– Dites au prince l'histoire des Trois Meuniers, elle est si jolie ! conseilla Aélyls.

Mais M<sup>lle</sup> Pharamond semblait ahurie, ou bien médusée par l'élégant jeune homme qui entraït cher elle avec cette désinvolture de souverain accoutumé de voir sa présence accueillie partout comme une précieuse faveur et d'agir toujours en maître chez ceux qu'il considérait comme des inférieurs. Ce fut Aélyls qui dut raconter à peu près complètement l'histoire, la vieille demoiselle s'arrêtant au milieu d'une phrase commencée et restant incapable de la terminer sous le regard d'ironie altièrè qui s'abaissait vers elle.

– Tu avais raison, Aélyls, je la rends tout à fait stupide, dit Lothaire à sa fiancée.

Il s'adressait à elle en allemand, langue que l'abbesse de la Combe-des-Bois avait fait

apprendre à M<sup>lle</sup> de Croix-Givre sur la demande de dame Véronique. Aélyls en comprenait maintenant la raison, l'allemand étant la langue officielle de la principauté de Waldenstein, bien que le français surtout fût parlé à la cour et chez le prince Lothaire, à peu près exclusivement.

– Mais pourquoi prenez-vous cet air-là ? dit Aélyls d'un ton de reproche.

Il leva légèrement les épaules et quitta son siège.

– Je ne vous dérange pas plus longtemps, mademoiselle. Il faudra faire transcrire par M<sup>lle</sup> de Croix-Givre les curieuses légendes dont elle m'a parlé, car je désire les connaître. Viens avec moi, Aélyls. Je vais t'accompagner jusqu'au Vieux-Château... et même, j'ai le projet d'y déjeuner avec toi.

– Ah ! c'est une bonne idée ! Mademoiselle, vous préviendrez Véronique quand elle va venir ?

– Certainement... certainement...

M<sup>lle</sup> Pharamond semblait de plus en plus ahurie. Le prince Lothaire lui adressa un petit



salut poli et bref, dont Aélyls pensa avec quelque colère : « Comme il est méprisant ! »

Les gens du bourg, en voyant passer le jeune prince et la petite demoiselle du Vieux-Château, prenaient des mines à peu près aussi ébahies que celle de la vieille demoiselle. Ils se disaient les uns aux autres :

– À quoi pense-t-elle, dame Véronique, de laisser M<sup>lle</sup> Aélyls se promener comme cela avec le prince, tout fiancés qu'ils soient.

Or, dame Véronique, à cette question que lui adressait quelques instants plus tard, avec effarement, son amie Céleste Pharamond, répondit sèchement :

– Le prince de Waldenstein suit la coutume de son pays. Et quand même j'y verrais quelque inconvénient, il n'y aurait absolument rien à lui dire, car il ne fera toujours que sa volonté.

– Mais, Véronique, dites, est-ce que vous croyez que l'enfant sera heureuse, dans ce mariage ?

– Il ne s'agit pas pour elle d'être heureuse,

mais d'obéir à son père.

– Cependant... si l'on en croit les bruits qui courent, il serait d'une méchanceté, ce prince ! Et puis, il y a une jeune comtesse qui...

– La comtesse de Brorzen est la cousine du prince Lothaire. Il ne peut donc y avoir que les gens malintentionnés pour incriminer leurs rapports d'amitié. N'allez surtout pas vous faire l'écho de ces cancans, Céleste, vous me désobligeriez fort.

Le ton sec et péremptoire ferma la bouche de M<sup>lle</sup> Pharamond, qui avait cependant bien d'autres choses à dire. Car si les serviteurs du Château-Vert observaient un strict mutisme pour tout ce qui avait trait à leur maître, les quelques auxiliaires pris dans le pays racontaient, eux, ce qu'ils pouvaient voir ou entendre. Ainsi le beau jeune prince qui, en voiture ou à cheval, traversait parfois Cornillan sans daigner accorder à ses habitants autre chose qu'un regard d'orgueilleuse indifférence, devenait une figure quasi démoniaque, dont on déplorait que la gentille Aélylys, du Vieux-Château, fût destinée à devenir

la victime.

« Après tout, Véronique est peut-être mieux instruite que ces gens-là sur ce qu'il vaut réellement, pensa M<sup>lle</sup> Pharamond quand elle fut un peu revenue de son saisissement. Il faut toujours qu'on bavarde à tort et à travers et qu'on dresse une montagne là où il n'y a pas de quoi fouetter un chat ! »

Dame Véronique, bien vite, s'en alla faire quelques achats pour le déjeuner auquel s'invitait le prince Lothaire. Pendant ce temps, Aélyx et son fiancé gagnaient le sentier qui montait vers Croix-Givre. Ils marchèrent d'abord en silence. Puis Lothaire demanda d'un ton railleur :

– Est-ce qu'elle est vraiment un peu moins sottie que cela, d'habitude, ta demoiselle Pharamond ?

– Mais elle n'est pas sottie du tout ! Je vous dis que c'est vous qui lui produisez cet effet ! Comment voulez-vous qu'il en soit autrement quand vous regardez les gens de cette façon-là ?

En riant, Lothaire posa sa main sur l'épaule de

la fillette.

– Allons, calme-toi, petit volcan ! Je remets à plus tard pour t'apprendre les attitudes nécessaires à une princesse de Waldenstein, bien certain que tu arriveras à comprendre de toi-même l'impossibilité de maintenir ces manières familières entre toi et tes inférieurs. Pour le moment, il ne me plaît pas de t'ennuyer avec cela. Comme nous avons encore du temps avant le déjeuner, faisons une promenade, montre-moi quelques-unes des beautés de cette forêt.

– Moi, je veux bien. Mais qu'est-ce que dira Véronique ?

– Quoi, Véronique ? Qu'a-t-elle à voir là-dedans ?

– Eh bien ! elle m'a dit, l'autre jour, qu'il n'était pas d'usage ici que des fiancés sortent seuls. Je lui ai répondu que si c'était la coutume de chez vous, très probablement vous ne vous soucieriez pas de l'autre... et puis que je n'allais pas pour si peu de chose discuter avec vous, parce que j'aurais sans doute à le faire plus tard pour des causes beaucoup plus sérieuses.

La candide audace de cette réponse amena aux lèvres de Lothaire un rire où l'amusement se mêlait de quelque émotion.

– Allons, je vois que tu ne te fais pas d'illusions sur ta future existence ! Évidemment, ce n'est pas très flatteur pour moi. Enfin, j'en prends mon parti, en me réservant de te faire changer d'opinion. Quant à ta Véronique, ce n'est qu'une orgueilleuse pécore...

– Oh ! Lothaire !

– Je l'ai jugée dès le premier instant. Du reste, je me souviens que mon père m'a dit un jour : « L'influence que j'exerce sur Ferry de Croix-Givre a déterminé chez lui un changement d'opinion ; près de lui, j'ai eu comme auxiliaire dans cette tâche une servante dévouée, que je soupçonne d'être pour la famille de Croix-Givre beaucoup plus ambitieuse que ne le sera jamais Ferry lui-même. »

– Ah ! C'est cela ! murmura Aélylys.

– Cela quoi ?

– J'avais bien cru comprendre depuis quelque

temps que Véronique sacrifierait tout et tous pour voir renaître le prestige des Croix-Givre.

– Tout et tous... même toi, pauvre gazelle, qu'elle donne froidement au léopard de Waldenstein.

Un doigt caressant effleurait la joue d'Aélys.

– Il paraît que ta mère luttait contre cette influence de mon père et de cette Véronique. Mais elle ne fut pas la plus forte puisque M. de Croix-Givre devint conspirateur et, plus tard, par ambition, engagea l'avenir de sa fille.

– Ma mère ! dit pensivement Aélys. Véronique ne m'en a presque jamais parlé.

– Sans doute ne l'aimait-elle pas.

– Sans doute oui.

Pendant quelques instants, Aélys garda le silence. Puis elle demanda, en levant les yeux sur le prince :

– Que lui avez-vous donc dit pour qu'elle m'ait paru si mortifiée, avant-hier, quand je suis rentrée ?

– Peu de chose. Je n’ai jamais besoin de dire beaucoup pour me faire comprendre.

Une ironie mêlée de dédain passait dans l’accent de Lothaire, soulevait le coin de sa bouche.

– ... C’est une personne qui a besoin de quelques leçons et je les lui donnerai. Allons, vers quel point de la forêt vas-tu me conduire, ma jolie petite fée ?

– Si vous ne craignez pas de passer par de vrais sentiers de chèvres, je vous montrerai les endroits que j’aime le plus.

– Je ne crains rien de tout cela. Va pour les sentiers de chèvres, Aélyls.

Pendant plus d’une heure, ils parcoururent l’un des coins les plus sauvages de la forêt. Aussi agiles, aussi souples l’un que l’autre, ils escaladaient les roches, grimpaient au long des plus raides sentiers. Très gais tous deux, ils rivalisaient d’adresse, se lançaient d’amusants défis. Mais, dès que Lothaire voyait Aélyls dans une position qui lui paraissait périlleuse, il se

trouvait près d'elle et, sans écouter ses protestations, l'emportait comme un léger oiseau vers un endroit plus sûr.

– J'ai déjà un devoir de protection envers toi, disait-il. Par contre, tu as celui de m'obéir.

– Oh ! vous obéir... cela dépend !

Mais il n'y avait plus de révolte dans le regard tendre et rieur qui s'attachait à lui.

Il était près d'une heure quand les fiancés parurent au Vieux-Château. Dame Véronique avait mis le couvert dans la salle, en employant ce qu'elle avait pu trouver de mieux en ce logis où n'avait jamais existé la richesse. Félicie avait préparé un repas impromptu qui était excellent. Les deux convives, pourvus par la promenade et le grand air d'un vif appétit, y firent largement honneur. Véronique servait, avec toute la correction et toute l'attention déférente que pouvait souhaiter le prince de Waldenstein. Aély, en considérant ce froid visage, pensait avec amertume : « Ainsi, elle a probablement donné à papa de mauvais conseils ? Et, pour maman, qu'a-t-elle été ? Quant à son ambition, je



l'avais déjà pressentie. Ah ! Lothaire a bien raison de l'humilier un peu, cette femme sans cœur ! »

Après le déjeuner, les fiancés s'assirent sous le berceau de chèvrefeuille. Lothaire parla de ses cousins, le prince régnant Ludwig et son fils Albrecht qui, vraisemblablement, n'avait plus que quelques semaines à vivre.

– La comtesse Sareczy m'a dit que c'était vous qui seriez plus tard prince souverain de Waldenstein.

– En effet. Cela te plaira-t-il, ma fleur des bois ?

– Non, pas du tout ! J'ai déclaré à la comtesse que j'aimerais bien mieux voir mon mari simple forestier, parce que...

– Parce que ?

Elle murmura, en rougissant un peu sous le regard tendrement moqueur :

– Il me semble que nous serions plus heureux.

– Une chaumière et un cœur ? Bah ! tu l'auras tout de même, dans le palais de Söhnthal, le cœur

de ton mari ! Ne t'embarrasse pas de ces inquiétudes-là, mignonne, et résigne-toi à ce sort douloureux... que beaucoup t'envieront, petite fille dédaigneuse.

Il la regardait en souriant, avec des yeux éclairés de douceur ardente. Sa main caressait les boucles soyeuses, tandis qu'il continuait de parler de Waldenstein. Alors que les gouvernements d'Europe évoluaient, la principauté conservait les coutumes féodales, la plupart des usages d'autrefois. Ainsi, les princes avaient droit de vie et de mort, sans jugement, sur tous les gens : paysans, forestiers et autres vivant sur leurs domaines, et ils pouvaient, selon leur bon plaisir, les envoyer ici ou là, les séparer de leur famille, comme les serfs d'autrefois.

– Mais c'est affreux, cela ! dit Aélyls avec indignation. J'espère bien que vous ne le faites jamais ?

– Je ne m'occupe pas de ces détails qui sont l'affaire du comte Brorzen, surintendant de ma maison.

– Oh ! alors, lui ! Il doit être si dur, si

mauvais...

– Eh ! mademoiselle de Croix-Givre, comme vous jugez les gens !

Mais il n'existait aucune contrariété sur la physionomie de Lothaire.

– Je vous demande pardon. Ce n'est pas bien, en effet...

– Bah ! je te donne toute liberté d'être franche avec moi ! Brorzen, d'ailleurs, et les autres...

Un méprisant mouvement d'épaules acheva la phrase.

– Sa fille est bien belle ! dit Aélyz. Je me demande pourquoi elle ne me plaît pas du tout.

– Ah ! elle ne te plaît pas ?

De l'ironie passait dans la caresse des yeux noirs.

– ... Il est vrai qu'un tel abîme la sépare de toi !

– Un abîme ?

– Oui, tout ce qui existe en ton âme et ton cœur et qu'elle n'aura jamais, elle.

L'ironie s'accroît encore sur la physionomie de Lothaire, tandis qu'il ajoutait :

– Bien certainement, vous ne vous comprendrez jamais.

## XII

Les deux jours qui suivirent, Aélyls déjeuna au Château-Vert. Dans l'après-midi, le prince l'emmenait en voiture avec les Sareczy. Une robe de mousseline blanche brodée, doublée de soie bleu pâle, avait remplacé la robe verte, chef-d'œuvre de Véronique. Aélyls était ainsi délicieusement jolie, d'une façon différente. Elle avait l'air, disait Lothaire, d'un léger papillon.

Les compliments les plus flatteurs lui étaient prodigués par l'entourage du prince – y compris la princesse Jutta. Tout de même, un petit grain d'enivrement s'introduisait dans ce jeune cerveau. Si raisonnable qu'il fût et quelque prévention qu'il conservât contre ces divers personnages, ce n'était pas impunément qu'Aélyls, à son âge, pouvait respirer un tel encens et, surtout, se voir l'objet des attentions de ce jeune prince dont les femmes les plus

recherchées qu'étaient déjà les regards et la capricieuse faveur.

– Les attentions d'un amoureux ! disait la princesse au comte Brorzen. Si invraisemblable que cela paraisse, pour qui connaît son caractère, Lothaire est certainement épris de cette petite !

Le comte ne le niait plus. Mais il faisait observer que le caractère fantasque du prince Lothaire ne permettait pas de supposer que cette idylle pût être autre chose, pour lui, qu'une distraction éphémère.

– Et nous pouvons espérer, de plus, que la jeune personne, encouragée par l'indulgence de Son Altesse, se laissera aller à quelques écarts de langage qui finiront par déplaire, car la patience n'est pas une des vertus de notre beau prince et j'admire celle dont il a usé jusqu'ici à l'égard de M<sup>lle</sup> de Croix-Givre. Elle aurait tort de s'y fier – je veux dire tort pour elle-même, car, à notre point de vue, un conflit entre les fiancés serait parfait.

– Ne pourrait-on le provoquer ? demanda Sidonia, présente à l'entretien.

– Hum ! c’est bien difficile ! Car il ne faut pas oublier l’étonnante perspicacité du prince. Mieux vaut attendre le choc des caractères qui me paraît immanquable. Et, sans cela même, nous pouvons prévoir une fin assez prompte de ce caprice, avec une nature telle que celle de Son Altesse.

– Mais plus tard...

– Plus tard, nous aviserons, selon les circonstances. Comme je l’ai déjà dit, il se pourrait que le prince changeât d’idée au sujet de ce mariage. S’il ne le fait pas... eh bien ! nous verrons !

Sidonia murmura âprement :

– Ah ! que je la déteste, cette petite fille niaise, pour laquelle il a des regards, des attentions que je n’ai jamais connus !

– Déteste-la tant que tu voudras, mais ne le montre pas, à aucun prix. Et rassure-toi pour l’avenir, en songeant que la princesse et moi veillons.

Celle dont il était ainsi question se trouvait, à ce moment-là, au Vieux-Château, occupée à

offrir une rustique collation au prince Lothaire et aux Sareczy, qui s'y étaient arrêtés en revenant d'une promenade en voiture. Rieuse et agile, elle circulait dans la grande salle, versant le lait épais dans les bols de faïence, beurrant des tartines, coupant un gâteau délicat, œuvre de ses mains.

– Des mains de fée, dit Lothaire en les saisissant au passage et en y mettant un baiser. Elles sont aussi adroites que charmantes. Quand elles seront soignées par une experte femme de chambre, il n'y en aura pas à notre cour qui puissent les égaler.

– Oh ! si cela vous plaît, je laisserai faire la femme de chambre ! répliqua Aélyz avec une moue d'indifférence. Quant à moi, pourvu qu'elles soient bien lavées, cela me suffit.

Cette réponse amena un fou rire chez Lothaire, qui était particulièrement gai ce jour-là, et fit sourire les deux vieillards.

– Quelle drôle d'enfant tu es ! À ton âge, pourtant, beaucoup sont déjà coquettes, aiment qu'on les complimente. Mais toi, tu es ma petite églantine, toute simple, et que j'aime ainsi.



Allons, reste tranquille, maintenant, et goûte de cette excellente collation.

Il la faisait asseoir près de lui ; puis il la servit, s'amusant de voir les fines dents nacrées mordre dans le gâteau léger, avec entrain et sans aucune des mines à la mode, à ce moment-là, chez les élégantes mondaines.

Le comte et la comtesse Sareczy pensaient avec un serrement de cœur : « Il est peut-être sincère, maintenant. Et elle, pauvre enfant, est charmée, conquise. Mais comment supposer, d'après ce que nous savons de lui, qu'il soit capable d'un attachement quelconque ? Et pourtant, si l'on en croit ce qui se raconte, il n'a pas jusqu'ici eu coutume de faire, à beaucoup près, de tels frais pour personne au monde. »

En prenant congé de sa fiancée vers la fin de l'après-midi, Lothaire lui dit, en retenant les mains qui s'abandonnaient entre les siennes :

– Sais-tu, ma Dame verte, que j'ai idée de nous marier dans deux ans, au plus tard ?

– Je ferai ce que vous voudrez, Lothaire. Papa,

dans ses dernières volontés, dit que vous déciderez.

– Et je décide, en effet. Je ne veux pas attendre trop longtemps pour avoir près de moi ma jolie princesse... dans deux ans, oui. Tu seras une jeune fille et nous nous aimerons bien, tu verras, ma petite Aélyls.

... Au cours de la soirée, Aélyls songea longuement à cette parole qui ne la laissait plus incrédule. La crainte que lui inspirait Lothaire s'était fort atténuée en ces derniers jours. Le charme séducteur opérait sur elle, sans qu'elle s'en rendît compte, à la faveur de l'amabilité mêlée de tendresse que lui témoignait son fiancé. En outre, ayant obtenu si facilement ce qu'elle lui demandait pour le jeune valet Julius, elle se disait, avec la présomptueuse confiance d'un cœur très jeune où s'insinuaient les premiers émois de l'amour : « Il m'écouterait certainement quand je le prierai d'être bon, quand je le solliciterai pour ceux qui dépendent de lui. Avec l'aide de Dieu, je serai douce et patiente pour qu'il m'aime bien et m'écoute volontiers. Quant à

moi, je crois maintenant que je pourrai avoir de l'affection pour lui. »

Elle s'endormit sur cette consolante pensée qui faisait battre un peu plus vite son cœur. Au réveil, ce fut encore le souvenir enchanteur de ce Lothaire charmant qui se présenta à son esprit. Elle s'habilla en chantant à mi-voix un vieux Noël qu'elle avait fait entendre la veille au prince et aux Sareczy. Lothaire avait dit :

– Tu as un timbre délicieux, d'une pureté rare. Il faudra qu'on te donne des leçons de chant à la Combe-des-Bois et je te les ferai ensuite continuer par Marie Herz, la cantatrice de la cour.

Deux ans à passer encore à l'abbaye... et puis, elle deviendrait la princesse de Waldenstein. Cette perspective ne lui semblait plus aussi terrible ; elle ne l'empêchait pas, ce matin, d'être gaie et alerte, tandis qu'elle quittait le Vieux-Château pour faire un tour dans la forêt.

Au retour, elle s'arrêta chez les Heller. Mathias était en tournée avec le chef forestier. Rosa cousait près du lit de son fils. Aélyx, aussitôt, remarqua sa physionomie très altérée.

Quant à Johann, il était fiévreux, abattu, presque sans forces.

– C'est que nous voilà bien tourmentés, mademoiselle ! dit Rosa avec accablement. Le comte Brorzen, par ordre de Son Altesse, a fait savoir au garde général qu'une partie des forestiers devaient être renvoyés à Waldenstein et remplacés par d'autres venus de là-bas. Or, Mathias se trouve parmi ceux qui sont désignés. C'est une bien grande épreuve pour nous, parce que... là-bas, c'est tout autre chose qu'ici.

– Mais vous ne pouvez pas obtenir de rester ? En invoquant la santé de votre fils, par exemple ?

– Mathias a essayé. Mais le chef forestier lui a répondu : « Il n'y a rien qui tienne, vous n'avez qu'à obéir. »

– Alors, restez ici quand même ! Mathias trouvera bien à s'occuper dans la région.

Rosa frissonna en murmurant :

– Oh ! nous n'oserions pas !

– Pourquoi donc ? Vous êtes libres, après tout.

– Non, nous ne le sommes pas. Nous sommes

les vassaux du prince, tenus à une obéissance passive.

– Mais ici, en France, il ne peut rien sur vous !

– Ah ! ne croyez pas cela, mademoiselle !  
Ouvrément, non, il ne peut nous obliger à la soumission. Mais il y a bien des moyens... J'ai encore mes parents à Waldenstein. Mon père est forestier dans les forêts de Söhnthal. Il dépend entièrement, lui et les siens, du bon plaisir de Son Altesse. Si nous nous révoltions, quel traitement lui infligerait-on ?

– Oh ! non, je ne peux pas croire ! dit Aélyss avec indignation.

– C'est ainsi, pourtant, mademoiselle... c'est ainsi que cela se passe là-bas.

Les lèvres de Rosa tremblaient.

– ... Et voilà pourquoi nous sommes si désolés d'y être renvoyés. Ici, nous étions bien tranquilles quand... quand le château n'était pas habité. Mais Söhnthal... Söhnthal, c'est autre chose.

– Non, non, vous resterez ici ! Je vais le demander au prince...

– Oh ! ne faites pas cela, mademoiselle ! dit Rosa avec effroi. Vous l’indisposeriez contre vous et sans profit pour nous. Car Son Altesse ne se soucie pas de pauvres gens de notre espèce, dont il dispose à son gré, pour la vie et pour la mort.

– Pour la vie et pour la mort ! répéta Johann d’une voix étouffée.

Tout l’entrain, toute la gaieté d’Aélyls s’étaient évanouis, quand elle sortit de la maison forestière. En dépit des protestations de Rosa Heller, elle était bien résolue à intercéder près de Lothaire.

« Il ignore certainement ces iniquités puisque c’est cet affreux comte Brorzen, d’après ce qu’il m’a dit, qui s’occupe de tout cela. Je les lui apprendrai et je suis sûre qu’il ne refusera pas de faire changer cette décision. Mais comme ils paraissent craintifs... terrifiés même, ces pauvres Heller ! Le prince semble leur inspirer une frayeur épouvantable. Pourtant, ils n’ont pas affaire à lui. Je ne comprends pas tout cela ! »

Chemin faisant, Aélyls, en réfléchissant au meilleur moyen de présenter sa requête, songea

qu'il lui serait peut-être difficile de le faire dans l'après-midi. Lothaire avait décidé une grande excursion, à laquelle prendraient part sa tante et toutes les personnes de leur entourage.

Or, Aélyls ne voulait pas lui adresser cette demande devant la princesse ou quelqu'un de ces gens qui ne lui inspiraient qu'antipathie ou défiance. Aussi décida-t-elle, tout à coup, de se rendre à l'instant au Château-Vert pour parler à son fiancé.

Une demi-heure plus tard, elle se trouvait aux abords de la noble demeure. Ils étaient déserts et Aélyls, en avançant, cherchait en vain un serviteur pour l'annoncer au prince. Elle monta les degrés de la terrasse et s'avança le long de l'aile droite. Ainsi, elle atteignit les fenêtres du salon particulier de Lothaire.

L'une d'elles était ouverte et Aélyls s'en approcha d'un pas léger.

Lothaire était là, à demi étendu dans un fauteuil au dossier duquel s'appuyait Sidonia, penchée dans une attitude gracieuse, son visage touchant presque les épaisses boucles brunes aux

reflets de satin. La belle comtesse riait doucement en regardant vers le fond de la pièce. Et Lothaire, les yeux mi-clos, avait sur les lèvres son énigmatique sourire de mépris, de raillerie cruelle.

Tout ceci, Aélyls le vit d'un coup d'œil dans la glace immense qui faisait face aux fenêtres. Et puis, plus loin, elle aperçut ce qui faisait l'amusement du prince et de la comtesse Brorzen.

Valérien de Seldorf se trouvait aux prises avec l'un des petits épagneuls anglais qu'il essayait de saisir. Et chaque fois qu'il avançait la main, la bête se jetait sur lui et le mordait. Au moment où apparut Aélyls, le chien lui sautait au visage et y enfonçait ses dents.

– Quel maladroit tu fais ! dit Lothaire d'un ton de froide moquerie. Allons, dépêche-toi de l'attraper et appelle Julius pour qu'il l'emmène.

À ce moment, il aperçut Aélyls. La fillette bondit dans le salon, rouge d'indignation, les yeux brillants.

– Vous vous amusez à le faire mordre ? Mais



c'est affreux, cela !

Lothaire, en un vif mouvement de surprise, se souleva sur le fauteuil. Sidonia se redressait, en tournant vers Aélyz un regard chargé de stupéfaction et de colère.

– Que viens-tu faire ici ? Comment te permets-tu d'arriver sans être annoncée ? dit durement le prince.

Aélyz était trop emportée par sa généreuse colère pour se trouver intimidée devant l'irritation qui donnait un inquiétant éclat aux yeux de Lothaire.

– Je n'ai trouvé personne... Et comme j'avais quelque chose à vous demander, j'ai cru pouvoir...

– Tu en uses avec un peu trop de liberté ! Il faudra décidément que je te fasse donner quelques leçons de savoir-vivre, car tu te conduis comme une petite fille rustaude. Souviens-toi en outre que je ne tolérerai pas d'observations sur les actes qu'il me plaît d'accomplir...

– Eh bien ! alors, je ne veux plus vous voir,

car jamais... jamais vous ne m'empêcherez de vous dire ce que je pense quand je vous verrai faire le mal !

Et, brusquement, Aélyls tourna les talons. Elle quitta la pièce, s'enfuit le long de la terrasse en répétant fiévreusement :

– Jamais... jamais !

Sidonia, en joignant les mains, avait pris une attitude d'étonnement scandalisé. Toutefois, au fond des prunelles brillait une petite lueur annonçant le plus vif contentement. Valérien, en étanchant avec son mouchoir le sang qui perlait à sa joue et à ses mains, glissait vers le prince un coup d'œil inquiet. Il savait, par une longue expérience, que les mécontentements de son maître avaient toujours une répercussion sur lui.

Lothaire avait repris son attitude nonchalante. De nouveau, les cils s'abaissaient à demi sur les yeux où demeurait encore la petite lueur verte que venait d'y voir Aélyls.

– Tu n'es qu'un imbécile, Valérien. Finis-en avec ce chien, emporte-le d'ici ; je ne veux plus

le voir, ni toi non plus.

M. de Seldorf, d'un élan désespéré, se jeta sur l'épagneul, le saisit à bras-le-corps et, mordu sans pitié par la bête furieuse qu'il n'avait pas le droit de molester, l'emporta hors du salon.

– Ce chien paraît le détester plus que personne au monde, dit la voix suave de la comtesse Brorzen.

– Cela prouve son bon sens. Sonne Fragui, Sidonia, pour qu'il m'amène Tamerlan.

La comtesse obéit, non sans pâlir un peu. Elle avait, plus encore que la princesse Jutta, un grand effroi du léopard et redoutait quelque méchante fantaisie du prince, mis en mauvaise disposition par l'incartade de cette petite Aélyis.

De fait, un instant plus tard, elle se trouvait assise avec Tamerlan installé sur ses genoux, comme un gros chat. Et Lothaire, en caressant nonchalamment la tête du fauve, disait avec un regard moqueur sur les mains tremblantes de la jeune comtesse :

– Je crois que tu commences à t’y habituer, Sidonia. Aussi je t’en rapporterai peut-être un, en revenant d’un voyage en Asie que je projette.

## XIII

Une douce clarté de lune se répandait sur le jardin silencieux, pénétrait sous le berceau de chèvrefeuille, enveloppait Aélyss assise devant une table, le visage entre les mains.

De temps à autre, un soupir gonflait la poitrine de la fillette, ou bien un tressaillement agitait ses épaules. Puis, tout à coup, elle se redressa, sauta hors de la chaise.

Il fallait qu'elle se remuât, qu'elle essayât de ne plus penser... puisqu'elle ne pouvait rien changer à son sort.

Elle rentra dans la maison et, au passage, dit à dame Véronique :

– Je vais me promener un peu dans le parc.

– Pas plus d'une demi-heure. Vous avez besoin de vous coucher de bonne heure, car vous avez une mine fatiguée, aujourd'hui.

Sans répondre, Aélylys sortit de la maison. Elle n'avait dit mot à dame Véronique de ce qui s'était passé, même quand la vieille femme avait fait remarquer avec surprise que le prince n'était pas venu chercher sa fiancée pour l'excursion projetée la veille. Personne n'avait besoin de connaître la souffrance et la révolte qui s'agitaient en elle depuis ce matin. Dieu seul les verrait et Il lui donnerait la force de tout supporter. Mais, pour le moment, elle était encore dans la pleine fièvre de sa désillusion. Le beau prince aimable et charmeur lui avait montré ce qu'il saurait être quand elle lui déplairait en quelque'un de ses faits et gestes. Et cet abominable plaisir de faire souffrir.

Aélylys frissonna. Elle le revoyait dans son attitude indolente, avec ce regard et ce sourire, elle se souvenait de la comparaison qui s'était présentée à son esprit, un des jours précédents. Tamerlan, le fauve souple et nonchalant, Tamerlan, sortant lentement ses griffes, en conservant son air de songerie altière, de mystère inquiétant.

Et pourtant, quelle douceur il savait mettre dans son regard, ce Lothaire ! Comme sa voix était prenante et tendre !

Était-il donc faux et menteur, lui aussi ? Oui, il fallait bien le penser... il fallait admettre que ses amabilités n'étaient qu'un divertissement passager, un leurre pour la petite fiancée naïve, dont il avait voulu vaincre la prévention.

Et il y avait réussi, car elle était toute prête, en ces derniers jours, à lui donner son affection, à lui témoigner beaucoup d'indulgence, comme l'avait conseillé la comtesse Sareczy. Mais aujourd'hui... ah ! aujourd'hui, la révolte, de nouveau, bouillonnait en elle ! De nouveau, elle avait la terrible certitude du malheur qui l'attendait dans ce mariage – plus terrible maintenant qu'elle avait connu l'illusion d'un sort plus doux.

Elle avançait machinalement dans les sentiers où coulaient de pâles clartés, entre les feuillages épais. Ici, elle avait passé avec Lothaire, agile et gaie, oubliant ses inquiétudes. Elle se souvenait de cet après-midi où il l'avait reconduite au

Vieux-Château, pour la première fois. La comtesse Brorzen avait sa robe et ses chaussures déchirées.

À cette évocation de Sidonia, Aélyls eut un long frémissement. Cette femme, cette jeune fille, qui riait au jeu cruel où se complaisait le prince, mais elle était pire que lui encore ! Ah ! toujours, elle la reverrait ainsi penchée vers Lothaire et riant...

Basse flatteuse, elle aussi, odieuse adulatrice, qui contribuait avec tous les autres à perdre la jeune âme saturée d'orgueil, à surexciter en elle le goût du despotisme et de la cruauté.

Ainsi, dans l'esprit d'Aélyls, s'agitaient confusément ces pensées, qu'elle eût voulu éloigner, mais qui revenaient obstinément, avec une douloureuse acuité. Elle s'aperçut tout à coup qu'elle se trouvait dans les jardins. Les formes sombres des ifs, les charmilles, les parterres se dessinaient dans la douce lumière argentée qui enveloppait, là-bas, le château de marbre vert et se répandait sur les forêts des hauteurs voisines. Dans le silence nocturne, on n'entendait que le



susurrement léger de l'eau retombant en gerbes argentées dans le grand bassin.

Aélyls prit une allée étroite, entre deux charmilles dans lesquelles s'ouvraient de petites arcades taillées en ogive. La fraîcheur de l'air soulageait un peu sa tête fatiguée par tant de pensées douloureuses.

Et puis, elle s'arrêta subitement. Des pas faisaient grincer le sable, non loin de là.

« Pourvu qu'on ne me voie pas ! songea-t-elle. Je n'aurais pas dû venir par ici. »

Prestement, elle se dissimula derrière un if. De là, elle voyait l'allée voisine où, bientôt, apparurent deux personnes : le prince Lothaire et Sidonia.

La jeune comtesse était vêtue de blanc. Sur le sable, sa robe traînait en plis vaporeux. La main posée sur le bras du prince, elle parlait d'une voix un peu basse, les yeux tournés vers son compagnon. Aélyls voyait de profil ce visage frémissant, cette bouche qui semblait prononcer des paroles de prière. Et Lothaire regardait

Sidonia avec une sorte d'orgueilleuse complaisance, tandis qu'entre ses lèvres à peine détendues glissait l'énigmatique, l'inquiétant sourire que détestait Aélylys.

Puis sa voix, à lui, s'éleva, très railleuse :

– Pourquoi ne m'avoues-tu pas, tout simplement, que tu es jalouse, horriblement jalouse de cette petite fille qui doit devenir ma femme ? N'essaye donc pas de protester. Tu sais bien qu'on ne peut me tromper !

– Oui, c'est vrai... oui, je suis jalouse ! dit ardemment Sidonia. Mais vous ne m'en ferez pas un crime, mon cher prince ?

– Oh ! cela m'est tout à fait indifférent ! Sois jalouse autant que tu le voudras, c'est ton affaire. Il me suffit que ni toi ni d'autres ne vous avisiez jamais de m'ennuyer avec vos susceptibilités féminines.

– Ne craignez rien, Altesse, je saurai souffrir en silence, ne jamais montrer à celui qui est toute ma vie ce qu'il appelle des susceptibilités, c'est-à-dire le tourment déchirant d'un cœur dont il est

le maître souverain.

– Mais tu deviens très dramatique, ma belle Sidonia ! dit Lothaire avec un rire moqueur. Malheureusement, je n'ai pas du tout les dispositions nécessaires pour prendre le même ton – sans quoi nous ferions un duo d'amoureux tragiques, séparés par la cruelle volonté d'outre-tombe d'un père cruel.

– Comme vous vous moquez, Altesse !

La tête blonde se penchait sur l'épaule de Lothaire, les yeux se levaient, chargés d'une imploration passionnée, vers le jeune visage qui s'inclinait, ironique et souriant.

Aélyls se détourna, s'enfuit avec une légèreté de biche traquée. Et elle ne s'arrêta que dans le jardin du Vieux-Château, sous le berceau de chèvrefeuille, où elle tomba assise, haletante, épuisée, le cœur bondissant de colère et d'une souffrance qui lui donnait envie de crier.

Il était à peine deux heures quand Aélyls, dans l'après-midi du lendemain, quitta son logis. Dame Véronique lui fit observer :

– Mais si le prince vient ou vous fait demander ? Y avez-vous songé, Aélyls ?

La fillette tourna vers elle un visage pâli, qui semblait depuis le matin devenu plus menu, et où les yeux avaient comme un petit éclat de fièvre.

– Vous direz que je suis sortie... et que vous ne savez pas où je suis.

– Voyons, que signifie cela ? Vous savez bien que le prince me demandera des explications...

– Vous lui répondrez que je n'ai pas voulu vous en donner.

Sur ces mots, Aélyls sortit, laissant dame Véronique fort surprise et très inquiète de cette attitude qui faisait deviner un conflit entre les deux fiancés.

Aélyls s'en fut au hasard dans la forêt, sans souci de l'atmosphère chargée d'orage. À aucun prix, elle ne voulait se rencontrer aujourd'hui avec Lothaire, dans l'état d'exaltation où elle se

trouvait. Demain, s'il le fallait... demain, elle le reverrait et elle essaierait d'être calme, de ne pas lui laisser voir sa souffrance, sa colère... son mépris. Sans doute lui témoignerait-il son mécontentement pour cette apparition inopinée de la veille et le blâme qu'elle lui avait si énergiquement jeté. Mais elle aimait beaucoup mieux qu'il prît cet air-là que celui des jours précédents... elle aimait mieux lutter contre sa dureté, son injustice, plutôt que de le voir faire l'aimable, la regarder avec ces yeux d'une si caressante douceur.

Fausseté ! Mais elle ne s'y laisserait plus prendre ! « La petite fée » lui montrerait qu'en dépit de son âge, elle n'était pas un jouet dont il pouvait s'amuser... tout en réservant son affection pour la comtesse Brorzen.

Le sang monta au pâle petit visage. De nouveau, Aélyls ressentit la violente impression qui l'avait fait fuir, éperdue, frissonnante, pour ne pas voir le baiser pressenti.

Farouchement, elle songea : « Qu'il ne s'avise plus, pour moi... car jamais... jamais ! »

Au tournant d'un sentier, elle heurta presque Mathias Heller, lui-même fort préoccupé. Comme il s'excusait, elle l'interrompit :

– C'est moi qui suis distraite, Mathias. Je ne sais même plus trop en quel endroit de la forêt je me trouve.

– Pas loin de chez nous, mademoiselle.

Le forestier, tout en répondant, enveloppait la figure altérée d'un regard où la surprise se mélangeait de compassion.

– ... Mais on dirait que vous êtes malade ?

– Non, non... J'aimerais bien mieux l'être que de...

D'une main fiévreuse, Aélylys rejeta en arrière les boucles qui retombaient sur son front.

– ... Comment va Johann, aujourd'hui ?

– Pas mieux, hélas ! Je ne sais comment nous le transporterons là-bas !

– Et moi je n'ai pas pu demander au prince... je ne pourrai plus lui demander maintenant...

Mathias eut une petite crispation des lèvres,

tout en considérant le visage tendu, frémissant, les yeux tristes et cernés.

– Oh ! je le sais, mademoiselle !... Vous êtes bien gentille ; mais Son Altesse n'a pas l'habitude de... de se soucier de gens comme nous. Il faut mieux que vous ne lui ayez point parlé, parce que... on sait pas... s'il avait été mécontent,.. Voyez donc qu'il m'ait envoyé sur un de ses domaines et ma femme avec Johann sur un autre ?

– Vous croyez qu'il aurait été capable de le faire ?

La voix d'Aélylys tremblait.

– Capable ? dit Mathias d'un ton rauque. Oui... oui... Cela s'est déjà fait.

– Mais c'était le comte Brorzen qui... ?

Le garde serra les poings, tandis qu'une lueur de haine s'allumait dans ses prunelles.

– Le maudit comte !... L'âme damnée de Son Altesse ! Ah ! il est le premier coupable, bien sûr, car c'est lui qui a conseillé le prince, depuis sa toute petite enfance ! Oui, mademoiselle, il dirige

en effet l'administration des domaines princiers. Mais toutes les décisions qu'il prend, soit pour un changement de personnel ou pour toute autre cause, doivent être connues de Son Altesse, qui donne ou refuse son approbation.

– Ah ! murmura Aélylys.

Ainsi, elle n'était qu'à moitié vraie, la réponse que Lothaire lui avait faite quand elle lui avait demandé si ces révoltantes coutumes du servage se pratiquaient encore sur ses terres. Le comte Brorzen n'agissait que d'après son approbation, tous deux collaborant ainsi à cette œuvre d'injustice et de cruel despotisme.

« Et il faudra que je voie cela !... que je supporte cela ! » pensa-t-elle avec un frisson de révolte.

Devant elle, Mathias, la mine sombre, restait silencieux et absorbé. Aélylys, posant la main sur son bras, demanda :

– Dites-moi, pourquoi Johann avait-il l'air si terrifié, l'autre jour, quand le prince est entré chez vous ?



Le forestier tressaillit, détourna un peu les yeux en balbutiant :

– Mais... mademoiselle... c'est bien naturel... Tout le monde craint Son Altesse, qu'on sait n'être point facile...

– Non, non, il y avait plus que cela ! En y réfléchissant, je ne peux comprendre un pareil effroi... Et c'est depuis lors qu'il est plus malade...

Mathias restait silencieux. Sa bouche se contractait, comme pour retenir des paroles prêtes à en sortir.

– Il y a une raison ! Dites-la-moi. Mathias ?

– On me l'a défendu, mademoiselle.

– Qui, « on » ?

– Dame Véronique et M<sup>me</sup> Schulz.

– Et moi, je veux le savoir !

– Ce n'est pas la peine de vous faire encore du chagrin avec ça, pauvre demoiselle !

– Un peu plus, un peu moins...

Les lèvres d'Aélylys tremblaient.

– ... Allez, Mathias, je sais bien déjà que j’aurai à souffrir... beaucoup. Il faut que je m’y résigne. Mais je veux savoir pourquoi Johann a si peur de « lui ».

– Eh bien ! voilà, mademoiselle. Un jour – c’était pendant le séjour que fit le prince à Croix-Givre, il y a huit ans, – notre petit s’en alla avec son vieux chien Fido, auquel il voulait faire faire un bout de promenade. Mais arrivé sur le sentier qui longe le ravin, Fido s’affala tout à coup, comme pris d’apoplexie. Johann, qui l’aimait tant, se mit à genoux près de lui, prit sa tête dans ses bras, tout désolé, le pauvre, et songeant à venir me demander du secours. À ce moment arrivaient deux cavaliers : le prince Lothaire et le comte Brorzen. Fido était tombé en travers du sentier très étroit à cet endroit. Le comte cria à Johann :

« – Laisse le passage libre, imbécile !

« – Attendez, je vais retirer mon chien ! dit le petit.

« – Attendre !... Rustre, pour qui prends-tu Son Altesse ?

« – Mais je veux pas que vos chevaux fassent du mal à mon chien ! s'écria Johann.

« Il se redressait en parlant ainsi. À cet instant, le petit prince, déjà presque aussi bon cavalier qu'aujourd'hui, enleva son cheval, qui passa sur le corps étendu de Fido. Mais un des sabots frappa Johann, qui culbuta, roula dans le ravin...

Du revers de sa main, Mathias Heller essuya des gouttes de sueur qui perlaient à son front. Aélyls, elle, était glacée jusqu'au cœur.

– Peut-être qu'à ce moment-là Son Altesse n'avait pas l'intention de faire du mal à l'enfant, et que le pied du cheval ne le toucha qu'accidentellement. Mais le pire, ce fut qu'on laissa le pauvre petit malheureux dans ce ravin, sans s'inquiéter s'il était mort ou vivant, sans prévenir personne... Je le cherchai ce jour-là et le lendemain, d'autres forestiers m'aidèrent... et enfin on le découvrit là, une jambe brisée, sans connaissance. Le cadavre de Fido était près de lui, ce qui donne à croire que l'un ou l'autre des cavaliers le fit rouler intentionnellement dans le ravin, pour égarer les recherches. C'est un

raffinement de méchanceté bien digne du comte Brorzen, si j'en crois ce qu'on m'a raconté de lui.

« La commotion avait rendu Johann comme imbécile. En outre, il avait les jambes paralysées et jamais ceci ne devait guérir. Mais la raison lui revint au bout de quelques semaines. Un jour, dans une crise de surexcitation, il nous raconta ce qui s'était passé... Comme il finissait, M<sup>me</sup> Schulz entra. Ma femme lui répéta ce que venait de lui apprendre l'enfant. Et cette bonne dame, tout émue et indignée, alla conter la chose à dame Véronique. Mais celle-ci conseilla de n'en souffler mot à quiconque et nous de même, car si jamais le prince ou le comte Brorzen apprenait que nous nous étions plaints, nous pourrions en avoir de graves désagréments. Nous reconnûmes qu'elle avait grandement raison... et voilà pourquoi personne d'autre n'a su cette terrible scène – pas même vous, envers qui dame Véronique avait spécialement recommandé de garder le silence. Nous avons plus tard compris pourquoi...

Oui, Aélyls aussi comprenait maintenant... Il

était inutile de faire connaître trop tôt à la future épouse du prince de Waldenstein quel abîme de froide cruauté se cachait sous de si charmeuses apparences.

– Je vous remercie de m’avoir appris cela, Mathias, dit-elle d’une voix qui sortait avec peine de sa gorge serrée. Maintenant, allons voir Johann... le pauvre cher Johann que j’aimerai doublement, maintenant.

Ils descendirent le sentier, qui les conduisait directement à la maison forestière. Comme ils arrivaient près de celle-ci, le bruit d’un trot de cheval parvint à leurs oreilles. Le garde songea avec effroi : « Pourvu que ce ne soit pas Son Altesse ! La pauvre petite demoiselle est encore si émue, si bouleversée !... »

La même pensée venait à fillette, qui s’arrêta, très pâle, les yeux tournés vers l’allée par où le cavalier allait déboucher.

Oui, c’était « lui ». Il vint tout droit à sa fiancée et au garde immobilisé à quelques pas de sa maison et, arrêtant net sa monture, sauta à terre. Indiquant d’un geste à Heller qu’il eût à

tenir son cheval, le jeune homme s'avança vers Aélyls qui se raidissait en soutenant intrépidement son regard de colère hautaine.

– Viens avec moi, ordonna-t-il.

Mais elle secoua énergiquement la tête.

– Non, je n'irai pas ! Ce que vous avez à me dire, dites-le-moi ici !

– En effet, je crois que tu es assez dans l'intimité des familles de forestiers pour ne pas craindre une explication devant l'un d'eux. Mais moi, j'entends que l'on m'obéisse... et tu viendras où je voudrai.

Il avançait la main pour saisir Aélyls à l'épaule. Mais, d'un bond, elle fut hors de sa portée.

– Vous croyez que vous me ferez obéir, quand vous m'ordonnerez une chose que je ne veux pas faire ? Et bien ! vous vous trompez ! Jamais, jamais, je ne serai comme votre baron de Seldorf... jamais je ne saurai sourire à vos méchancetés comme cette femme...

Elle se redressait, les yeux étincelants, tout son

corps frêle tremblant d'indignation.

– ... Elle vous flatte, elle... et cela vous plaît. Mais moi, je vous dirai toujours ce que je pense... et vous pourrez me tuer plutôt que de me faire dire le contraire !

– Je ne te tuerai pas... mais je te forcerai bien à la soumission ! Viens ici !

Mais Aélyls, au contraire recula de quelques pas. Pourtant, elle frémissait d'effroi, en apercevant dans les prunelles de Lothaire cette terrible petite lueur verte, en voyant se crispier au manche de la cravache des doigts nerveux. Mais l'exaltation douloureuse, la révolte l'emportaient sur tout autre sentiment.

– Je ne veux pas que vous m'approchiez ! Vous êtes trop mauvais... vous ne savez faire que le mal ! Je vous déteste... je sens bien que je ne pourrai jamais faire autrement !

– Ah ! tu ne pourras jamais faire autrement ? Eh bien ! je vais t'en donner un nouveau motif !

Avant que la petite créature qui le bravait de la voix et du regard eût pu prévoir son mouvement,

Lothaire s'élançait d'un bon souple, la cravache levée et frappait le menu visage empourpré.

Soudainement, Aélyls devint toute blanche. Elle recula, les lèvres tremblantes, ses yeux sombres chargés d'une sorte de douleur farouche enveloppant le jeune visage crispé aux prunelles de fauve en courroux. Puis, tournant brusquement les talons, elle s'élança vers un sentier où elle disparut bientôt.

Lothaire se détourna et, du geste, ordonna au garde d'amener son cheval. Mais le pauvre Heller éprouvait un tel saisissement de la scène qui venait de se passer sous ses yeux qu'il ne comprit pas aussitôt, ce qui lui attira cette apostrophe :

– Eh bien ! es-tu idiot ? Ou bien as-tu envie de faire connaissance avec ma cravache ? Il est vraiment temps, je le vois, de renouveler le personnel de par ici, où l'on prend de mauvaises habitudes.

D'un bond Lothaire se mit en selle. Puis, abaissant vers le forestier tremblant d'effroi un regard menaçant, il dit d'un ton dur :



– Souviens-toi aussi que tu dois garder le plus complet silence sur l'explication que je viens d'avoir avec M<sup>lle</sup> de Croix-Givre... et prends garde à toi, si jamais tu enfreins ma défense !

Sans écouter la balbutiante réponse du garde, il s'éloigna, tandis que Mathias, les jambes flageolantes, rentrait en son logis.

## XIV

Aélyls fuyait dans les sentiers de la forêt. Elle allait vers un but qui s'était aussitôt précisé en son esprit : une hutte de sabotiers, perdue en un des points les plus sauvages de la sylvie sombre. Là vivait une famille de braves gens, qui ne refuseraient pas de partager avec elle leur frugale nourriture et de lui donner un petit coin pour dormir dans leur rudimentaire logis. Elle resterait avec eux jusqu'à ce que le prince quittât Croix-Givre... car elle ne voulait plus le revoir... plus le revoir, surtout ! – jusqu'au moment terrible où il lui faudrait devenir sa femme.

L'orage grondait, depuis un moment. Il se rapprochait avec rapidité. Mais Aélyls ne s'en apercevait même pas. Elle n'avait plus qu'une pensée : fuir loin de ce Lothaire abominable. Et, tout en courant, elle passait parfois une main tremblante sur son visage, sur la trace brûlante de

ce coup de cravache...

La pluie commençait de tomber. Puis ce fut une véritable trombe. Bientôt, l'épais couvert des arbres se trouva transpercé. Éclairs et fracas de tonnerre se succédaient... La demeure des sabotiers était loin, et quand Aélyls y parvint, elle était ruisselante, épuisée, presque sans pensée.

Aux Girille stupéfaits, elle donna une hâtive explication, en demandant qu'ils ne parlèrent à personne de sa présence chez eux. Ils promirent volontiers, car ils avaient grande reconnaissance à M<sup>lle</sup> de Croix-Givre, qui s'était dérangée plusieurs fois l'année précédente pour venir apporter des fruits de son jardin à leur fille malade. Madeleine Girille, la mère, enleva à la fillette ses vêtements trempés et les remplaça par l'unique robe de rechange de sa fille Annette, qui avait le même âge. Et, sans avoir eu à subir de questions indiscrètes, Aélyls se trouva installée chez ces gens honnêtes et taciturnes, habitués à vivre dans la solitude sans s'inquiéter des faits et gestes de leur prochain.

Mais, au bout d'un moment, elle sentit un

malaise, des frissons. Ce n'était pas impunément qu'échauffée par sa course elle venait d'être si bien mouillée. Glacée d'abord, elle fut bientôt brûlante. La femme Girille lui fit une boisson chaude et lui prépara une paillasse de feuilles sèches où elle s'étendit. Mais, toute la nuit, la fièvre la tint, avec une oppression pénible. Dans son cerveau passaient d'effrayantes fantasmagories, où toujours Lothaire jouait un rôle. Elle murmurait des mots sans suite, puis tombait pour un instant dans une sorte d'assoupissement, jusqu'à la reprise du délire.

Au matin, Madeleine Girille dit à son mari :

– Tout de même, il faudrait bien prévenir dame Véronique, car la pauvre demoiselle paraît bien malade.

– Elle nous a défendu de dire à personne qu'elle était ici... Peut-être que cela lui amènerait des ennuis, car elle avait l'air toute chavirée quand elle est arrivée.

– Oui... mais nous ne pouvons pas la soigner comme il faudrait... puis vois donc, si elle venait à mourir chez nous ?

Le sabotier se gratta le front.

– C'est bien embarrassant... Attendons encore un peu, pour voir ce que ça deviendra.

La fièvre parut tomber légèrement, au cours de la matinée, l'oppression diminua. Mais une recrudescence se produisit dans l'après-midi et Girille sortait pour prévenir dame Véronique, quand apparurent les deux chiens du Vieux-Château, suivis de Mathias Heller haletant, qui s'écria :

– M<sup>lle</sup> de Croix-Givre est-elle ici ?

– Oui !... Vous la cherchiez ?

– Bien sûr ! J'ai pris ses chiens avec moi, et ils m'ont fait retrouver sa trace.

– J'allais au Vieux-Château pour dire à dame Véronique qu'elle était bien malade.

– Malade ? Qu'a-t-elle ?

– Hier, elle a reçu l'orage et sans doute a-t-elle pris froid. La fièvre la tient, elle étouffe...

– Pauvre petite demoiselle !... Il va falloir que nous la transportions là-bas...

Tout en parlant, Mathias entra dans la hutte. Aélyls, en l'apercevant, se redressa...

– Qui est-ce qui vous a appris ?... J'avais défendu... dit sa voix étouffée par l'oppression.

– Personne ne m'a rien appris ; c'est moi qui vous ai retrouvée, mademoiselle. Nous allons vous porter chez vous, pour que dame Véronique vous soigne...

– Non, non ! Je veux rester ici !... Et ne dites pas que j'y suis, Mathias !

– Mais, mademoiselle, vous n'avez rien à craindre... « On » ne viendra pas vous tourmenter. C'est dame Véronique qui m'envoie...

– Je ne veux pas !... Je veux rester ici !... Il viendra... il me frappera...

Le délire reprenait Aélyls. Les deux hommes en profitèrent pour l'emporter, bien enveloppée, jusqu'au Vieux-Château où dame Véronique la coucha aussitôt. Puis Mathias courut à Cornillan chercher le médecin. Celui-ci trouva un poumon assez fortement pris ; mais, surtout, il craignait la

complication d'une fièvre cérébrale.

– Oui, l'état est assez grave pour que vous fassiez prévenir dès demain matin le prince de Waldenstein, répondit-il à une question de dame Véronique.

La vieille femme, par les paroles échappées au délire de la malade, pouvait déjà à peu près reconstituer ce qui s'était passé entre les fiancés – d'autant mieux que l'air du prince, quand il était venu au Vieux-Château demander Aélyls, lui avait fait prévoir une explication orageuse. La marque encore visible sur le visage de la fillette achevait de l'édifier sur la façon dont avait été traitée la future princesse.

– C'est qu'avec son caractère, elle est capable de ne jamais oublier cela ! marmonnait-elle en écrivant, le lendemain, quelques lignes destinés à informer le jeune prince de l'état où se trouvait sa fiancée.

Car la nuit avait été fort mauvaise. Aélyls ne reconnaissait plus personne et, sans cesse, portait en gémissant la main à sa tête.

Félicie, la servante, fut chargée du message de dame Véronique. Elle le remit à un laquais qui alla le porter au Kalmouk, dans la pièce servant d'antichambre à l'appartement princier. Après une assez longue hésitation, – car Son Altesse, depuis deux jours, était d'une terrible humeur qui ne ménageait même pas ses serviteurs favoris, – Fragui se décida enfin à pénétrer dans le salon où Lothaire, couché sur un amoncellement de coussins, la tête appuyée au corps du léopard, écoutait la lecture que lui faisait Valérien de Seldorf, assis à ses pieds.

– Un message du Vieux-Château, Votre Altesse, dit le Kalmouk avec un petit tremblement de crainte dans la voix, en s'agenouillant pour que son maître pût prendre plus commodément le billet déposé sur un plateau de vermeil.

Puis, sur un geste, il se releva et disparut.

Lothaire se souleva légèrement, un coude aux coussins, décacheta l'enveloppe et lut... Son visage eut un petit frémissement, les cils battirent un instant sur les yeux assombris. Puis la tête



brune se posa de nouveau sur Tamerlan et la jeune voix impérative ordonna :

– Continue, Valérien.

Seldorf obéit. Pendant quelques minutes, sa voix onctueuse détailla avec élégance les périodes harmonieuses d'une œuvre de Chateaubriand. Lothaire, les paupières baissées, avait repris son attitude de nonchalant repos. Mais, subitement, il se redressa, d'un vif mouvement qui fit sursauter le jeune baron.

– Tu m'ennuies avec ton Chateaubriand, Seldorf ! Va-t'en au diable avec lui !

Valérien ne se le fit pas dire deux fois. Il se mit hâtivement sur ses pieds et s'éloigna au plus vite, son livre sous le bras, en songeant avec un petit frisson : « Brr ! quels yeux a Son Altesse !

Qu'est-ce qu'il y a donc entre la petite Aélyse et lui, pour qu'il soit d'une si terrible humeur ?... et pour qu'on ne la voie plus, elle dont on aurait dit, vraiment, qu'il ne pouvait plus se passer ? »

La même réflexion était faite quelques instants après par la vieille comtesse Fützel à Sidonia qui,

en s'approchant d'une fenêtre, venait de murmurer :

– Tiens, le prince part en promenade à cette heure et à pied ?... Irait-il au Vieux-Château ?

La jeune comtesse avait quelque raison de connaître, du moins en partie, le motif du dissentiment qui séparait les fiancés, puisqu'elle se trouvait là au moment où Aélyls avait jeté son blâme indigné à la face de Lothaire. Mais elle soupçonnait qu'une nouvelle rencontre avait eu lieu entre eux, amenant un conflit plus sérieux. Bien qu'elle eût été particulièrement, depuis deux jours, victime des orageuses dispositions du jeune prince, elle se réjouissait avec son père et la princesse Jutta de voir leurs prévisions si vite réalisées.

– Jamais ils n'arriveront à vivre ensemble ! disait la princesse avec jubilation. Et en admettant même que ce mariage se fasse – chose dont je doute – ce sera à bref délai la séparation. Nous verrons alors à la rendre définitive, de façon discrète et sûre.

À quoi le comte Brorzen répondait, avec son

féroce mouvement de mâchoires :

– Mieux vaudrait que cette petite disparût dès maintenant, si nous trouvions une bonne occasion.

Et aucune des deux femmes ne protestait.

... Dame Véronique descendait de la chambre d'Aélyls, quand retentit certain coup de marteau impératif qu'elle avait déjà appris à reconnaître.

Elle alla rapidement ouvrir et salua le prince avec une déférence nuancée de crainte.

– Qu'est-ce que vous me racontez donc ? M<sup>lle</sup> de Croix-Givre est malade ? Depuis quand ?

– Depuis avant-hier, prince... Elle a été mouillée par l'orage. Des sabotiers l'ont recueillie. Et là, elle a été prise de fièvre...

– Depuis avant-hier ? Comment ne m'avez-vous pas prévenu plus tôt ?

– Mais elle n'a été retrouvée qu'hier, vers la fin de l'après-midi... On l'a ramenée aussitôt..

– Elle a été retrouvée ?... Vous ne saviez donc

pas où elle était ?

– Non, je n'en savais rien ! Avant-hier, elle n'est pas rentrée. J'ai passé la nuit dans les transes et, au matin, j'ai été trouver le forestier Heller pour savoir s'il l'avait vue. Il m'a dit qu'elle était passée devant chez lui et, tout aussitôt, s'est mis à sa recherche. Il avait eu l'idée de prendre les chiens et c'est grâce à eux qu'il a pu enfin arriver à cette hutte de sabotiers où elle s'était réfugiée.

Un pli se formait sur le front de Lothaire, dont le regard devenait très sombre.

– Enfin, qu'a-t-elle ? demanda-t-il brièvement.

Dame Véronique répéta les paroles du médecin. Celui-ci allait revenir tout à l'heure et, malheureusement, il ne la trouverait pas mieux, au contraire.

– Menez-moi à sa chambre, je veux la voir, dit Lothaire en pénétrant délibérément dans le vestibule.

Dame Véronique eut un geste d'effroi.

– Oh ! c'est impossible, prince ! Le docteur a

tant recommandé d'éloigner d'elle toute...  
émotion ! Il dit que ce pourrait être fatal... qu'un  
rien peut provoquer un transport au cerveau...

Lothaire, les traits tendus, la bouche serrée, fit  
quelques pas, puis se détournant légèrement, dit  
d'un ton bref :

– Je vais attendre la visite du médecin. Quand  
il l'aura vue, vous lui direz de venir me parler.

– Comme Votre Altesse voudra... Si elle  
désire entrer au salon...

– Non, je vais au jardin.

Et Lothaire alla s'asseoir sous le berceau de  
chèvrefeuille où, assez peu de temps après, le  
rejoignit le médecin. Il n'y avait aucune  
amélioration dans l'état de la malade et l'on ne  
pouvait se prononcer encore sur cette menace de  
fièvre cérébrale qui était le point le plus  
inquiétant.

– Je vous enverrai mon médecin en  
consultation, déclara le prince en se levant.  
Revenez cet après-midi vers trois heures pour  
vous rencontrer avec lui.

Le docteur Troche avait bien entendu parler des façons très souveraines, de la désinvolture altière du prince de Waldenstein, mais il n'aurait jamais imaginé que lui, vieux praticien bourru, républicain avancé, se laisserait intimider par ce tout jeune homme au point de n'oser lui répondre que son temps n'était pas ainsi à la disposition du seigneur de Croix-Givre. Et il s'inclina très respectueusement, pour prendre congé, tout en songeant : « Je ne crois pas que ce soit là le mari qu'il faudrait à la petite Aélyls de Croix-Givre, qui est si simple et si aimable pour tous. »

Lothaire quitta le Vieux-Château, après avoir averti dame Véronique qu'elle ne regardât à rien pour les soins que nécessitait l'état d'Aélyls, et pour tout ce qui pouvait lui être agréable.

– Vous adresserez l'état de vos dépenses à mon intendant, Mark Celsus, ajouta-t-il. Et souvenez-vous que je ne veux pas que M<sup>lle</sup> de Croix-Givre en soit instruite.

« Quel être singulier ! pensa dame Véronique en le regardant s'éloigner. On dirait tout de même qu'il a un sentiment pour elle... et pourtant, si

l'on en croit ce qu'elle raconte dans son délire, il l'a traitée comme il le fait, à ce qu'on prétend, de ses serviteurs... Non, bien sûr que je ne lui dirai jamais qu'il paye ses remèdes et son médecin, car elle m'en ferait des reproches, elle qui est si fière et qui lui en voudra tellement. »

## XV

Les deux jours suivants, matin et soir, Lothaire envoya le baron de Seldorf prendre des nouvelles de la malade. Le matin du troisième jour, Valérien informa dame Véronique que le prince était rappelé inopinément à Waldenstein, son cousin le prince héritier se trouvant à ses derniers moments.

– Son Altesse m’a chargé, ajouta-t-il, de vous dire qu’il veut que vous le teniez au courant de la maladie, jusqu’au jour où M<sup>lle</sup> de Croix-Givre entrera en convalescence.

Car Aélylys était sortie de la période dangereuse, et le médecin répondait presque maintenant de la guérison.

Très bien constituée, sous une apparence un peu frêle, la fillette se remit en effet assez promptement. Mais elle restait absorbée, avec un regard mélancolique, inquiet, trop pensif. Jamais



elle ne prononçait le nom du prince, et dame Véronique n'osait lui en parler la première, dans la crainte de provoquer une émotion néfaste.

Un jour, Aélyls demanda :

– Savez-vous comment va Johann, Véronique ? Comment se fait-il que je ne voie pas Heller ni sa femme ?

– C'est qu'ils ne sont plus ici. Voilà quinze jours qu'ils sont partis pour Waldenstein. Comme vous étiez alors en pleine fièvre, ils n'ont pas pu vous voir pour vous faire leurs adieux et m'ont chargée de vous les transmettre.

– Ah ! les pauvres gens ! murmura douloureusement Aélyls.

Une larme glissa le long de sa joue. Elle se souvenait des appréhensions de la famille Heller... et comme elle les comprenait mieux, maintenant qu'elle savait de quoi était capable le prince de Waldenstein !

Ce même jour, dans l'après-midi, apparut M<sup>me</sup> Schulz, la femme du régisseur. Elle s'excusa de n'être pas venue plus tôt voir M<sup>lle</sup> de Croix-

Givre, elle-même ayant été malade à la suite des grands soucis que son mari avait eus – comme elle l’avait bien prévu ! ajouta-t-elle avec un soupir.

De fait, elle était pâle, amaigrie, et semblait fort lasse.

– Enfin, nous voilà tranquilles maintenant ! Croix-Givre est fermé, tout est remis en place.

Aélyls tressaillit. Elle apprenait ainsi que le prince Lothaire avait quitté son domaine de la Comté.

M<sup>me</sup> Schulz ne s’appesantit pas sur ce sujet. Maintenant que M<sup>lle</sup> de Croix-Givre était la fiancée du prince, il convenait moins que jamais d’évoquer devant elle les fantaisies despotiques et les durs traitements qu’infligeait aux êtres dépendant de son pouvoir celui qui deviendrait son seigneur et maître.

De son côté, Aélyls n’adressa aucune question à la femme du régisseur, ni après son départ à dame Véronique. Mais elle venait d’éprouver une impression de soulagement à la pensée que

Lothaire n'était plus là, qu'elle ne serait pas obligée de le revoir d'ici quelque temps au moins.

Un jour de la semaine suivante, elle dit à dame Véronique :

– Je me sens presque bien portante maintenant, et je voudrais retourner à la Combe-des-Bois.

– Attendez encore un peu, que vous soyez tout à fait remise.

– Non, je me remettrai mieux là-bas, je le sens.

– Eh bien ! en ce cas, faites comme vous voudrez... puisque le prince ne m'a donné aucune instruction à ce sujet.

Aélyls dit âprement :

– Il n'aurait pas le droit de m'empêcher... pas encore.

Dame Véronique crut le moment venu de tenter quelques paroles de conciliation.

– Voyons, il ne faut pas exagérer la rancune.

D'après ce que vous avez dit dans votre délire, j'ai compris que le prince avait cédé à un moment de vivacité. Mais il a dû le regretter, car dès qu'il a connu votre maladie, il est venu s'informer...

Aélylys était assise près de la porte vitrée de la salle, son chat sur les genoux. Elle se détourna brusquement et dit avec une sorte de violence :

– Ne me parlez jamais de lui... jamais, entendez-vous, Véronique ? Je veux essayer de l'oublier, jusqu'au moment où...

Sa voix s'étrangla dans sa gorge. Et, se levant d'un bond, elle quitta la salle.

Une huitaine de jours plus tard, Aélylys alla faire sa visite d'adieux au curé de Cornillan et à M<sup>lle</sup> Pharamond. Elle partit le lendemain pour la Combe-des-Bois sans avoir revu le parc, les jardins et ce Château-Vert qui, maintenant, lui inspirait une sorte de répulsion.

## **Deuxième partie**

# I

Sur un banc, dans une allée du jardin de l'abbaye, étaient assises Aélyls de Croix-Givre et Cécile de Forsan.

Elles ne causaient pas. Leurs doigts agiles ourlaient de fins linges d'autel, dont la parfaite blancheur éclatait sur leurs robes noires de pensionnaires. Toutes deux avaient dix-huit ans depuis quelques semaines, et elles n'étaient plus astreintes à suivre de façon stricte le règlement. Elles en profitaient pour se tenir parfois un peu à l'écart, ne se souciant guère des bavardages, des puérilités de leurs compagnes et se plaisant en leur réciproque compagnie.

Cécile était une petite brune pensive et sérieuse, qui eût semblé jolie si elle ne s'était trouvée complètement éclipsée par le voisinage de son amie. Car Aélyls avait tenu les promesses de son adolescence. Ses cheveux couleur de

flamme et d'or, qui bouclaient comme autrefois, la blancheur transparente et délicatement rosée du visage dont les traits si purs avaient perdu la maigreur de l'enfance, l'ardente beauté des yeux bruns aux reflets fauves, formaient le plus admirable ensemble, que complétaient la souple élégance d'une taille aux lignes harmonieuses, la grâce délicate, ailée, de tout ce jeune être en qui l'on retrouvait le petit elfe d'autrefois, avec des changements d'expression si charmeurs de sa physionomie où se reflétait une vivacité de sentiments toujours existante aujourd'hui.

Mais il arrivait bien souvent que ce regard profond, tout éclairé de pure lumière, se couvrît d'une ombre d'angoisse, ou bien devînt très sombre et comme chargé de détresse. Quand Cécile s'en apercevait, elle songeait avec tristesse : « Aélyis pense à son mariage. »

Son amie ne lui avait donné que peu de détails au sujet du prince Lothaire et des raisons qui motivaient une si grave appréhension. D'ailleurs, en ces quatre années, Aélyis avait toujours évité de parler de son fiancé ; mais le peu qu'elle en

avait dit suffisait pour faire comprendre à Cécile quel sort douloureux l'attendait dans cette union, si magnifique pourtant aux yeux du monde.

Depuis le moment où elle avait repris conscience, pendant sa maladie, Aélyls vivait dans l'angoisse de cette échéance terrible. Elle se rappelait que Lothaire avait dit un jour – avec quelles menteuses paroles d'affection ! – : « J'ai idée de nous marier dans deux ans au plus tard. » Et elle avait eu seize ans, dix-sept ans, sans qu'aucune nouvelle lui parvînt de Waldenstein. Parfois, elle se prenait à espérer que le prince renonçait à ce mariage, qu'il allait rejeter dédaigneusement de sa route cette petite Aélyls trop simple et trop franche, si facilement révoltée, et dont il devait bien supposer que les sentiments à son égard se ressentaient du traitement qu'il lui avait infligé. Mais cet espoir avait été déçu. Trois mois avant l'époque actuelle, une grande et maigre femme correctement et presque élégamment vêtue de noir s'était présentée à la Combe-des-Bois. Elle s'appelait M<sup>me</sup> Fincken et elle était destinée à devenir la femme de chambre de la future princesse héritière de Waldenstein.



En cette qualité, elle venait prendre les mesures nécessaires pour le trousseau et les toilettes qui allaient être commandés aux premières maisons de Vienne et de Paris.

Ainsi, le moment redouté se trouvait proche. Et Aélyls priait, demandait à Dieu le courage nécessaire, réprimait les soubresauts de révolte, de crainte, de détresse, que suscitait en elle la pensée de vivre près de ce prince Lothaire dont elle avait manqué de subir l'ensorcelant empire, et qui l'avait si cruellement précipitée de son rêve d'enfant confiante.

Car elle n'avait jamais plus été la même, depuis ce soir de lune où Lothaire et Sidonia se promenaient dans les jardins de Croix-Givre, sans se douter qu'une petite fille candide était là, tout près, et qu'elle emportait dans son cœur troublé, déchiré, frémissant de révolte et de douleur, la révélation de la vie jusque-là inconnue de son âme préservée. Peut-être, de cette révélation et du déchirement qu'elle lui avait causé, Aélyls en voulait-elle plus à Lothaire que de son emportement et de son coup de cravache. En tout

cas, elle en avait plus souffert, elle en conservait un plus cuisant souvenir.

Pendant ces quatre années, son fiancé ne lui avait pas donné signe de vie. Fincken, la femme de chambre, avait dit incidemment – car Aélyls s'était gardée de l'interroger – que le prince héritier voyageait beaucoup et se trouvait à ce moment-là dans le Turkestan, chassant les bêtes fauves parmi les sauvages et dangereuses solitudes du plateau de Pamir, presque inexploré. Ce silence, hélas ! ne signifiait malheureusement pas qu'il avait tout à fait oublié cette Aélyls que lui imposait pour épouse la volonté paternelle !

Et voilà que cet après-midi où les deux amies travaillaient dans le jardin de la Combe-des-Bois, l'abbesse fit demander Aélyls. Ce n'était plus M<sup>me</sup> de Fragols qui occupait cette charge. Elle était morte quatre ans auparavant, peu après le retour de la fillette au couvent. Dans les circonstances où elle se trouvait, Aélyls avait plus particulièrement ressenti la perte de cette conseillère prudente et affectueuse, à laquelle l'unissaient en outre des liens de parenté. Elle

n'avait jamais confié les profondes angoisses de son âme ardente et délicate à la religieuse qui la remplaçait, femme très bonne mais d'intelligence moins élevée, dont elle pressentait n'être pas comprise.

Avec un frémissement d'anxiété, Aélyls se rendit à cette convocation. L'abbesse lui lut une lettre, signée du comte Brorzen, par laquelle celui-ci demandait qu'Aélyls fût envoyée la semaine suivante au Vieux-Château. « Son Altesse le prince héritier, ajoutait-il, l'avait chargé du grand honneur d'épouser par procuration M<sup>lle</sup> de Croix-Givre et la cérémonie aurait lieu une dizaine de jours plus tard, dans la chapelle du château. Aussitôt après, la princesse partirait pour Waldenstein, où l'attendrait son mari. »

Aélyls frissonna. Subitement, elle se sentait glacée.

– Par procuration ?... Que signifie cela ? demanda-t-elle d'une voix un peu étouffée par sa violente émotion.

– C'est une coutume assez fréquente – bien

qu'elle le soit moins maintenant – dans les maisons souveraines. Ce comte Brorzen tiendra la place du prince pendant la cérémonie nuptiale... Mais comme vous êtes pâle, mon enfant !

Aélyls se raidit, pour dominer la défaillance qu'elle sentait proche.

– C'est qu'il m'est très dur de quitter cette maison, ma mère, et cela pour un mariage que je dois subir par obéissance. Mais Dieu m'accordera la force et vous prierez pour moi, n'est-ce pas ?

L'abbesse, émue de voir si altérée cette ravissante figure, donna à la jeune fille sa bénédiction et d'affectueux encouragements. Puis Aélyls alla retrouver son amie. Celle-ci, en l'apercevant, s'écria :

– Qu'avez-vous ? Est-ce que... ?

– Oui, le moment est venu, dit Aélyls avec un accent brisé.

Cécile se leva, lui entourra le cou de ses bras.

– Ma pauvre chérie ! Mais ne vous faites pas trop de tourment d'avance. Peut-être aurez-vous

un sort meilleur que vous ne le prévoyez. Car vous êtes si charmante que je ne puis m'imaginer ce prince dur et mauvais pour vous !

– Ah ! c'est que vous ne le connaissez pas ! murmura Aélyz. Et puis, dur ou mauvais, ce n'est pas le pire...

Elle frémissait en tout son être, que pénétrait un indéfinissable effroi. Obscurément, elle avait l'impression – conservée de ses courts rapports avec lui – que le prince Lothaire, irrité, dur, sans pitié, était moins redoutable que l'autre, celui qui savait prendre une petite âme confiante par le charme puissant de son regard, de sa voix, de ses paroles ensorceleuses.

Quatre jours plus tard, Aélyz de Croix-Givre quittait la Combe-des-Bois. Elle avait dit à Cécile : « Puisque tu n'as pas de famille et que, si tu ne restes pas à l'abbaye, il te faudra travailler pour vivre, je demanderai au prince de te prendre près de moi. J'espère bien qu'il n'y verra pas d'inconvénients – et ce serait un précieux adoucissement à mon exil. »

En elle-même, elle ajoutait : « À mon malheur. »

## II

Dame Véronique – à peine un peu vieillie en apparence – accueillit Aélyls avec son impassibilité habituelle. Un mot de l'abbesse l'avait prévenue du retour de la jeune fille. D'ailleurs, elle prévoyait bien quelque événement, car le Château-Vert était ouvert depuis huit jours et des serviteurs venaient d'y faire leur apparition, précédant le comte Brorzen.

Aélyls ne dit mot à la vieille femme de ses souffrances et de ses angoisses. Elle pressentait que ce mariage avait été le but secret de son existence, et qu'il lui importait peu de lui sacrifier une enfant innocente. Pas davantage, elle ne se confia à M<sup>lle</sup> Pharamond, qu'elle sentait pourtant apitoyée, craintive sur son sort, réellement affectueuse, mais dont elle avait pénétré le caractère pusillanime, la faiblesse qui la faisait trembler devant l'autoritaire Véronique,

à laquelle, jamais, elle n'eût osé adresser un blâme.

Deux jours après son arrivée au Vieux-Château, en rentrant d'une promenade dans la forêt, – car jamais, depuis quatre ans, elle n'avait abordé le parc et les jardins de Croix-Givre – Aélyls eut la désagréable surprise de trouver en son logis le comte Brorzen, qui l'attendait.

Il était accompagné du comte Sareczy et d'une femme d'une cinquantaine d'années, grande, un peu corpulente, d'allure fort distinguée, qu'il présenta en ces termes :

– La vicomtesse de Sucey, que Son Altesse le prince héritier a choisie, mademoiselle, pour être votre dame d'honneur. Son mari était un de vos compatriotes, émigré dans la principauté de Waldenstein. Si vous le voulez bien, elle commencera son rôle près de vous en vous initiant à divers détails d'étiquette, de cérémonial.

Que ce comte Brorzen était donc antipathique ! Cette bouche souriante, mielleuse, et ce regard dur, inquisiteur... Ah ! heureusement, le prince avait eu l'idée de lui joindre le bon



comte Sareczy, qui était nommé chevalier d'honneur de la princesse héritière, ainsi que l'apprit à la jeune fille le comte Brorzen.

Quant à M<sup>me</sup> de Sucy, Aélyls réserva son opinion. Elle ne lui déplaisait pas positivement au premier abord. Sa physionomie était sérieuse, intelligente ; une agréable douceur tempérait l'éclat un peu métallique des yeux bleus, sur lesquels retombaient de longues paupières aux cils très pâles. Tout, en ses manières, dénonçait la femme du monde, la femme de cour. À l'égard de la future princesse, elle mêlait avec tact et adresse, dans sa façon d'être, le respect et une sorte de bienveillance maternelle... Pourtant, pas un instant, Aélyls n'éprouva à son égard l'instinctive confiance que lui avait inspirée dès le premier jour la comtesse Sareczy.

Le représentant du prince Lothaire apprit à la jeune fiancée que la cérémonie nuptiale aurait lieu dans cinq jours. Les femmes de chambre allaient lui essayer sa toilette de mariage. Mais le désir du prince était qu'elle occupât dès maintenant un appartement au Château-Vert.

– Non, j’aime mieux demeurer ici jusqu’au jour de la cérémonie, dit fermement Aélyls.

Le comte Brorzen s’inclina.

– Soit, mademoiselle. Nous allons donc nous retirer, en laissant près de vous pour un moment encore M<sup>me</sup> de Sucy.

Aélyls se fût bien passée de cette compagnie ; mais elle n’en laissa poliment rien paraître et, avec résignation, écouta les conseils, discrètement présentés, que lui donna la dame d’honneur, les renseignements sur les us et coutumes auxquels, dès maintenant, il lui faudrait commencer de se plier.

– Le prince Lothaire est fort sévère sur le chapitre de l’étiquette, dit-elle à la future princesse, et il tiendra certainement à voir sa femme s’y conformer, la toute première. C’est une habitude à prendre et l’on s’y fait très vite, je vous assure, mademoiselle.

– Pas avec ma nature, probablement. Mais n’importe, je me conformerai à ces usages, puisqu’il le faut.

– Oui, il le faut absolument. Le prince ne tolère pas une négligence à ce sujet.

Aélys pensa : « Eh bien ! il est probable que j'en commettrai plus d'une, par inadvertance ou peut-être même volontairement, si des circonstances sérieuses l'exigeaient. Ce ne sera qu'un motif de conflit supplémentaire, voilà tout. »

D'une voix calme, mesurée, M<sup>me</sup> de Sucy traçait maintenant, en larges traits, un portrait de la cour de Waldenstein et de l'existence qu'on menait au palais de Söhnthal, où résidaient le prince Lothaire et sa tante. À vrai dire, en ces dernières années, lui n'y avait fait que des séjours de quelques mois. Les voyages semblaient le passionner, surtout dès qu'ils présentaient quelques dangers.

– Son Altesse est un être extraordinaire !... déclarait M<sup>me</sup> de Sucy avec enthousiasme. Voilà un homme qui supporte intrépidement toutes les privations, toutes les incommodités, qui brave les pires dangers, sans un moment de crainte... et, revenu à l'existence normale, redevient l'élégant

le plus raffiné, le plus complet sybarite... De telles natures sont déroutantes – mais elles n'en ont pas moins de charme, au contraire !

Aélys ne s'associa pas à cette opinion de la dame d'honneur. Dès qu'il était question de son futur époux, elle prenait une physionomie fermée, silence éloquent, d'ailleurs.

Après ce premier contact avec les personnages chargés de la conduire au sacrifice, elle eut, ce soir-là, un moment de profonde détresse. Presque toute la nuit fut passée dans l'insomnie, dans la lutte contre cette hantise : la vie près de Lothaire, l'obligation de lui être soumise, dévouée... de supporter ses défauts, fussent-ils les plus terribles.

« Dieu donne la force nécessaire aux âmes de bonne volonté, songeait-elle en étouffant ses sanglots. Je tâcherai d'être bonne, patiente... mais s'il est toujours le même – hélas ! comment espérer le contraire ! – je sens bien que je ne pourrai pas supporter... pas supporter cela... »

Dans la matinée, les femmes de chambre, sous la direction de Fincken, arrivèrent en voiture,

apportant la toilette de mariée avec les accessoires qui la complétaient. Il n'y avait dans tout le Vieux-Château que deux petits miroirs ternis. Aussi Aélyls ne put-elle juger de l'effet qu'elle produisait – effet saisissant, à en juger par les réflexions admiratives des trois caméristes. M<sup>me</sup> de Sucy, arrivée sur ces entrefaites, eut quelques mots approuvateurs, émit quelques critiques et finalement déclara :

– C'est fort bien.

Les femmes de chambre, ayant déshabillé la jeune fille, s'éclipsèrent et Aélyls, dans la robe de soie grise que lui avait fait confectionner dame Véronique, descendit au jardin avec la dame d'honneur. M<sup>me</sup> de Sucy, aujourd'hui, parla surtout d'elle, de ses malheurs conjugaux. Le vicomte avait été le plus aimable des hommes et le plus déplorable des maris. Mais sa veuve laissait discrètement entendre qu'il n'était pas pire que la plupart et, qu'en s'engageant dans le mariage, il ne fallait pas conserver d'illusions.

Aélyls songeait : « Ce n'est pas moi qui en ai, en tout cas ! Depuis longtemps, « il » s'est chargé

de me les enlever. »

Le comte Brorzen et le comte Sareczy apparurent sur ces entrefaites. Le premier apportait à la fiancée, de la part du prince Lothaire, un large écrin de peau vert pâle orné de la couronne princière. Le doigt nerveux d'Aélyls pressa le bouton, et ce fut un éblouissement. Car sur le velours noir étincelait un merveilleux collier de diamants et d'émeraudes.

– Jamais rien de plus féerique n'a existé sous le ciel ! dit la dame d'honneur avec admiration.

D'un geste sec, sans un mot, Aélyls referma l'écrin ; puis elle le posa sur une table près d'elle et, s'adressant au comte Sareczy, lui parla de sa femme, plus longuement qu'elle ne l'avait fait la veille, s'informa de sa petite-fille, veuve d'un Français, et de ses arrière-petits-enfants, qui tous habitaient Paris.

– Sans doute les verrez-vous cet automne à Waldenstein, mademoiselle, dit le vieillard. Ils doivent venir passer deux ou trois mois dans notre petit château de Meringen, qui est tout près de Söhnthal.

– Je serai bien charmée de les connaître ! Et j’espère voir souvent la comtesse Sareczy, dont j’ai gardé un si excellent souvenir.

Véronique servit une collation ; après quoi, les deux comtes et la dame d’honneur prirent congé d’Aélys. Mais le comte Brorzen manifesta le désir de rentrer à pied au château et, sur un clignement d’œil qu’il lui adressa, M<sup>me</sup> de Sucy déclara qu’elle aussi trouverait fort à son gré cette promenade. En conséquence, le comte Sareczy seul monta en voiture et ses deux compagnons s’engagèrent dans le parc.

– Divinement belle, décidément, cette Aélys ! dit le comte d’une voix sourde, dans laquelle vibrait l’irritation.

– Belle, et bien plus que belle ! Quel regard ! Quel sourire ! D’une minute à l’autre, sa physionomie change, prend les expressions les plus diverses et les plus séduisantes. Et si vous l’aviez vue dans sa toilette de mariage ! Oui, ce sera une merveilleuse princesse, unissant à une beauté sans rivale une aisance vraiment incroyable chez une jeune personne ayant

toujours vécu hors du monde. Aussi faut-il penser que notre prince ne restera pas indifférent...

– Il aura indubitablement pour elle un fort caprice. Mais j'ai grand espoir dans le caractère de la jeune personne pour favoriser nos desseins. Avez-vous vu cette façon d'accueillir le présent de son fiancé – une parure que lui envierait l'impératrice elle-même ? Ce qu'il y a eu entre eux, autrefois, je ne l'ai jamais su, mais il me paraît bien que cette belle Aélyz n'a pas dû l'oublier et qu'elle aborde sa nouvelle existence en assez mauvaises dispositions pour celui qui va en devenir le maître. Elle doit avoir un caractère fier, susceptible, des idées tout à fait contraires à celles du prince ; comme lui est d'une nature trop orgueilleuse et trop énergique pour subir une influence féminine, il la fera plier... en la brisant s'il le faut. Mais je la soupçonne très capable de se révolter, de résister... d'où de violents conflits, dont nous pourrions peut-être tirer grand profit pour notre but.

M<sup>me</sup> de Sucey eut un petit rire d'ironie.

– Eh bien ! moi, je ne crois pas qu'il y ait de



conflit du tout ! Quand Son Altesse et cette jeune Aélyse se sont connus, autrefois, lui était un tout jeune homme, elle une fillette encore. Ils se sont brouillés comme des enfants, après s'être amusés à une idylle où déjà entraient un peu d'amour. Mais pouvez-vous, Excellence, vous imaginer que cette petite fille, devenue l'épouse d'un homme tel que le prince Lothaire, ne soit pas aussi passionnément, aussi humblement éprise de lui que les autres femmes auxquelles il lui a plu de donner une place dans sa vie ?

Le comte Brorzen, dont le front se creusait d'un pli profond, garda pendant quelques minutes un silence méditatif.

– Vous avez raison, dit-il enfin. Si fière que soit la nouvelle princesse, elle se trouvera bientôt assouplie, vaincue par l'amour et par la domination que le prince exerce sur les âmes féminines. Toutefois, ce ne sera peut-être pas sans luttes, sans dissentiments passagers, avec une nature comme celle de Son Altesse. Et nous devons alors exploiter la situation par tous les moyens.

– Je suis toute dévouée à vos desseins. Excellence, et à ceux de la princesse Jutta. Déjà, j'ai commencé de faire entendre à la jeune fille qu'il fallait s'attendre à bien des déceptions dans l'existence conjugale. Je continuerai, le plus discrètement possible, car elle paraît étonnamment intelligente et observatrice ! Son regard, parfois, est gênant.

– Oui, je la crois d'une trempe peu banale. Mais, en ce cas, il est possible qu'elle se plie plus difficilement qu'une femme d'esprit médiocre à tout ce que lui fera supporter notre beau prince. Enfin, nous verrons ! Notre rôle, à nous, sera de profiter des événements et, s'il le faut, d'en provoquer de favorables à notre but. La chose présentera beaucoup de facilités, au milieu des intrigues de cour, des rivalités féminines qui s'agitent autour de Son Altesse, des admirations masculines que suscitera inévitablement la nouvelle princesse. Une toute jeune femme inexpérimentée, quelles que soient son intelligence et sa force de caractère, ne peut manquer de commettre des maladresses, des imprudences, dans une atmosphère aussi

périlleuse où elle se trouvera jetée au sortir du couvent. Au besoin, ces imprudences pourraient lui être « conseillées ».

– Certainement... Toutefois, je regrette que Son Altesse ait donné cette charge de chevalier d'honneur au vieux Sareczy. Je me méfie beaucoup de lui et de sa femme, car ils sont bien capables de vouloir se poser en mentors de la jeune princesse, qui paraît les tenir en très grande sympathie.

– Je suis tout à fait de votre avis. Mais pas plus pour cela que pour autre chose, le prince ne m'a consulté. Ces Sareczy sont près de lui en grande faveur et, comme je vous l'ai dit, il a même offert ce poste de dame d'honneur à la comtesse, qui a dû le refuser à cause de son âge et de sa santé délicate. Nous l'avons donc échappé belle, car il nous fallait près de la princesse une personne sûre, qui la guide, qui la conseille selon nos vues. Fort heureusement, Son Altesse a bien voulu accepter votre candidature, présentée par la princesse Jutta avec toute la discrétion, toute l'habileté nécessaires.

– Je ferai mon possible pour remplir ce rôle de conseillère. Mais, je le répète, la nature de la jeune personne le rendra difficile. Aussi devons-nous beaucoup plus compter sur le jeu des événements, que nous surveillerons de près. À la rigueur même, on pourrait attendre le moment où le prince délaissera sa femme – moment qui ne tardera guère, si l'on en croit sa terrible inconstance habituelle. Alors, il serait plus facile d'agir, pour les séparer de telle façon que Son Altesse soit libre d'épouser une autre femme.

Le comte Brorzen eut un sourire sinistre en regardant avec satisfaction celle qui venait de prononcer avec sérénité ces paroles qui avaient pour lui un sens particulier.

– Vous êtes vraiment l'aide qu'il nous fallait, madame ! Avec vous, nous arriverons à écarter de notre route cette Aélyls maudite, sans laquelle ma fille pouvait espérer devenir princesse de Waldenstein. Elle disparue, Sidonia aura la voie libre... ma pauvre Sidonia qui ne vit que pour lui, qui endure tout ce que peut souffrir un cœur amoureux, car il est sans pitié, le prince

Lothaire... il s'amuse avec ces cœurs de femmes, avec ces jalousies qu'il excite, avec ces tourments et ces désespoirs dont il est l'auteur. Plus d'une fois, la princesse et moi avons dû consoler, soutenir ma fille, brisée, anéantie par ses terribles sautes d'humeur, par ses périodes d'indifférence glacée, de cruel dédain...

Le comte s'interrompt un instant, les traits crispés. Puis, se détournant brusquement, il tendit le poing dans la direction du Vieux-Château.

– Ah ! tu connaîtras tout cela, toi aussi, ne crains rien ! murmura-t-il avec un accent de haine. Il ne sera pas pour toi autrement que pour les autres, puisqu'il est trop féroce-ment égoïste pour éprouver un attachement quelconque et que ta beauté seule lui plaira, pour un peu de temps. Prends garde à toi, si tu as du cœur, de la fierté. Tout cela, il le piétinera, sans pitié... sans pitié, Aély de Croix-Givre !

### III

La veille de son mariage, Aélylys fit une dernière promenade dans la forêt. En passant près de l'ancienne demeure des Heller, elle se demanda une fois de plus, avec un serrement de cœur, ce qu'ils étaient devenus. On n'en avait eu ici aucune nouvelle. Quelle existence menaient-ils là-bas, dans ces forêts de Söhnthal où ils semblaient tant redouter d'être appelés à vivre ? Le pauvre Johann, peut-être, avait été rappelé à Dieu ? Il semblait si malade quand Aélylys l'avait vu pour la dernière fois.

Elle frissonna au souvenir de la révélation que lui avait faite le garde sur les causes de l'accident. Mais, pour ceci, pensait-elle, le plus grand coupable était le comte Brorzen. Lothaire, à cette époque, n'était encore qu'un enfant. À cet homme, qui avait près de lui un rôle de conseiller, revenait le devoir de prévenir pour

qu'on vînt chercher le malheureux gisant dans le ravin. Ah ! ce Brorzen, elle ne pouvait le souffrir ! Et il faudrait pourtant qu'elle supportât sa continuelle présence à Söhnthal, puisqu'il logeait au palais, ainsi que sa fille.

Sa fille... Elle n'était pas mariée, la belle Sidonia. Elle était toujours, avait dit complaisamment le comte, l'aimable compagne de la princesse Jutta, qui l'avait en si grande affection. Aélyls, sans cesse, devrait la voir, lui parler... sans lui montrer l'antipathie violente qu'elle éprouvait à son égard.

Un frémissement parcourut la jeune fille. D'un geste impatient, elle passa la main sur son front, comme pour écarter de son esprit une vision qui s'y représentait trop souvent. Que lui importait cette femme ? Que lui importaient les sentiments de Lothaire à son égard ? Elle, Aélyls savait bien qu'il ne l'épousait que par déférence pour la volonté paternelle. Il s'était amusé autrefois à lui faire croire qu'il éprouvait pour elle quelque affection... mais si vite, si cruellement, il l'avait détrompée !

« Moi aussi, j'obéis à mon père... et je tâcherai de souffrir sans trop de révolte, avec l'aide de Dieu », songea-t-elle douloureusement.

En arrivant au Vieux-Château, elle y trouva M<sup>me</sup> de Sucy. Les jours précédents, la dame d'honneur était venue chaque après-midi et, après son départ, après la longue causerie qui était surtout presque constamment un monologue, Aélyls ressentait une appréhension plus intense de sa nouvelle existence, une plus profonde amertume du sort que lui avait préparé son père. Car choses et gens de là-bas, présentés par M<sup>me</sup> de Sucy, prenaient une physionomie inquiétante, dangereuse, et cette cour de Waldenstein apparaissait à la jeune fille sans expérience comme semée de traquenards, bouleversée par les fantasques décisions, les volontés despotiques du prince Lothaire.

Aujourd'hui, la dame d'honneur s'étendit particulièrement sur le faste, l'élégance incomparable de la résidence de Söhnthal, où se tenait la véritable cour, le prince régnant Ludwig, d'esprit un peu affaibli et souvent malade,



abandonnant le soin de gouverner à son héritier, « vraiment né pour ce rôle ! », ajoutait M<sup>me</sup> de Sucy avec admiration.

– ... Söhenthal est une des plus admirables demeures qui se puissent voir et les fêtes qui s’y donnent ont une réputation dans tout l’empire et les pays germaniques. Nous avons à notre cour de fort jolies femmes, très élégantes. La beauté la plus réputée est cette charmante comtesse Brorzen, que vous avez connue, mademoiselle ?

Aélyls inclina affirmativement la tête.

– ... La princesse Jutta l’aime beaucoup et notre prince, dont elle fut l’amie d’enfance, apprécie infiniment sa grâce, son intelligence...

– Sans doute l’aurait-il épousée si le prince Magnus n’avait témoigné la volonté qu’il me prit pour femme ?

La dame d’honneur retint avec peine un mouvement de surprise à cette question prononcée d’une voix brève. Aélyls la regardait avec un calme un peu hautain, sans laisser paraître aucune émotion.

– Je ne sais... Peut-être bien, en effet... Oui, il est possible que la volonté du prince Magnus soit venue se jeter en travers d'un rêve. C'est une chose fréquente, surtout dans les mariages princiers... une chose bien douloureuse, mais qu'il faut subir...

– Je le sais, dit tranquillement Aélyls.

Et elle changea de conversation, avec cette aisance qui avait déjà stupéfié précédemment le comte Brorzen et la dame d'honneur.

Après le départ de M<sup>me</sup> de Sucy, Aélyls alla s'asseoir sous le berceau de chèvrefeuille. Involontairement, elle évoqua le souvenir de Lothaire, tel qu'elle l'avait vu près d'elle, ici même, avec cette caresse du regard, ce sourire d'ironie douce... et ses menteuses paroles de tendresse. Ce jour-là, il lui avait dit qu'un abîme la séparait de la comtesse Brorzen et que jamais elles ne se comprendraient...

« Tout ce qui existe en ton âme, en ton cœur, et qu'elle n'aura jamais, elle. »

Mais que lui importaient l'âme et le cœur

d'Aélys ? Il leur préférait naturellement les flatteries adulatrices de cette blonde comtesse, « la beauté la plus réputée de la cour », l'amie d'enfance dont il avait sans doute projeté de faire sa femme et qui était évidemment beaucoup mieux préparée pour ce haut rang que la simple Aélys de Croix-Givre.

La jeune fille s'appuya à la table placée devant elle et mit entre ses mains brûlantes son visage frémissant, autour duquel retombèrent les boucles couleur de flamme.

« Aélys aux cheveux d'or, Aélys aux cheveux de flamme... »

La voix musicale et chaude bruissait à ses oreilles, avec un accent d'ardente douceur. Aélys frissonna longuement, en songeant avec angoisse : « Pourquoi me trompait-il ? Pourquoi voulait-il me faire croire qu'il avait quelque affection pour moi, puisque c'est l'« autre » qu'il aimait ? »

À dix heures, le lendemain, Aélyls monta dans l'équipage de gala envoyé du Château-Vert. Près d'elle s'assit M<sup>me</sup> de Sucy, en face le comte Sareczy et M<sup>e</sup> Hochepin, notaire à Corbillan, vieillard solennel et indifférent qui était le tuteur de M<sup>lle</sup> de Croix-Givre, mais qui, en réalité s'était borné à administrer la très petite fortune de l'orpheline, laissant à dame Véronique le soin de diriger son existence comme elle l'entendrait.

Le comte Brorzen attendait la fiancée sur le péristyle du château. Au bras de M<sup>e</sup> Hochepin, Aélyls gagna la chapelle. Derrière elle, la traîne de moire blanche balayait le pavé de marbre. Elle s'agenouilla à cette même place où, quatre ans auparavant, elle avait été fiancée au prince Lothaire. Sur sa bouche, il lui sembla sentir à nouveau l'effleurement rapide de ses lèvres. Elle frémit, en pensant avec un sursaut de douloureuse indignation : « Jamais... jamais plus ! »

L'autel, la chapelle, étaient, cette fois, ornés de fleurs blanches et de lumières à profusion. Un chapelain du prince donna la bénédiction nuptiale

et le vieux curé de Corbillan célébra la messe. Après quoi, le comte Brorzen conduisit la nouvelle princesse dans le salon des glaces. Elle se vit alors pour la première fois dans cette parure de mariée d'une somptuosité vraiment princière. Un voile d'admirable dentelle l'enveloppait de ses plis. Sur sa poitrine retombaient trois rangs de perles d'un merveilleux orient, joyau incomparable qu'un courrier envoyé par le prince Lothaire avait apporté la veille au Vieux-Château, « pour que ma fiancée le porte le jour de son mariage », avait spécifié le futur époux dans une note brève qui accompagnait l'envoi.

La vision éblouissante que lui renvoyait la glace donna à la jeune mariée une impression de saisissement. Elle se savait belle, parce que Cécile le lui avait dit, car il n'y avait pas de miroirs à la Combe-des-Bois et ceux du Vieux-Château étaient si petits et si ternis qu'on pouvait tout juste les utiliser pour ne pas se coiffer de travers. D'ailleurs, Aélyls, en devenant jeune fille, n'avait pas acquis le défaut de coquetterie. Aussi recevait-elle aujourd'hui une véritable révélation, devant cette jeune femme à l'allure d'une

élégance souveraine, d'une grâce souple. Légère, aérienne, cette jeune femme au délicat visage entouré de boucles dorées et qui avait des yeux si profonds, si ardents, où demeurait une pensée douloureuse, une sorte de tragique détresse.

Mais, après le premier moment de surprise, cette découverte ne produisit chez Aélyls qu'une sorte d'indifférence. Elle n'éprouvait pas le désir de plaire à cet époux vers lequel, seule, la conduisait l'obéissance, et son inexpérience, sa candeur, la laissaient ignorante du pouvoir qu'elle détenait ainsi.

Mais d'autres, par contre, y songeaient. Le comte Brorzen, en la regardant, s'assombrissait fortement. Il échangeait des coups d'œil avec M<sup>me</sup> de Sucey et, à un moment, passant près d'elle, il murmura :

– Ma fille va être féroce­ment jalouse ! Et il y a de quoi ! Pauvre Sidonia, voilà encore de nouvelles tortures en perspective... jusqu'à ce que nous soyons débarrassés de cette trop séduisante Aélyls.

Un déjeuner fut servi dans la galerie. Aélyls le

présidait et, là encore, elle étonna prodigieusement ces gens de cour, qui avaient pensé la voir gauche, empruntée, intimidée. Il existait en cette jeune âme une singulière force, en même temps que la distinction de l'esprit, le tact le plus délicat. Nul – sauf peut-être le bon comte Sareczy qui la voyait par les yeux d'une affectueuse sympathie – ne se douta que la belle princesse au rare et délicieux sourire, aux yeux fiers et calmes, endurait un véritable déchirement à la pensée que tout était fini, qu'elle était la femme du prince Lothaire de Waldenstein et que, ce soir, il lui faudrait prendre la route de son exil.

M<sup>me</sup> de Sucy conduisit Aélyls à l'appartement préparé pour elle. C'était celui qu'avait occupé, quatre ans auparavant, la princesse Jutta. Les femmes de chambre ôtèrent à la jeune femme sa parure de mariée et la revêtirent d'un costume de voyage. Puis, comme le départ ne devait avoir lieu que deux heures plus tard, Aélyls témoigna le désir de se reposer jusque-là et la dame d'honneur la laissa seule dans le salon vert.

Elle s'assit au hasard, près d'une des portes de

glaces ouvertes. Et, tout aussitôt, elle se revêtit au seuil de cette porte, petite fille curieuse, indiscreète... sur un divan dormait le beau petit prince aux cheveux bouclés, avec son léopard près de lui... le terrible petit prince Lothaire dont, à ce moment-là, elle ne se doutait pas qu'il lui faudrait devenir la femme.

Car ce n'était pas un rêve... À l'un de ses doigts brillait l'anneau d'or que tout à l'heure, au nom du prince de Waldenstein, le comte Brorzen y avait passé. Maintenant, elle appartenait à Lothaire... pour la vie et pour la mort.

Qui donc avait formulé une pensée presque semblable ? Ah ! c'était les pauvres Heller, obligés de quitter ce pays qu'ils aimaient pour aller vivre dans ce domaine de Söhnthal qui semblait leur inspirer une sorte de terreur. Sur eux pesait le servage antique, la lourde tyrannie d'un maître sans pitié. Mais Aélyz, en frissonnant de détresse, songeait que ce maître ne serait pas moins redoutable pour la jeune femme sans famille, sans protection, qu'il pourrait martyriser,



tourmenter jusqu'à la mort, sans que nul être au monde eût le pouvoir d'intervenir.

## IV

Ce fut vers le début d'un après-midi qu'Aélyls fit son entrée dans la principauté de Waldenstein. Au précédent relais, elle avait revêtu sa toilette de mariée, puis était montée dans l'équipage princier qui l'attendait là avec une escorte de hussards. De la frontière au palais de Söhnthal, elle fut acclamée au passage des villages pavoisés, elle reçut des fleurs à profusion. Surmontant sa fatigue et son émotion, elle souriait, saluait avec une grâce aisée qui faisait dire une fois de plus à ses compagnons : « Mais on croirait vraiment qu'elle n'a fait que cela toute sa vie ! »

Le domaine de Söhnthal se trouvait à deux kilomètres de Sarrenau, capitale de la principauté. Un ancêtre du prince Lothaire avait fait bâtir là, au cours du seizième siècle, un palais qui était un véritable joyau de pierre ciselée. Les jardins, remaniés par la suite dans le goût des siècles

suivants, s'étendaient jusqu'à la forêt magnifique, très sauvage et accidentée, qui constituait le parc de la demeure princière et où vivait toute une population de gardes-chasses, forestiers, bûcherons. En avant de la grande cour d'honneur, close par des grilles en ferronnerie de la Renaissance, une très large allée de tilleuls centenaires s'étendait, regagnant presque Sarrenau. Or, c'était à l'entrée de cette allée que le prince héritier, selon le cérémonial, devait recevoir sa femme.

À peine la voiture amenant la jeune princesse venait-elle de s'arrêter, qu'un groupe de cavaliers apparut dans l'ombre épaisse des vieux arbres. En tête se trouvait un jeune officier portant la tenue rouge sombre à col de soie blanche des hussards rouges de Waldenstein. À quelques pas de la voiture, il arrêta net son cheval, sauta à terre d'un bond souple et, jetant la bride à l'un des officiers de l'escorte, s'avança vers Aélyz, que le comte Brorzen aidait à descendre de voiture.

M<sup>me</sup> de Sucey avait minutieusement expliqué à la nouvelle princesse le cérémonial de cette

réception, d'ailleurs à peu près analogue à celui des fiançailles. Elle devrait faire un pas vers son mari, lui baiser la main en signe de respect et de soumission ; après quoi, lui l'embrasserait, pour témoigner qu'il entendait remplir les promesses d'affection et de protection faites devant Dieu et contenues implicitement dans les rites de la cérémonie nuptiale.

Aélys, raidie par un violent effort sur elle-même, fit avec fermeté ce pas protocolaire. Elle tenait les paupières un peu baissées, pour retarder le moment où il lui faudrait revoir cette physionomie redoutée. Sa bouche serrée, frémissante, effleura une main fine, discrètement parfumée, qui s'offrait à elle. Puis la jeune femme sentit un bras qui l'entourait. Le visage de Lothaire se pencha vers le sien. D'un brusque mouvement, elle baissa la tête, si bien que les lèvres du prince ne rencontrèrent que le voile de dentelle et une boucle de cheveux.

Puis cette délicieuse petite tête se redressa et, l'espace d'une seconde, deux yeux fauves, farouches et comme chargés d'un fier défi,

soutinrent intrépidement le regard des yeux noirs où montait une soudaine colère.

Lothaire laissa retomber son bras, saisit d'un geste impéieux la main d'Aélys et la fit remonter en voiture. Puis il prit place près d'elle et la voiture, précédée et suivie de l'escorte de hussards, s'engagea dans l'avenue.

Des gens de Sarrenau, des paysans, des forestiers formaient la haie, acclamant le prince héritier et la nouvelle princesse. Mais Aélys, maintenant, n'avait plus la force de sourire. Tout au plus pouvait-elle saluer, machinalement. Elle ne vit même pas, parmi les forestiers, Mathias Heller qui tournait vers elle son visage fatigué, vieilli, qu'éclairait à ce moment une lueur de joie.

Près d'elle, le prince, d'un bref salut militaire ou d'un simple geste de la main, répondait avec une aisance altière aux acclamations.

Les nouveaux époux atteignirent ainsi la cour d'honneur, où se tenaient des soldats présentant les armes. Ils descendirent de voiture entre une haie de fonctionnaires, civils et militaires, de personnages remplissant quelque charge à la

cour. Tous leur formèrent cortège jusqu'à la galerie que l'on nommait la « galerie dorée » et qui devait ce qualificatif aux sculptures délicatement patinées par le temps dont elle était décorée. La princesse Jutta et les principales personnalités féminines de la cour se trouvaient là pour accueillir la nouvelle princesse. Sidonia, très élégamment parée, dissimulait l'altération de ses traits sous le fard dont elle se servait maintenant, car, depuis quelque temps, elle s'apercevait que son teint de blonde perdait sa fraîcheur. Mais elle manqua défaillir de désespoir et de fureur à la vue de la jeune femme qui entrait au bras du prince. Certes, elle se doutait bien que cette petite Aélyls serait une femme séduisante ; mais à ce point... à ce point de charme éblouissant, de beauté incomparable !

Pâle et se dominant avec peine, la princesse Jutta embrassait Aélyls et lui adressait un aimable compliment. Puis commença la présentation à la jeune princesse des personnages présents. Aélyls avait réussi à se ressaisir et sut prononcer les quelques mots nécessaires avec tant de grâce que les courtisans s'entre-regardèrent avec

stupéfaction. Ne leur avait-on pas fait entendre que la fiancée du prince Lothaire était une petite jeune fille élevée au couvent, ignorante du monde et à laquelle on aurait tout à apprendre ? Cependant, elle entraît pleinement dans son rôle, dès ses débuts dans cette cour renommée pour son luxe raffiné, sa stricte étiquette, et près de ce prince qui était lui-même l'incarnation de l'élégance, du goût le plus délicat, en même temps que d'une souveraine aisance. Puis aussi, personne ne s'était attendu à un tel éblouissement... Et les regards, discrètement, cherchaient à saisir sur la physionomie du prince l'impression que produisait cette merveilleuse jeune femme. Mais cette physionomie avait l'air de nonchalante indifférence si fréquent chez elle. Nul, pas même Sidonia, qui épiait avec une avide curiosité le beau visage hautain, ne pouvait y discerner une trace d'émotion.

Les présentations terminées, le prince et la princesse, après un salut aux personnes présentes, se retirèrent, précédés par le chambellan, le vieux et solennel comte Pretzel. Tout à l'extrémité de la galerie se trouvait une porte décorée de peintures

et de sculptures dorées. Elle ouvrait sur un salon hexagonal, le salon des Nymphes, dont les murs étaient couverts de fresques représentant des danses de nymphes dans des jardins antiques.

De là, on pénétrait dans une aile bâtie postérieurement, vers le milieu du dix-huitième siècle. Le prince Lothaire y avait son appartement qu'un admirable jardin d'hiver séparait de celui réservé à la nouvelle princesse.

Une porte de glaces, ouverte dans ce jardin, laissait voir un salon tendu de soie verte brodée de fleurs aquatiques. Au seuil de cette pièce, le chambellan s'inclina jusqu'à terre ; puis il se retira à reculons, avec une étonnante dextérité.

— Entrez, Aélyz, dit le prince, voyant que la jeune femme restait immobile.

Elle obéit machinalement. La traîne de sa robe bruissa sur le tapis blanc décoré d'algues et de coquillages. Par une des portes vitrées ouvertes pénétraient quelques rayons de soleil déclinant. Des gerbes de fleurs rares, très odorantes, remplissaient les vasques de Sèvres en forme de coquilles marines et de grands vases d'argent sur



lesquels un délicat artiste avait ciselé des tritons et des Néréides. Les glaces encadrées d'argent ciselé, qui allaient du sol au plafond, renvoyèrent l'image de la jeune femme dans sa blanche toilette et, près d'elle, celle du jeune officier vêtu de rouge, dont la physionomie perdait tout à coup sa hautaine indifférence.

– Je ne pensais pas, Aély, retrouver en toi la sauvage petite fille de jadis.

Aély frémit longuement. Il avait toujours sa voix prenante, au timbre étrangement musical... toujours aussi cette terrible caresse des yeux – bien pire qu'autrefois ! Et il souriait, avec quelque ironie ; il osait sourire, comme s'il n'y avait pas entre elle et lui le souvenir de ce coup de cravache pour lequel jamais il n'avait exprimé un regret.

– Je supposais, au contraire, que vous ne vous attendiez pas à me trouver autrement.

Elle redressait la tête, en le regardant bien en face, avec une énergique fierté. Mais ses lèvres tremblaient et elle sentait un petit frisson d'angoisse le long de ses épaules.

– Tu fais sans doute allusion à ma vivacité d'autrefois ? Mais je te la ferai oublier, ma belle fée, et je ne recommencerai pas, ne crains rien.

Les yeux noirs, en ce moment, n'étaient qu'éblouissante flamme et douceur veloutée. Lothaire fit un pas vers Aély, en étendant le bras d'un geste souple et caressant pour en entourer la jeune femme. Mais celle-ci recula jusqu'à la fenêtre, en un mouvement vif et farouche.

– Il est bien inutile que vous essayiez de me faire croire à des sentiments que vous n'éprouvez pas. Mieux vaut nous expliquer tout de suite.

Elle tremblait maintenant des pieds à la tête. L'effroi se mêlait à une résolution ardente, dans le regard qu'elle continuait d'attacher sur Lothaire.

– Nous expliquer sur quoi ?

Les sourcils bruns se rapprochaient, la voix prenait des inflexions plus brèves, déjà impatientes.

– ... Que signifie cette attitude ? Vas-tu continuer de faire l'enfant ? Ce n'est plus le

temps, je t'en préviens.

– Enfant, je ne le suis plus. Mais je n'ignore pas que vous ne pouvez avoir aucune affection pour moi.

– Ah ! vraiment ? Qui donc t'a si bien renseignée ?

– Personne. Mais je le sais bien. Vous m'épousez pour obéir à votre père...

– Rien que pour cela, tu crois ?

Le sourire d'ironie qui accompagnait cette parole de Lothaire réveilla plus fortement chez Aélyls les instincts de révolte.

– J'en suis sûre ! dit-elle avec une sorte de violence. Ce n'est pas moi que vous auriez choisie, sans le testament du prince Magnus... Et je ne vous aurais pas choisi non plus, si la volonté de mon père ne m'obligeait à devenir votre femme. Parce que c'est mon devoir, je ferai tout le possible pour être bonne et dévouée, pour vous obéir dans ce qui sera juste. Mais je ne cherche pas à vous tromper en vous donnant à croire que j'ai quelque affection pour vous... et je ne

supporterai pas que vous non plus...

– Que je te donne des témoignages de cette affection... inexistante ? Eh bien ! c'est que, précisément, je le veux.

Il s'avavançait de nouveau. Mais elle recula encore, en étendant le bras pour le repousser.

– Assez d'enfantillages, Aélyz ! dit-il avec une soudaine colère qui faisait frémir la pourpre vive de ses lèvres et donnait à ses yeux un éclat menaçant. Je ne comprends pas comment tu oses agir de cette manière. J'étais disposé pour toi à quelque indulgence ; mais, devant une telle attitude, il convient que je parle en maître. Viens, de bonne grâce, ou sinon...

– Sinon, vous me frapperez encore ?

Les prunelles fauves étincelaient de défi, dans la délicate figure empourprée qu'entourait de ses plis le voile de dentelle.

Les traits de Lothaire se tendirent et, pendant quelques secondes, la lueur verte que n'avait pas oubliée Aélyz parut dans son regard. Mais, soudainement, il se mit à rire, d'un rire

sarcastique qui fit tressaillir Aélylys.

– Non, je ne te frapperai pas. Il existe d’autres moyens pour t’amener à regretter amèrement ta conduite présente. Mais prends garde que, ce jour-là, il ne me plaise plus de te pardonner.

– Me pardonner ? Vous n’avez rien à me pardonner ! N’avez-vous pas fait ce qu’il fallait pour que je... je vous déteste ? Pourtant, je vous pardonne parce que c’est mon devoir, mais je ne puis oublier...

– Ah ! tu me détestes ? Voilà un intéressant aveu, en vérité ! Soit, j’en tiendrai compte. Quant à ton pardon, je n’en ai que faire... et que tu oublies ou non, peu m’importe. Maintenant, quitte cette attitude de défense ; tu n’as plus rien à craindre de moi puisque je te laisse à ta sottise d’enfant rancunière.

Une ironie presque féroce passait dans l’accent de Lothaire et la sauvage colère de son regard pénétrait d’effroi la jeune femme qui, toutefois, réussissait à ne pas laisser paraître sa terrible émotion.

– ... Ce soir, nous dînons en famille, avec ma tante et les personnes de notre entourage habituel. Demain, vers la fin de l'après-midi, aura lieu ta présentation au prince régnant, suivie d'un dîner et d'une courte soirée. Pour tout cela, M<sup>me</sup> de Sucy te guidera, te donnera les indications nécessaires. Car souviens-toi que je tiens essentiellement à te voir remplir de façon correcte les obligations de ton rang.

– J'ai la bonne volonté de le faire. Si j'y manque, ce sera par ignorance, croyez-le.

– C'est bien ; nous te verrons à l'œuvre. Je te laisse ; tu auras le temps de te reposer jusqu'au dîner.

Il quitta la pièce, à temps pour Aélyx, car elle était à bout de forces. Les angoisses, les fatigues des jours précédents, celles de cette journée, mais surtout la scène qui venait d'avoir lieu, abattaient enfin complètement son énergie physique. Elle put atteindre un petit canapé en forme de coquille dorée, sur lequel elle s'affaissa, presque sans connaissance.

Combien de temps demeura-t-elle là ? Le

parfum des fleurs, trop fort, en dépit de la fenêtre ouverte, lui montait au cerveau, l'engourdissait ! Vaguement, elle entendit un bruit de voix, puis elle eut conscience qu'on l'emportait, qu'on la déshabillait. Quelqu'un disait :

– Il faut coucher Son Altesse, appeler le médecin...

Et une autre voix – celle de M<sup>me</sup> de Sucy – répliquait :

– La coucher ? C'est impossible ! Elle doit assister au dîner. Le prince ne tolère pas les malaises féminins, vous le savez bien, Frinken !

– Mais, cependant, si la princesse est trop souffrante...

– Elle se forcera, voilà tout. Il faut bien qu'elle en prenne l'habitude.

Un flacon de sels, approché des narines d'Aélyls, aidait à ce moment la jeune femme à reprendre ses esprits. Mais elle sentait en tous ses membres une grande faiblesse, en tout son être un immense besoin de repos, ainsi qu'elle le dit à la dame d'honneur, en demandant qu'on la fît

excuser près du prince Lothaire. Et comme M<sup>me</sup> de Sucey se récriait, déclarant que c'était chose impossible, que Son Altesse en éprouverait un trop grand mécontentement, Aélyz répliqua froidement :

– Je le regrette, mais mes forces ne me permettent pas de passer outre. Le prince comprendra, je veux le croire, que je n'ai aucunement l'intention de le désobliger.

– Mais, Altesse, vraiment... personne n'oserait... La princesse Jutta elle-même, en pareille circonstance, se ferait violence, car elle sait combien le prince Lothaire a horreur des personnes souffrantes, ou même simplement un peu dolentes. Que Votre Altesse me permette un avertissement : il faut toujours, ici, paraître bien portante, souriante, aimable.

– Je vous remercie de votre conseil, madame. Mais je me sens tout à fait incapable de ce continuel héroïsme, de cette courageuse dissimulation. Dans l'état où je me sens ce soir, il m'est impossible, je le répète, de paraître au dîner. Vous voudrez donc bien, comme je vous



L'ai demandé, en faire avertir le prince, en lui présentant tous mes regrets.

Le ton de calme autorité, de décision fière parut abasourdir un instant M<sup>me</sup> de Sucy. La dame d'honneur s'inclina et quitta la pièce, en songeant : « Qu'est-ce que cela veut dire ? Comment cette petite jeune femme, dès le premier jour, ose-t-elle agir ainsi ? A-t-elle donc déjà sujet de penser que son mari est disposé à lui pardonner tout ? Mais c'est qu'elle ne se laissera pas conduire, la jeune princesse, et je prévois que j'aurai quelque peine à mener à bien ma tâche ! »

Dans la chambre décorée d'un admirable mobilier dû aux artistes français du dix-huitième siècle, Fincken aidait la jeune femme à s'étendre dans le grand lit bas, merveille de sculpture. Aélyls refusa pour le moment toute nourriture, ne demandant que le repos. Et la femme de chambre s'étant retirée discrètement, elle se trouva seule – enfin seule !

Alors, ses nerfs se détendirent et elle se mit à pleurer doucement, avec de petits sanglots étouffés.

## V

Comme Aélylys était jeune et bien portante, en outre brisée de fatigue physique, le sommeil la prit ce soir-là, en dépit de son tourment moral, et elle ne se réveilla qu'au matin, presque reposée, un peu faible encore, mais prête à affronter les nouvelles fatigues et les émotions que pouvait lui réserver cette journée.

Fincken l'informa que le prince avait fait prendre de ses nouvelles hier soir et ce matin ; de même, la princesse Jutta. Puis elle demanda que Son Altesse voulût bien, quand elle se lèverait, passer la robe qu'elle devrait revêtir cet après-midi pour la présentation au prince régnant, afin que l'on pût s'assurer qu'il n'y avait aucune rectification à y apporter.

Cette robe, chef-d'œuvre d'une maison parisienne, était en satin bleu pâle ornée de broderies en perles fines et de point d'Alençon.

Mais quand Aélylys l'eut revêtue, elle jeta une exclamation en apercevant le décolleté qui découvrait complètement ses épaules.

– Cela ne peut rester ainsi ! Ce corsage est tout à fait manqué !

– Manqué ? Mais il est parfait, Altesse ! Qu'est-ce que Votre Altesse lui trouve donc ?

– Comment, ce que j'y trouve ? Pensez-vous donc que je porterai un pareil décolleté ? s'écria la jeune femme avec une sorte d'indignation.

M<sup>me</sup> de Sucy, qui venait d'entrer, enveloppa d'un coup d'œil oblique et malveillant la belle princesse debout devant l'immense psyché. D'admirables épaules d'une blancheur frémissante, satinée, continuaient harmonieusement la ligne souple, infiniment élégante, du cou fin qui avait de si gracieuses inflexions.

– Il le faudra cependant, madame, dit avec douceur la dame d'honneur. Ce décolleté est d'étiquette et toutes les femmes admises à la cour sont tenues de l'adopter, dans les cérémonies

officielles, quel que soit leur âge. Seule, la comtesse Sareczy, par grande faveur, à cause de sa santé délicate, je suppose, a obtenu de Son Altesse d'en être dispensée.

– Eh bien ! il y aura maintenant la comtesse Sareczy et moi. Fincken, il faudra modifier ceci...

– Modifier ! Ciel, que demande Votre Altesse ! s'écria la femme de chambre avec un geste de stupéfaction qu'imitèrent les deux autres caméristes présentes.

M<sup>me</sup> de Sucy regardait Aélyls comme elle eût pu le faire de l'animal le plus curieux de la création.

– Vous ne parlez pas sérieusement, Altesse ?

– Tout à fait sérieusement. Jamais je ne paraîtrai en public habillée de cette façon.

– Mais il le faudra pourtant bien ! Le prince ne permettra jamais...

– Je m'en expliquerai avec lui. Faites le nécessaire pour cet après-midi, Fincken, je vous prie.

Le ton péremptoire de la jeune femme arrêta

toute autre résistance chez M<sup>me</sup> de Sucy. Au reste, la dame d'honneur devait être satisfaite de cet incident, à en juger par le petit éclair joyeux qui traversait son regard. Elle y voyait le prélude d'une explication orageuse entre les deux époux et d'un acte d'autorité du prince Lothaire qui ne tolérerait pas chez sa femme ce manquement aux coutumes de la cour, qu'il n'eût pas supporté chez une de ses sujettes.

— La petite princesse entre tout à fait dans notre jeu sans le savoir, disait-elle un peu plus tard au comte Brorzen qu'elle rencontrait dans une galerie du palais où il lui avait donné rendez-vous pour recevoir son rapport. Le prince Lothaire, si orgueilleux, si terriblement volontaire, habitué à dominer les femmes en véritable despote, ne supportera jamais les façons indépendantes de celle-ci, quels que soient sa beauté, son charme, réellement faits pour rendre un homme à peu près fou. Lui, heureusement, a la tête solide et tant, tant d'orgueil ! Mais elle-même ne se laissera-t-elle pas prendre complètement par l'amour ? Le contraire serait si extraordinaire, si invraisemblable ! Aussi faut-il

veiller, profiter de toutes les occasions de discorde, exciter la fierté de cette jeune femme qui en paraît bien pourvue, utiliser les blessures que recevra sa sensibilité, près d'un homme comme le prince...

– Et celles que ne manquera pas de recevoir son amour-propre, ajouta le comte Brorzen avec un ricanement sardonique. Le prince Lothaire, qui se plaît à humilier tout son entourage, et sa tante elle-même, éprouvera grande satisfaction, n'en doutons pas, à briser cette fierté, à voir cette orgueilleuse jeune femme asservie, esclave, comme les autres. Oui, laissons faire les événements, madame. Il sera toujours temps d'intervenir.

... Aélyls déjeuna en tête à tête avec son mari, dans une charmante petite salle à manger aux murs couverts de faïences persanes, qui faisait partie de son appartement. Aucune trace d'irritation ne paraissait chez Lothaire. Il s'était informé des nouvelles de la jeune femme, avait exprimé son regret qu'elle n'eût pu assister au dîner de la veille, le tout avec une courtoisie

froide qu'il conservait durant le repas. Aélyls, dominant du mieux possible une pénible gêne, s'efforçait de garder toute sa présence d'esprit. Le prince parlait de ses voyages et tel était l'attrait de sa conversation qu'elle aurait quelque peu oublié son embarras, en l'écoutant, s'il n'y avait pas eu en elle cet étrange sentiment déjà éprouvé autrefois, conservé pendant ces années où elle n'avait pas revu son fiancé, et qui l'étreignait maintenant avec plus de force : la peur de Lothaire, non de ce Lothaire emporté, orgueilleusement dur, qu'elle connaissait bien pourtant, mais de l'autre, qui avait de si terrifiants regards veloutés, des sourires à peine esquissés, troublants, énigmatiques, des inflexions de voix qu'une sirène lui eût enviées. Oui, celui-là était vraiment pire, bien pire encore qu'autrefois !

Silencieusement, sur le pavé de marbre, les serviteurs glissaient autour de la table décorée avec une sobre richesse. Un fort imposant personnage, qu'Aélyls sut par la suite être le premier maître d'hôtel, les dirigeait en quelques gestes rapides et précis. De chaque côté du prince était assis un de ses chiens favoris. Ces deux

bêtes énormes, souples et sauvages, avaient été ramenées du Turkestan. Aélyls savait par M<sup>me</sup> de Sucsy que Tamerlan, le léopard, n'existait plus. Il avait pris une humeur cruelle et plusieurs personnes avaient été dangereusement blessées par lui. Mais le prince Lothaire ne paraissait pas s'en soucier et continuait d'en faire son compagnon préféré. Puis, un jour, un domestique, sonné par lui, avait reçu l'ordre d'emporter le fauve qui gisait sur le tapis de son cabinet, le cœur percé d'un long stylet italien. Tamerlan avait-il osé s'attaquer à son maître ? Nul ne le sut, Lothaire ayant seulement répondu à sa tante qui s'étonnait de ne plus le voir :

– Il ne me plaisait plus et je l'ai tué.

À vrai dire, ses remplaçants n'avaient pas une mine plus rassurante et Aélyls pensait, en regardant ces mufles impressionnants, que le prince possédait là de redoutables gardes du corps.

Après le déjeuner, la jeune femme suivit Lothaire dans le jardin d'hiver. Des colonnes légères, en marbre rose, soutenaient la voûte



ornée de peintures délicates. Les vitrages disparaissaient en partie sous les plantes grimpantes et des lianes aux fleurs éclatantes s'enroulaient, se tendaient partout, s'enlaçaient aux colonnes, traînaient jusqu'à terre. Les plantes les plus rares, les arbustes précieux se mêlaient aux rosiers magnifiques célèbres dans tout l'empire, disait Lothaire en faisant à sa femme les honneurs de ces merveilles. Toute cette flore était aménagée de façon à former de ravissantes retraites, des sortes de petits boudoirs aux parois fleuries qui, chacun, avait une ornementation différente. Dans l'un se dressait une psyché de marbre blanc, dans l'autre, un bassin recevait la gerbe d'eau légère échappée d'un vase que tenait une naïade ; un troisième, formant rotonde, était entouré de bancs de marbre sur lesquels se trouvaient d'admirables tapis d'Orient, des coussins brodés de soie et d'or d'une somptueuse richesse, des peaux de tigres et de panthères. Un petit bassin ovale en occupait le centre. Au milieu de ce bassin, une grande urne de marbre laissait échapper des traînes de rosiers chargées d'énormes fleurs rouges, dont l'extrémité

baignait dans l'eau vive qui venait d'une source toute proche.

Ce fut là que s'arrêtèrent Lothaire et Aélyls, après la visite de ce féerique jardin qui émerveillait la jeune femme. Le café se trouvait préparé sur une table. Lothaire demanda :

– Veux-tu nous le servir, Aélyls ?

Il s'assit sur un des bancs et suivit du regard les mouvements souples et gracieux de la jeune femme. Vêtue d'une ample robe de voile blanc, Aélyls avait un air délicieusement jeune, avec les boucles qui retombaient sur son cou, glissaient de chaque côté de son visage dès qu'elle penchait un peu la tête. Ses mains tremblaient légèrement. Elle avait conscience de l'attention dont elle était l'objet et puis il suffisait qu'« il » fût là pour qu'elle éprouvât cette émotion pénible qui lui aurait enlevé toute sa présence d'esprit si elle ne l'eût énergiquement dominée.

Lothaire semblait fort à l'aise – absolument comme si la scène de la veille n'avait pas existé. Quand sa femme fut assise près de lui, il l'informa qu'elle devrait commencer, dès le

surlendemain, de prendre des leçons d'équitation que lui donnerait le premier écuyer de la cour, M. de Fargenau.

– Je veux que tu puisses suivre à cheval les chasses à courre, très fréquentes ici pendant l'automne. Du reste, j'ai idée que l'équitation sera tout à fait dans tes goûts.

– Je le crois aussi. Il faut espérer que je ne serai pas trop maladroite.

– Oh ! maladroite... toi ! murmura Lothaire avec un demi-sourire, un regard glissé vers la jeune créature toute de souplesse et d'agilité charmante qui s'appuyait avec tant de grâce naturelle aux coussins de brocart.

Une gerbe d'eau jaillissant à quelques pas de la rotonde faisait entendre un bruit léger. Des senteurs capiteuses s'exhalaient des mille fleurs épanouies dans ce jardin enchanté. Lothaire, en remuant la petite cuiller d'or ciselé dans la tasse de vieux Chine, interrogeait maintenant Aélyss sur ses études de musique et de chant. Un des chiens s'était couché à ses pieds et appuyait sur sa botte sa tête puissante ; l'autre, assis à quelques pas de

là, levait sur lui des yeux étranges, d'un jaune d'ambre, qui recélaient à la fois de la crainte et une sorte de sauvage tendresse. Aély, en le regardant, se souvenait d'une parole dite autrefois par le jeune valet Julius : « Tous les animaux craignent Son Altesse comme le feu. » Mais ils ne le craignaient pas seulement, ils l'aimaient, ils lui étaient attachés. En était-il de même des gens dont il se faisait si terriblement redouter ?

– Il faudra que tu me chantes quelque chose, demain, pour que je puisse juger de ce qu'est devenue ta voix. Je te ferai donner des leçons par Marie Herz, la cantatrice de la cour. Elle doit chanter cet après-midi ; tu auras plaisir à l'entendre, car elle a un timbre fort agréable et beaucoup d'expression.

Aély murmura quelques mots, elle ne savait trop quoi. Ces parfums de fleurs étaient trop forts, lui donnaient une sorte de vertige. En même temps, elle songeait avec angoisse : « Ne va-t-il pas bientôt me laisser seule ? Je voudrais tant... tant ne plus l'entendre, ne plus le voir ! »

Mais Lothaire ne paraissait pas pressé de

s'éloigner. Il parlait de la musique allemande, des concerts qui se donnaient à Vienne. Un rayon de soleil, en traversant une vitre voisine, frôlait les boucles épaisses et satinées de sa chevelure sombre, éclairait ce visage dont les lignes si pures avaient pris en ces quelques années une virilité qui le rendait d'une beauté plus achevée. Par moments, le prince avait ce regard mi-clos que détestait autrefois la petite Aélyls, qu'elle détestait plus encore aujourd'hui, surtout quand elle le sentait fixé sur elle.

Et, tout à coup, il s'interrompit. Aélyls, devenue très pâle, penchait la tête comme si elle allait s'évanouir.

– Qu'as-tu ? Te sens-tu souffrante ?

Une main se posait sur le bras de la jeune femme, un visage attentif se penchait vers elle.

– Ces fleurs sentent si fort ! C'est cela, je pense...

– Tu t'y habitueras. Il le faudra, car j'ai le goût des fleurs très odorantes.

Ces mots eurent le pouvoir de dissiper pour un

court instant le malaise d'Aélys par le sursaut de révolte qu'ils suscitèrent en elle. D'un mouvement vif, la jeune princesse retira le bras fin, d'une souple et palpitante blancheur, qu'entourait une main douce, un peu frémissante.

– Serai-je donc obligée d'adopter tous vos goûts, même s'ils sont contraires à ma santé ?

Lothaire eut un petit rire bas et moqueur.

– Je ne m'occupe jamais de la santé de ceux qui m'entourent, sache-le, belle princesse ! Ma tante, la comtesse Brorzen, d'autres encore se sont trouvées mal plus d'une fois sous l'effet de ces parfums. Puis elles s'y sont accoutumées. Tu feras comme elles.

Aélys ferma les yeux avec un petit frisson de détresse. Jamais... non, jamais elle ne pourrait supporter qu'il la regardât ainsi !

Puis sa tête s'inclina tout à fait. Cette fois, elle était bien évanouie.

Lothaire l'enleva entre ses bras et la porta dans le salon vert. Là, il l'étendit sur une chaise longue et ouvrit toutes grandes les portes vitrées.

Puis il demeura un moment debout près d'elle, la couvrant d'un regard où la passion se mêlait de défi orgueilleux.

– Ah ! oui, tu es une merveille ! murmura-t-il. Mais je veux abaisser ta fierté trop grande, je te veux amoureuse, te rendant à merci du maître qui ne fera pas trop de difficultés pour te pardonner, ma belle révoltée !

Il se détourna pour aller agiter un cordon de sonnette et ordonna à la femme de chambre qui se présenta :

– Occupez-vous de la princesse qui se trouve un peu souffrante.

Puis il quitta le salon.

Fincken s'approcha de la chaise longue. Sa figure maigre, creusée, comme altérée par quelque souffrance physique ou morale, témoignait d'une sorte de commisération.

– Pauvre jeune femme ! dit-elle à mi-voix.

Aélyls rouvrait les yeux. Elle jeta un coup d'œil autour d'elle et eut un soupir de soulagement. « Il » n'était plus là, enfin !

– Votre Altesse se sent-elle mieux ? demanda la femme de chambre.

– Oui. Ce n'est rien.. J'ai été incommodée par ces parfums de fleurs.

– Ils sont, en effet, très pénibles à supporter jusqu'à ce qu'on en ait pris l'habitude.

– Je ne comprends pas que l'on puisse vivre dans cette atmosphère saturée ! Il suffirait d'ouvrir une des portes du jardin d'hiver pour qu'elle devienne tolérable. Mais tout est fermé par ce temps si beau...

– Son Altesse le prince Lothaire ne trouve jamais que ces parfums soient assez forts et il est interdit d'ouvrir une seule porte donnant au dehors.

Les beaux sourcils bruns, si bien dessinés au-dessus des yeux d'Aélyz, se rapprochèrent légèrement. La jeune femme, en se soulevant sur la chaise longue, étendit le bras vers les vases remplis de fleurs.

– Il faudra en tout cas enlever une grande partie de celles-ci et tenir cette pièce



constamment aérée.

– Enlever ces fleurs ?... C'est impossible, Altesse ! Le prince les a fait mettre en donnant ordre qu'elles soient renouvelées de manière semblable et je n'oserais jamais... personne n'oserait modifier quoi que ce soit aux dispositions prises par Son Altesse.

– C'est bien, je le ferai moi-même ; de cette façon, nul n'encourra de blâme.

Fincken enveloppa d'un regard où la pitié se mêlait d'admiration la jeune femme qui parlait ainsi avec une calme fierté.

– Que Votre Altesse me pardonne si je ne puis lui obéir. Je le voudrais bien, mais je risquerais trop.

– Je ne vous en veux pas, Fincken, et je me reprocherais de vous attirer quelque désagrément. Il n'est pas l'heure encore de m'habiller pour la réception à la cour ?

– Non, Votre Altesse a encore le temps de se reposer. M<sup>me</sup> de Sucy viendra d'ailleurs la prévenir.

## VI

Quand la femme de chambre eut quitté le salon, Aélyls demeura un long moment immobile, la tête abandonnée sur les coussins de la chaise longue. Un air chaud entrait par les portes-fenêtres ouvertes. Quelques rais de soleil s'étendaient jusqu'au tapis clair, jusqu'aux sièges en forme de coquilles dont ils éclairaient les ors pâlis. Dans la pénombre, sur un socle, se dressait une sirène de marbre d'un admirable travail. Du plafond en coupole où étaient peints des tritons et des Néréides s'ébattant parmi les flots descendait un de ces merveilleux lustres en cristal que fabriquaient autrefois les verriers de Venise. Celui-ci était formé de fleurs aquatiques, les unes d'un rose nacré, d'autres vertes et translucides comme la mer dorée par le soleil, d'autres encore du plus délicat jaune pâle. Les meubles, par leur forme ou par quelque détail de leur ornementation, rappelaient tous la flore ou les

habitants des eaux, reproduits aussi par une brodeuse artiste sur les tentures de soie vert pâle glacée d'argent. Une porte, ouverte à deux battants, laissait voir le salon voisin, décoré de tapisseries de Beauvais, et où se trouvaient un piano, un petit orgue, des bibliothèques remplies de cahiers de musique.

Dans ce cadre digne d'un conte de fées, la plus ravissante princesse du monde était appelée à vivre près d'un Prince Charmant. Cependant, elle pleurait, la pauvre petite princesse, de grosses larmes glissaient le long de sa joue pâlie par le malaise qui se dissipait à peine.

Et, tout à coup, elle se leva d'un bond. Non, non, elle ne voulait pas se laisser abattre ! C'était fini, cette faiblesse. Elle allait respirer un peu de grand air et toute trace de lourdeur, de vertige, disparaîtrait de son cerveau.

Mais, d'abord, ces fleurs...

Elle alla prendre plusieurs vases, les moins lourds, et les porta au-dehors. Les portes vitrées ouvraient de plain-pied sur la vaste terrasse ornée de miroirs d'eau et de parterres fleuris, qui

s'étendait devant la façade du palais donnant sur les jardins. Aélyls s'avança lentement, aspirant ardemment l'air chaud où passaient de saines senteurs qui lui rappelaient celles de sa forêt natale.

Et elle était là, bien proche, la forêt de Söhnthal. Par des degrés de marbre, on descendait aux jardins dessinés avec un art consommé. Puis, tout aussitôt après ceux-ci, commençait la sylvie superbe dont le soleil, en ce moment, dorait les frondaisons pressées, d'un vert sombre, où quelques touches jaunissantes annonçaient déjà septembre proche.

Aélyls arriva au bord de la terrasse. Elle avait devant elle les jardins de Söhnthal, jardins de rêve, où l'œil ne trouvait que ravissement. Sous le soleil étincelaient des ruisselets argentés glissant parmi les fleurs, disparaissant dans l'ombre des arbustes rares et des arbres qui appartenaient aux plus précieuses essences. Une orangerie, faite de marbre rose, des serres magnifiques apparaissaient entre les charmilles et les bosquets. Le murmure des jets d'eau, le

jaillissement des fontaines arrivaient jusqu'aux oreilles d'Aély's, avec le gazouillement des oiseaux nichés dans toute cette verdure.

La jeune femme se détourna pour jeter un regard sur la façade du palais. Des arcades élégantes soutenaient une rangée de fenêtres décorées de délicats feuillages, sculptées de rinceaux et de têtes de faunes. Une tourelle charmante, octogone, séparait ce corps de logis bâti au seizième siècle de l'aile construite postérieurement et qui contenait les appartements du prince et de sa femme. Ce dernier bâtiment, de lignes élégantes et sobrement décoré, s'harmonisait avec son voisin plus ancien sans avoir la prétention de lui ressembler. En son ensemble, le palais de Söhnthal réalisait donc une œuvre d'une parfaite beauté, qu'achevait le cadre incomparable des jardins et de la forêt.

« Oui, c'est une merveilleuse demeure ! songea Aély's avec une admiration mêlée de mélancolie. Pourtant, je lui préférerais beaucoup mon pauvre Vieux-Château, car « lui » ne serait pas là. »

Elle aperçut, à ce moment, M<sup>me</sup> de Sucy qui venait vers elle. La dame d'honneur, en s'inclinant, dit de ce ton doux et insinuant qui lui était habituel :

– Votre Altesse a été souffrante, vient de m'apprendre Fincken ? Les fleurs, paraît-il ? Je le craignais... C'est une pénible épreuve ; mais, généralement, on arrive à s'y faire. Tout le monde n'est pas comme cette pauvre belle comtesse Schütz, qui mourut d'avoir trop respiré ces senteurs dangereuses pour les natures délicates. Pauvre jeune comtesse, si blonde et si charmante ! Mais le prince Lothaire ne s'apercevait pas qu'elle était ainsi empoisonnée lentement... et elle n'aurait osé lui dire que c'était la mort qu'elle respirait dans une telle atmosphère.

– Elle a eu bien tort, répliqua tranquillement Aélyz. Qu'est-ce que cette comtesse Schütz ? Quelle raison pouvait-elle avoir de supporter de tels malaises quand il était si simple de dire au prince que ces parfums la rendaient malade ? Si cette franchise avait déplu, et bien ! elle en aurait

été quitte pour rester chez elle !

– Vous arrangez les choses, Altesse ! On voit que vous ignorez tout de la vie de cour... de ce que représente pour tous, ici, une disgrâce, même momentanée. La comtesse Schütz – une jeune femme vraiment délicieuse – aurait tout souffert... a tout souffert plutôt que de risquer le moindre déplaisir de Son Altesse.

– En ce cas, il est inutile de la plaindre. Réservons notre compassion, madame, pour ceux qui sont réellement obligés de subir des contraintes pénibles et laissons les autres à leur... disons leur sottise, pour être franche.

La dame d'honneur parut un instant suffoquée devant tant de désinvolture.

– En vérité, madame... si le prince Lothaire vous entendait !

– Oh ! je n'ai pas l'intention de lui cacher mes sentiments à ce sujet ! D'ailleurs, il les connaît quelque peu déjà. Venez-vous me rappeler l'heure, madame ?

Vraiment cette toute jeune femme, à peine

sortie de son abbaye perdue dans les bois, était stupéfiante de présence d'esprit, de calme aisance, de fierté audacieuse !

– Oui, il serait temps, Altesse. Mais je venais d'abord rappeler à Votre Altesse que l'étiquette s'oppose à ce qu'elle se promène seule dans les jardins.

– Il est fort probable que cette étiquette-là sera plus d'une fois lettre morte pour moi, dit tranquillement Aély. Mais, en ce moment, je n'ai pas des intentions de promenade. Rentrons donc, madame, puisqu'il est temps de m'habiller.

« Ah ! non, je ne la dirigerai pas comme je voudrai ! pensait M<sup>me</sup> de Sucy en suivant la jeune princesse. Elle n'est encore qu'une enfant, certes, sur bien des points ; mais quel caractère, quelle énergie ! On le voit dans ses yeux, dans tout son être si vivant, si ardent. Heureusement, elle va se heurter à un orgueil, à une volonté pires que les siens !... Mais la lutte ne serait sans doute pas très longue, et notre prince aurait tôt fait de rendre souple cette belle Aély, si nous n'étions là pour empêcher une trop longue entente entre ces



époux physiquement assortis à miracle et moralement aussi dissemblables qu'on peut le souhaiter pour la réalisation de nos désirs. »

Aélyx s'attendait à de nouvelles observations de la dame d'honneur au sujet de sa toilette, modifiée par les femmes de chambre comme elle l'avait indiqué. Mais M<sup>me</sup> de Sucy ne souffla mot, en voyant le corsage garni d'une sorte de légère berthe de dentelle qui cachait en partie les épaules de la jeune femme. Restait à connaître l'opinion de Lothaire. Aélyx, d'ailleurs, était bien décidée à la résistance s'il entendait l'obliger à suivre cette coutume d'étiquette que réprouvait son âme délicate. Comme autrefois la petite fille du Vieux-Château – mieux qu'autrefois encore – elle sentait instinctivement qu'il ne fallait jamais... jamais céder au prince Lothaire sur une question intéressant la conscience, si l'on ne voulait être méprisée de lui... asservie, annihilée, perdue pour toujours.

Quand Fincken eut attaché au cou de la jeune femme le collier de diamants et d'émeraudes, présent du prince à sa fiancée et si froidement

accueilli par elle, quand elle eut posé sur les cheveux aux tons d'or une petite couronne princière en perles et diamants, un discret murmure d'admiration courut parmi les caméristes. M<sup>me</sup> de Sucy se contenta de dire, d'un ton détaché !

– Ce n'est pas mal... oui, c'est vraiment bien.

Un manteau de soie blanche bordé de cygne enveloppa la jeune femme, qui se dirigea, suivie de la dame d'honneur, vers le jardin d'hiver. L'aide de camp du prince venait d'avertir que Son Altesse attendait la princesse. Lothaire se tenait au seuil de la galerie qui, ainsi que son cabinet, s'ouvrait par une porte de glaces sur le jardin d'hiver. À l'autre extrémité de celui-ci, la même disposition se retrouvait pour le salon vert et le salon de musique. La galerie, appelée galerie des Chimères, faisait communiquer l'aile dite des Princesses avec le corps de logis principal et donnait sur le salon des Nymphes, qui lui-même ouvrait sur la galerie dorée.

– Te voici remise de ton malaise, Aélylys ?

– Presque. Il ne me reste qu'un peu de mal de

tête.

– Comme nous serons en voiture découverte, le grand air achèvera de le dissiper.

– Il m’a déjà fait du bien tout à l’heure. Je suis sortie sur la terrasse... Et à ce propos...

Ils avançaient le long de la galerie. Aélyssa baissa la voix, pour n’être pas entendue de M<sup>me</sup> de Sucy et de l’aide de camp qui les suivaient.

– ... Je voulais vous demander si vraiment il m’est interdit de faire la moindre promenade dans les jardins sans être accompagnée de la dame d’honneur ?

– C’est, en effet, une prescription d’étiquette que tu ne peux enfreindre... à moins que je ne l’autorise.

– Eh bien ! j’aimerais que vous me donniez cette autorisation.

Elle levait la tête vers lui, en se forçant à le regarder avec calme, avec courage, à réprimer l’émotion étrange que lui faisaient éprouver ces yeux qui semblaient s’éclairer d’une flamme brûlante, dans l’ombre des cils épais et courts,

d'un soyeux brun doré.

– ... Bien que je ne veuille pas méconnaître la valeur et l'agrément de M<sup>me</sup> de Sucy, il me serait pénible de ne pouvoir, parfois, sortir à mon gré, sans être accompagnée...

– Oui, je connais ton caractère indépendant. Pour le moment, je veux bien accéder à ton désir. Mais je compte que tu useras avec discrétion de cette infraction aux habitudes de notre cour, que je tolérerai parce que je ne vois en toi qu'une enfant.

Ces derniers mots, avec l'accent de raillerie que le prince y avait mis, firent monter au teint d'Aélys une vive rougeur. Elle serra les lèvres pour retenir les mots de protestation qui allaient s'en échapper. Une enfant ! Il verrait si elle l'était tant que cela !

Le prince et sa femme quittèrent Söhnthal dans un équipage de gala, traîné par quatre chevaux. Cochers et valets de pied portaient la grande livrée. Un peloton de hussards escortait la voiture, qui prit le chemin de la ville, suivie des autres équipages contenant les personnages de la

suite princière.

Sarrenau était une ville bien bâtie, d'aspect élégant avec ses nombreux jardins, ses promenades ombragées, dont l'une longeait la rivière qui descendait des forêts de Söhnthal. Toute la population était dehors, acclamant le prince héritier et la belle jeune princesse, si gracieuse, complètement dépourvue de cette morgue habituelle à la princesse Jutta et aux femmes de son entourage.

– Bonne, avec cela, bien sûr ! On le voit tout de suite ! disaient des femmes du peuple. Ah ! si elle pouvait quelque chose pour les pauvres gens !

– Elle ne pourra rien ! murmuraient d'autres en jetant autour d'elles d'inquiets regards. Si elle est bonne, elle ne pourra que souffrir.

Au trot de ses chevaux superbes, la voiture passait dans les rues pavoisées d'où s'élevaient des acclamations. Lothaire portait la main à son colback blanc orné d'une souple aigrette que retenait un éblouissant rubis. La grâce altière de son attitude, de ses gestes, la séduction hautaine

de sa physionomie semblaient subjuguier la foule qui attachait sur lui des regards à la fois idolâtres et craintifs.

La Résidence était un vaste bâtiment d'une architecture assez banale, datant du siècle précédent. De beaux jardins l'entouraient. On y voyait une galerie garnie de tableaux de l'école italienne, tous d'assez grande valeur. C'était là que le prince régnant attendait la nouvelle princesse, épouse de son héritier.

Sur le péristyle d'entrée, la dame d'honneur s'approcha pour enlever le manteau d'Aélys. Lothaire jeta un coup d'œil sur la jeune femme. Et tout aussitôt, en se penchant un peu, il dit à mi-voix, d'un ton de surprise irritée :

– Que signifie cette toilette ? Pourquoi t'a-t-on habillée ainsi ?

– C'est moi qui l'ai voulu. Je n'aurais pu supporter de revêtir ce corsage tel qu'il était.

– Comment as-tu osé ?...

Puis, tout aussitôt, du même ton bas, avec un accent de colère moqueuse, Lothaire ajouta :

– Tu es une petite fille ridicule... et tous ici te jugeront comme telle.

Il lui présenta son bras sur lequel, comme le lui avait expliqué M<sup>me</sup> de Sucy, elle posa le bout de ses doigts. Ainsi fit son entrée, dans la galerie garnie de courtisans, ce couple de jeunes mariés, si beau que l'admiration éclata dans presque tous les regards.

Le prince régnant Ludwig était un homme d'une soixantaine d'années, assez petit, bedonnant, chauve et de mine passive. Son intelligence plutôt médiocre ne s'intéressait réellement qu'aux collections de médailles et de pierres dont il était fervent amateur. De caractère faible, il se laissait complètement dominer par le prince Lothaire et, satisfait de vivre tranquille, avait depuis quelques mois entièrement abandonné à son héritier le soin de gouverner la principauté. Lothaire avait tous les droits du souverain et celui-ci contresignait sans les lire les décisions prises par lui.

Par ailleurs, le prince Ludwig était un assez bon homme, autant qu'on peut dire bon un

homme sans caractère qui, par faiblesse ou lâcheté, ne s'oppose à aucune injustice.

Aélys fut affectueusement accueillie par lui, car il éprouvait une grande satisfaction de voir marié son jeune cousin, espérant – surtout après avoir constaté la saisissante beauté de la nouvelle épouse – que cette union changerait un peu les habitudes fantasques et l'humeur inconstante de ce beau prince, qui jusqu'alors ne semblait pas avoir trouvé une femme digne d'être remarquée par lui autrement qu'au hasard de son caprice.

La princesse Jutta était là, très parée, très fardée, portant dans ses cheveux roux un bandeau incrusté de gemmes éblouissantes. Non loin d'elle, Sidonia, pâle sous le rose qui lui donnait une factice fraîcheur, attachait des yeux ardents sur les nouveaux époux.

Et ce fut une stupeur, un scandale parmi la partie féminine de l'assemblée. La princesse n'était pas décolletée protocolairement !... Comment le prince Lothaire avait-il autorisé une pareille infraction à une coutume qu'aucune des précédentes princesses de Waldenstein ne s'était



permis de transgresser ?

– Elle a sans doute des épaules impossibles à montrer ! chuchotèrent quelques bonnes âmes.

Seuls, la princesse Jutta et les Brorzen n'éprouvaient aucune surprise, car ils connaissaient à l'avance par M<sup>me</sup> de Sucy le coup de tête que prétendait faire la jeune princesse.

Au milieu de tous ces étrangers qui lui étaient présentés, Aélyls eut la joie de revoir la comtesse Sareczy, qu'une indisposition avait empêchée de se trouver la veille au palais de Söhnthal. Elle et son mari continuaient de jouir des bonnes grâces du prince Lothaire et, de ce fait, se voyaient de nouveau accueillis très favorablement par le prince régnant, autrefois hostile envers eux. En outre, les courtisans se montraient à leur égard aussi empressés qu'ils avaient été prompts autrefois à leur tourner le dos. Mais ces deux nobles gens savaient conserver la même dignité dans l'une et l'autre occurrence.

Les présentations terminées, le prince régnant donna l'ordre de commencer le concert. Assise entre lui et son mari, Aélyls, en dépit des inquiétudes

qui la tourmentaient, jouit du plaisir d'entendre de remarquables artistes. Mais surtout, la voix pleine et chaude de Marie Herz fit impression sur elle.

Cette jeune femme, cantatrice de la cour, était une fort belle brune, à l'allure majestueuse et pleine de distinction. L'année précédente, elle avait été l'objet d'une fantaisie du prince héritier. On la disait éperdument éprise et minée lentement, dans sa santé, par le désespoir de se voir maintenant dédaignée.

À la fin du concert, un chambellan conduisit les artistes vers les princes, qui les félicitèrent. Aélyls sut trouver des mots charmants, surtout pour Marie Herz, dont la physionomie lui était sympathique aussitôt. De son côté, la cantatrice attachait sur la jeune princesse de beaux yeux graves et doux, qui renfermaient une souffrance profonde. Puis elle tressaillit et son teint mat se colora légèrement. Le prince Lothaire disait :

— La princesse aura plaisir à prendre des leçons avec vous, madame. Je vous nomme donc son professeur de chant.

Marie Herz s'inclina en répliquant d'une voix un peu tremblante :

– Je remercie Votre Altesse Sérénissime du grand honneur qu'elle veut bien me faire et je suis tout à la disposition de la princesse...

– Qui sera très heureuse d'être l'élève d'une personne de si grand talent, dit Aélyls avec une grâce toute spontanée, en tendant sa main que baisa M<sup>me</sup> Herz.

Lothaire jeta sur sa femme un long regard qui, ensuite, glissa jusqu'à la cantatrice et rencontra les yeux noirs, humbles, doux, passionnés. Avec une courtoise indifférence, il répondit à la révérence de la jeune femme. Puis, prenant la main d'Aélyls, il alla s'asseoir dans un salon voisin de la galerie pour former cercle avant le dîner.

Quelles que fussent les jalousies, les haines même qu'excitait dès le premier jour cette trop belle princesse, aucune possibilité n'existait de nier son charme, le plus ravissant qui se pût voir, et cette grâce aisée, naturelle, qui triomphait de l'inexpérience, d'une certaine timidité juvénile,

de l'embarras de ce premier contact avec une cour renommée pour son faste et son cérémonial. De l'avis à peu près unanime, la princesse Aélyls semblait née pour le rang qui devenait le sien... et pour le bonheur de son trop heureux époux, ajoutaient des admirateurs déjà enthousiastes.

Quant à son bonheur à elle...

Sur ce point, l'unanimité existait également : la femme du prince Lothaire, quelle qu'elle fût, aurait à porter un joug pesant et connaîtrait beaucoup plus de souffrances que de joies.

C'était, d'ailleurs, l'opinion d'Aélyls elle-même.

*Les lecteurs retrouveront les personnages de ce roman dans la suite de cet ouvrage du même auteur et intitulé : « L'Orgueil dompté ».*



Cet ouvrage est le 223<sup>e</sup> publié  
dans la collection *Classiques du 20<sup>e</sup> siècle*  
par la Bibliothèque électronique du Québec.

**La Bibliothèque électronique du Québec**  
est la propriété exclusive de  
Jean-Yves Dupuis.